

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

L'appât

Tess Gerritsen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HARLEQUIN ...Suspense...

L'appât

Tess Gerritsen



TESS GERRITSEN

L'appât

Prologue

Berlin

Vingt secondes de pression sur les deux artères carotides suffisent pour faire perdre conscience à un homme. Deux minutes de pression supplémentaires et la mort s'ensuit.

Simon Dance n'avait pas appris ces vérités dans un ouvrage médical, il le savait d'expérience. Il savait aussi qu'on ne devait surtout pas relâcher la pression sur le cou, car cela permettait un afflux de sang dans le cerveau, et, aussi minime fût-il, la vie revenait. La victime risquait de se débattre violemment et de parvenir à échapper à son assassin.

Dans l'obscurité de la chambre d'hôtel, il regarda le cadran lumineux de sa montre. Deux heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait éteint la lumière. L'homme chargé de le tuer était probablement prudent. Il ne devait pas ignorer qu'on entrait dans une phase de sommeil profond au bout de cent vingt minutes. Il n'allait donc pas tarder à se manifester.

Lorsque Dance perçut un bruit de pas dans le couloir, il se raidit, enroula la cordelette autour de ses mains et alla se poster derrière la porte.

Le cliquetis dans la serrure fut suivi d'un déclic. La porte s'ouvrit lentement, laissant pénétrer un faisceau de lumière du couloir. Dance tendit la cordelette entre ses deux mains écartées et se figea.

Une silhouette se dirigea vers le lit où les couvertures recouvrant les oreillers simulaient la forme d'un corps. L'homme tenait un revolver dont le canon était prolongé par un silencieux. Il leva le bras et tira trois fois dans les oreillers.

Au troisième coup sifflé par le silencieux, Dance s'élança sur l'homme, lui passa la cordelette autour de la gorge et resserra sa prise latéralement, exactement en dessous de chacune des deux mâchoires. Sa victime se mit à frétiller comme un poisson que l'on sort de l'eau puis finit par laisser tomber son arme. Agité de quelques derniers spasmes, il se débattit vigoureusement mais en vain.

Le corps s'affaissa sur le sol lorsque Dance relâcha son étreinte.

Pour identifier sa victime, il fut obligé d'allumer la lampe de chevet. Il fronça les sourcils car le visage de l'homme lui était vaguement familier. Peut-être avait-il quelque papier qui pourrait le renseigner ? Il se baissa afin d'explorer les poches du mort, mais elles ne contenaient que quelques billets, des clés et une recharge de balles.

Dance traîna le corps jusqu'au lit pour passer à l'étape suivante de sa mise en scène, et commença à le dévêtir pour échanger ses vêtements contre les siens. Ce n'était pas indispensable mais Dance aimait faire les choses consciencieusement. Il ôta son propre anneau de mariage et essaya de le passer à l'annulaire gauche du cadavre. Ayant du mal à le glisser, il alla l'enduire de savon dans la salle de bains et réitéra l'opération avec succès.

Puis il alluma une cigarette et s'assit dans un fauteuil en face du lit pour réfléchir. Il y avait un certain nombre d'autres détails à ne pas négliger.

Les oreillers, bien sûr ! Il ne fallait surtout pas y laisser les balles. Il en trouva deux. La troisième avait sans doute traversé un des oreillers pour aller se planter dans le matelas.

Un bruit l'alerta et le fit interrompre sa fouille. Il ramassa le revolver de sa victime qu'il tint pointé sur la porte. Était-ce un complice de l'homme qu'il venait d'étrangler ?

Fausse alerte. Les pas dépassèrent la chambre, s'arrêtèrent devant une porte voisine, puis, après un claquement sec, le silence retomba. Dance inspira profondément, soulagé, mais il n'y avait plus de temps à perdre.

Il prit un flacon d'alcool méthylique dans l'attaché-case qu'il avait apporté, le referma soigneusement avant de le déposer au pied de la table de nuit. Puis il renversa le contenu du flacon sur le cadavre, le lit et la moquette autour du lit.

Il plaça le cendrier sur le lit, ramassa les affaires du mort dans un sac en plastique dans lequel il jeta également le flacon vide. Il sortit des allumettes.

Les flammes s'élevèrent rapidement. Dance attendit quelques secondes pour s'assurer que le corps s'enflammait entièrement, puis, chargé du sac, il sortit de la chambre et referma la porte doucement.

Comme il n'avait aucune raison de faire d'autres victimes, il déclencha le système d'alarme de l'étage et prit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Une fois dehors, il traversa la rue, se retourna et leva la tête.

Les vitres de la fenêtre de la chambre étaient brisées et il

pouvait entendre le grondement du brasier qui illuminait la nuit.

L'évacuation de l'hôtel ne tarda pas à se faire. Il perçut au loin la sirène des pompiers. Trois camions s'arrêtèrent bientôt devant l'hôtel tandis qu'une foule de badauds se délectaient du sinistre spectacle...

Dance s'éloigna, et deux rues plus loin, jeta le sac en plastique dans une poubelle. Ce dernier geste parachevait sa mission à Berlin.

Geoffrey Fontaine était mort désormais.

Amsterdam

Le téléphone réveilla le vieil homme à 3 heures du matin.

— Comment est-il mort ?

— Dans un incendie. Il s'est endormi dans sa chambre d'hôtel avec une cigarette, paraît-il.

— Ce serait un accident d'après les autorités ? Tout à fait invraisemblable ! Je ne peux pas le croire une seule seconde ! Où se trouve le corps ?

— A la morgue de Berlin. Dans un piteux état.

Ainsi le corps ne serait pas identifiable, pensa le vieux.

Simon Dance avait fait du travail irréprochable comme à l'accoutumée. Quelle piste fallait-il suivre maintenant pour retrouver cet homme machiavélique ?

Il restait cependant encore une autre carte à jouer. L'ultime peut-être !

— Vous m'avez dit qu'il avait une épouse américaine, n'est-ce pas ? Où vit-elle ?

— A Washington.

— Bon, je vais la faire rechercher.

— Mais à quoi cela vous servira-t-il ? Il est mort.

— Non, mon vieux, ne vous y fiez pas ! Il court encore, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi. Et cette femme pourrait bien savoir où il se cache...

— Ecoutez, je demanderai à mes hommes de...

— Non, c'est inutile. J'enverrai moi-même quelqu'un sur qui je puisse compter.

— Bien. Je vous rappelle dès que j'ai l'adresse de cette femme.

Lorsqu'il eut raccroché, le vieil homme ne put se rendormir. Cela faisait cinq longues années qu'il attendait de neutraliser Dance. Arrivé si près du but, l'entreprise capotait une nouvelle fois !

Maintenant, tout dépendait de cette femme à Washington. Il mettrait Kronen, son homme de main, sur sa trace. Kronen avait des méthodes particulièrement efficaces pour obtenir des informations.

1.

Le téléphone sonnait. Elle l'entendit de très loin, du plus profond de son sommeil... Il fallait absolument qu'elle aille répondre car ce devait être Geoffrey. Il l'appelait toujours le mercredi soir lorsqu'il était en voyage d'affaires à Londres.

Elle ouvrit enfin les yeux et tendit le bras pour prendre ses lunettes. Il était minuit et demie au réveille-matin sur la table de nuit. Elle se redressa pour saisir le combiné mais l'appareil devint muet. Peut-être avait-elle rêvé ?

Elle sursauta lorsque la sonnerie déchira de nouveau le silence de la nuit. Elle décrocha immédiatement.

— Madame Léa Fontaine ?

La voix masculine particulièrement posée lui était inconnue, et Léa se sentit oppressée par une terrible appréhension.

— Madame Fontaine, mon nom est Ronald O'Hara, du département d'Etat. Je vous prie de m'excuser de vous appeler à pareille heure mais...

Il marqua une pause et Léa perçut un silence menaçant.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, madame.

— Je vous écoute, dit-elle, le cœur battant à tout rompre.

— C'est au sujet de votre mari, Geoffrey Fontaine. Il s'est produit un accident... un incendie à son hôtel. Madame Fontaine, vous êtes encore là ?

— Continuez, je vous prie.

L'homme toussota pour éclaircir sa voix.

— Je suis au regret de vous informer... Il n'a pu être sauvé...

Léa se couvrit la bouche pour retenir un cri.

— Madame Fontaine... ?

— Oui, répondit-elle dans un souffle.

— Pardonnez-moi de devoir être aussi brutal, mais pour ce qui est du... rapatriement, notre consulat à Berlin se chargera de toutes les formalités. Et cela dès que les autorités allemandes auront effectué l'autopsie...

— A Berlin ?

— C'est ça, oui. Comme cela s'est passé sur leur territoire, il faut attendre les résultats de l'enquête de la police locale...

— Mais... c'est impossible !

— Je suis profondément désolé, madame Fontaine. Son identité nous a été confirmée. C'est malheureusement incontestable.

— Non, je veux dire... Geoffrey était à Londres, il ne pouvait pas se trouver en Allemagne ! Ce n'est pas lui, c'est une erreur !

— Il était à Londres, dites-vous... A quel hôtel ?

— Au Savoy. J'ai le numéro ici quelque part. Je peux vous le donner.

— Merci, je le trouverai, ne vous donnez pas ce mal. Ecoutez, il serait peut-être préférable que je vérifie tout ça et que je vous voie dans la matinée. Pourriez-vous venir à mon bureau ?

— Euh... où êtes-vous ?

— Viendrez-vous en voiture ?

— Non, je n'ai pas de voiture.

— Dans ce cas, je vous enverrai un chauffeur.

— C'est affreux... Je n'arrive pas à y croire, ce ne peut être qu'une erreur, n'est-ce pas ? Je veux dire... il vous arrive de vous tromper, n'est-ce pas ?

Tout ce qu'elle lui demandait était un peu d'espoir. Il pouvait bien lui accorder le bénéfice du doute.

— Je ne peux rien vous dire de plus, madame Fontaine. On viendra vous prendre chez vous à 10 heures et demie demain matin.

— Attendez, je vous prie. Je ne sais plus où j'en suis. Rappelez-moi votre nom.

— Ronald O'Hara.

— Où se trouve votre bureau ?

— Ne vous inquiétez pas, madame. Le chauffeur vous y conduira. Au revoir, madame, à demain.

Aussitôt qu'il eut raccroché, Léa composa fébrilement le numéro de l'hôtel Savoy à Londres.

« Mon Dieu, faites que j'entende sa voix », implora-t-elle en attendant la connexion outre-Atlantique.

— Savoy Hôtel, *good morning*.

Elle avait du mal à tenir le combiné tant ses mains tremblaient.

— La chambre de M. Geoffrey Fontaine, s'il vous plaît.

— Oui, un instant, je vous prie... Je regrette, madame, M. Fontaine a quitté l'hôtel il y a deux jours.

— Il a quitté l'hôtel ? Pour aller où ?

— Il ne l'a pas précisé, madame. Toutefois si vous souhaitez lui faire parvenir un message, nous nous ferons un plaisir de le faire suivre à son adresse permanente.

Léa raccrocha sans pouvoir prononcer une parole et promena un regard hébété sur le téléphone puis, plus loin, sur l'oreiller de Geoffrey.

Elle se laissa retomber sur le lit, le visage caché dans les draps et les mains serrant convulsivement les couvertures.

Geoffrey pouvait ne plus jamais revenir.

Elle avait besoin de pleurer mais les larmes ne venaient pas.

Ils étaient mariés depuis à peine deux mois.

*

* *

Ronald O'Hara se servit une troisième tasse de café et défit son col de chemise et sa cravate. Malgré les quinze jours de vacances aux Bahamas, il ne supportait toujours pas de se retrouver dans ces locaux. Cela faisait trois jours qu'il était revenu à Washington et, déjà, il ne tenait pas en place.

Il avait eu besoin d'être seul pour réfléchir à son avenir et, plus globalement, à toute son existence. La seule conclusion à laquelle il était arrivé était qu'il n'était pas heureux.

Après huit années de service au département d'Etat, il en avait assez de son travail. Sa carrière n'évoluait plus car, peu à peu, il avait commencé à se lasser des jeux politiques et avait totalement perdu l'envie de s'y mêler.

Il avait certes beaucoup appris sur le plan des pratiques protocolaires mais, sur le plan proprement politique, il se rendait bien compte que ce n'était pas du tout son fort. En vérité, il n'y tenait pas : il n'aimait pas ça !

Il n'était qu'un piètre diplomate et, malheureusement, ses supérieurs hiérarchiques n'en disconvenaient pas. On venait de lui confier un poste consulaire relativement inintéressant à Washington,

équivalent, à peu de chose près, à une voie de garage. Il ne tenait qu'à lui de le refuser et retourner à l'enseignement universitaire. Mais il avait préféré suspendre sa décision jusqu'à son retour des Bahamas.

Baissant la tête d'un air résigné, il ouvrit le dossier Fontaine. Après avoir appelé Léa Fontaine dans la nuit, il avait compulsé les archives ainsi que les fichiers informatiques pour essayer de trouver quelque chose au sujet de cet homme, mais en vain. Il avait également passé une demi-heure au téléphone avec son ami Wes Corrigan, le consul américain à Berlin.

Cette affaire se révélait plus compliquée que le simple travail de routine qui consistait à appeler la veuve pour lui apprendre le décès de son époux.

Ronald avait l'impression d'avoir un puzzle entre les mains mais dont il lui manquait la plupart des pièces !

En fait, outre la mort bien établie de Geoffrey Fontaine, il ne disposait d'aucune autre information à son sujet. Il ne possédait en tout et pour tout qu'un nom... et une déclaration de décès !

Tim Bronstein entra dans son bureau. Il lui lança un dossier sous le nez en lui adressant une grimace souriante. D'ordinaire, les grimaces de Tim étaient seulement destinées à l'écran de son ordinateur, car c'était lui qu'on appelait au secours lorsqu'on ne parvenait pas à trouver les renseignements là où ils étaient censés être.

Il portait des lunettes aux verres épais qui lui rétrécissaient les yeux et une broussailleuse barbe brune lui envahissait pratiquement tout le visage, à l'exception de son front pâle et de son nez rose.

Il se laissa tomber dans un confortable fauteuil de cuir en face de Ronald.

— Je t'avais dit que je finirais bien par y arriver ! J'ai d'abord demandé à un de mes copains au FBI de voir ce qu'il avait au sujet de ce type mais il n'a rien trouvé. Alors j'ai décidé de faire quelques recherches moi-même à la Compagnie. Ça n'a pas été facile ! Ils ont un nouveau, plein de zèle, aux archives de la CIA, qui se fait un devoir de ne rien laisser sortir, surtout lorsqu'il s'agit de dossiers « top secret ».

— Ah ! bon, ce Fontaine n'est donc pas l'illustre inconnu que nous croyions.

— Je dirais même plus. Les services d'espionnage ont un gros dossier sur ton bonhomme.

Ronald ouvrit le classeur et leva la tête, l'air stupéfait.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh oui ! Si tu n'as rien trouvé sur Geoffrey Fontaine, c'est parce que, jusqu'à l'année dernière, ce type n'existait pas.

— Mais encore ?

— Il faut faire gaffe. Les gars de la CIA n'aiment pas qu'on fourre le nez dans leurs affaires !

— Tant pis, si ça ne leur plaît pas. De toute façon, je ne fais que mon boulot.

— Tu rigoles ? L'affaire Fontaine va chercher très loin, méfie-toi, Ron !

— Oh, tu sais, au point où j'en suis, ça m'est égal !

— Qu'est-ce qui te prend, Ron, tu veux jouer au détective ?

— Non, je suis simplement curieux. Et si tu nous trouvais des informations concernant sa femme, Léa Fontaine ?

— Tu as tout ce qu'il faut pour t'en charger toi-même, tu l'as littéralement sous la main, si je puis dire. Léa Fontaine se trouve dans ta salle d'attente en ce moment même.

Léa feuilletait distraitemment un magazine lorsque Ronald arriva.

— Bonjour, madame Fontaine, je suis Ronald O'Hara, suivez-moi, je vous prie.

Léa avait reconnu instantanément sa voix. C'était cette voix qui avait bouleversé son existence depuis une dizaine d'heures.

L'homme qui était devant elle était grand et mince, les épaules légèrement voûtées. Son visage aux traits aristocratiques portait des traces de fatigue et les yeux sombres étaient légèrement cernés. La mâchoire carrée ainsi que le menton indiquaient une force de volonté inébranlable. Il devait avoir près de la quarantaine, car ses cheveux bruns étaient grisonnants sur les tempes.

Il l'invita à s'asseoir, et c'est à cet instant seulement que Léa remarqua un autre homme avec des lunettes et une grosse barbe installé un peu à l'écart. Elle l'avait vu passer alors qu'elle s'annonçait à la secrétaire.

— Madame Fontaine, je n'ignore pas le choc que vous avez dû ressentir à l'annonce de la nouvelle. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à vous recevoir. J'ai aussi quelques questions à vous poser ; sans doute en avez-vous également. J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que M. Bronstein assiste à notre entretien. Il travaille avec moi. Je suis chargé des affaires consulaires aux relations

étrangères. M. Bronstein est responsable des archives et de nos services informatiques.

— Bien sûr, dit Léa.

Elle frissonna en refermant le col de son manteau.

— Vous vous sentez bien, madame Fontaine ?

— Il fait très froid dans votre bureau.

— Voulez-vous une tasse de café ?

— Non, merci. Je voudrais en venir au fait rapidement et que vous m'expliquiez au sujet de mon mari. Je n'arrive toujours pas à y croire et je continue à penser qu'il doit y avoir une erreur.

— Oui, je sais, tout le monde pense à une erreur.

— Ah ?

— Oui, et ça se comprend. C'est une réaction normale.

— Mais vous ne convoquez pas toutes les veuves dans votre bureau, tout de même ! Il doit bien y avoir quelque chose de particulier en ce qui concerne Geoffrey, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

Ronald ouvrit le classeur et en sortit une feuille couverte de notes manuscrites.

— Ce que vous m'avez dit au téléphone m'a mis la puce à l'oreille, et j'ai voulu vérifier un certain nombre de faits. J'ai parlé à Wes Corrigan, notre consul à Berlin. Voici ce qu'il m'a appris. Hier à 8 heures du soir, un homme du nom de Geoffrey Fontaine s'est présenté à l'hôtel Régina à Berlin. Il a payé en traveller's checks. Sa signature concordait avec celle de son passeport. Environ quatre heures plus tard, à minuit, les pompiers ont été prévenus qu'un incendie s'était déclaré dans cet hôtel. Dans la chambre occupée par votre mari. Lorsqu'ils sont parvenus à maîtriser le feu, tout avait été brûlé et on a découvert un corps calciné. L'explication officielle est que votre mari s'est endormi en fumant dans son lit.

— Comment peut-on affirmer qu'il s'agit de Geoffrey ?

— Laissez-moi terminer, madame Fontaine.

— Mais vous venez de dire que le cadavre était calciné.

— Tenons-nous-en aux preuves matérielles concrètes. D'abord on a trouvé son attaché-case en aluminium ininflammable.

— Geoffrey n'a jamais eu de mallette ininflammable !

— Le contenu de la mallette a résisté au feu ; on y a trouvé son

passport.

— Mais...

— Il y a également le rapport du médecin légiste berlinois. Après examen du corps, il a conclu que la victime avait la taille de votre mari et...

— C'est ridicule, enfin ! Ça ne prouve rien du tout !

— Et finalement, il y a une pièce que l'on a trouvée sur le corps et qui, à mon grand regret, vous convaincra.

Léa eut envie de se boucher les oreilles pour ne plus entendre. Elle voulait continuer à espérer.

— C'est une alliance, madame Fontaine. L'inscription était encore lisible « Léa. 14-2 ». C'est bien la date de votre mariage, n'est-ce pas ?

Le monde s'effondrait autour d'elle. Elle baissa la tête pour dissimuler les larmes qui avaient brouillé son regard et ses lunettes tombèrent sur ses genoux. Les mains tremblantes, elle tenta d'ouvrir son sac lorsque Ronald lui tendit une boîte de mouchoirs en papier.

— Servez-vous, dit-il gentiment.

Il la regarda s'essuyer les yeux et se moucher en essayant de retenir les sanglots qui secouaient ses minces épaules. Elle se leva brusquement, se sentant stupide et misérable sous le regard braqué sur elle.

— Excusez-moi, madame Fontaine, je n'ai pas terminé. Je voulais vous parler de...

— Si c'est au sujet de l'enterrement, je préfère que nous en reparlions plus tard.

— Non, il ne s'agit pas de cela. Asseyez-vous, s'il vous plaît. C'est au sujet du voyage de votre mari. Que faisait-il en Europe ?

Elle reprit sa place et fixa le sol, le visage sans expression.

— Il était en voyage d'affaires.

— Quel genre d'affaires ?

— Il représentait la Banque de Londres.

— Il voyageait donc souvent ?

— Oui, il se rendait à Londres une fois par mois à peu près.

— A Londres uniquement ?

— Oui.

— Alors comment expliquez-vous sa présence en Allemagne, madame Fontaine ?

— Je ne l'explique pas.

— Vous cachait-il certains de ses déplacements ?

— Non, je ne crois pas.

— Il doit bien s'être rendu à Berlin pour une raison précise. D'autres affaires, peut-être ? D'autres...

Léa le regarda droit dans les yeux.

— D'autres femmes ? C'est ce que vous alliez dire, n'est-ce pas ?

Il marqua une pause et soupira.

— On est en droit de se poser la question.

— Pas en ce qui concerne Geoffrey.

— Je vois. Vous avez été mariés en tout et pour tout deux mois, n'est-ce pas ? Connaissiez-vous suffisamment bien votre mari ?

— Je l'aimais, monsieur O'Hara.

— Ce n'est pas ma question. Je voulais savoir si vous connaissiez l'homme, si vous saviez qui il était. Depuis quand vous connaissiez-vous ?

— Six mois, environ. Nous nous sommes rencontrés dans un café près de l'endroit où je travaille.

— Et où travaillez-vous ?

— Dans un institut de recherche. Je suis microbiologiste.

— Quel type de recherche faites-vous ?

— Sur des génomes... l'ADN. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— Est-ce que vos travaux ont un caractère confidentiel ?

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous...

— Répondez-moi.

Elle le fixa, interloquée par la sécheresse de son ton.

— Oui. Enfin, certains travaux le sont.

Ronald hocha la tête et tira une autre feuille du dossier.

— J'ai demandé à M. Corrigan de vérifier le passeport de votre mari. Vous n'ignorez pas que chaque fois que l'on entre dans un pays, le passeport est tamponné à la date d'entrée. Il y a plusieurs cachets

sur le passeport de votre mari : Londres, Schiphol à Amsterdam et enfin Berlin. Tous les cachets sont datés de la semaine dernière. Auriez-vous une idée de la raison pour laquelle il se serait rendu dans ces pays ?

Léa, complètement désorientée, secoua la tête sans prononcer un mot.

— Quand vous a-t-il appelée pour la dernière fois ?

— Il y a une semaine de cela. De Londres.

— Etes-vous sûre que c'était de Londres ?

— Non, pas vraiment. Il n'y avait pas d'opératrice. L'appel était direct.

— Votre mari avait-il souscrit une police d'assurance ?

— Non. Je veux dire que... il ne m'en a jamais parlé.

— Sa mort pouvait-elle profiter à quelqu'un ? Sur le plan financier, cela s'entend.

— Je ne crois pas.

Dans l'esprit de Léa, la confusion était totale : rien ne collait. Rien n'était vraisemblable. Elle commençait à se demander si cet O'Hara n'avait pas raison en fin de compte : elle ne savait pas tout de Geoffrey, loin de là. Ils avaient partagé un appartement et un lit, mais jamais leur cœur.

Non ! Tout ceci était faux ! C'était trahir sa mémoire que de le penser. Elle avait confiance en Geoffrey.

Pourquoi devrait-elle croire cet étranger ? Pourquoi lui racontait-il de pareilles balivernes ? Elle se mit à haïr Ronald O'Hara.

— Si vous n'avez plus rien à me demander..., dit-elle en se levant.

— Non, je n'ai pas fini.

— Ecoutez, je ne me sens pas très bien, je voudrais rentrer.

— Auriez-vous une photo de votre mari ?

Surprise par sa question, Léa ouvrit son sac et sortit une photo de son portefeuille. C'était une photo assez ressemblante de Geoffrey, prise durant leur lune de miel de trois jours en Floride. Ses yeux bleu vif fixaient l'objectif de la caméra. Le soleil éclaircissait davantage ses cheveux blonds et découpait des ombres qui accentuaient les traits de son visage. Il souriait.

Son visage l'avait toujours beaucoup attirée, pas seulement à

cause de sa beauté, mais surtout pour l'intelligence et la force qui émanaient de son regard.

Ronald O'Hara prit la photo, l'examina silencieusement et la tendit à Tim Bronstein qui la regarda rapidement et la rendit à Léa.

— Pourquoi toutes ces questions, monsieur O'Hara ? dit Léa en rangeant la photo.

— Je suis désolé, mais comprenez-moi, c'est indispensable.

— Pour qui ? Pour vous ?

— Pour vous également. Et peut-être pour votre mari.

— Ne soyez pas ridicule, enfin !

— Vous comprendrez que ce n'est pas si ridicule lorsque vous aurez entendu le rapport de la police berlinoise.

— Il y a donc encore autre chose ?

— Oui. Au sujet des circonstances de la mort de votre mari.

— Vous m'avez dit que l'incendie était accidentel.

— Je vous ai dit que c'était la version officielle. Mais lorsque j'ai parlé avec M. Corrigan, il y a quelques heures de cela, j'ai appris qu'en effectuant les recherches de routine dans la chambre, on a trouvé une balle dans les cendres du matelas sur lequel était allongé le corps.

Léa le regarda, suffoquée.

— Une balle ? Vous voulez dire que...

— Qu'on pense qu'il s'agit d'un meurtre.

Léa se raidit sur son fauteuil. Incapable de parler, les yeux agrandis de stupeur, elle fixait Ronald O'Hara.

— Je devais vous en faire part, madame Fontaine, car nous allons avoir besoin de votre coopération. La police berlinoise demande des informations au sujet des activités de votre mari, de ses ennemis, des raisons pour lesquelles il a été assassiné.

— Mon Dieu ! Je ne sais plus que penser, je ne sais plus où j'en suis, c'est terrible.

Ronald se leva, contourna le bureau et posa sa main sur l'épaule de Léa. Elle eut un mouvement de recul, mais en le regardant, elle vit à son expression qu'il semblait sincèrement inquiet.

« Il a peur que je m'évanouisse, cela l'embarrasserait beaucoup. » Avec une sorte de rage, elle ôta sa main. Elle ne voulait pas de la compassion de ce fonctionnaire rompu aux séances de

consolation des veuves. Elle avait envie d'être seule, loin de ces bureaucrates et de leur air apitoyé.

Elle tenta de se lever, mais Ronald lui fit un signe de la main.

— Je vous en prie, madame Fontaine, accordez-moi une minute supplémentaire, je ne vous en demande pas davantage.

— Laissez-moi partir, je vous prie.

— Excusez-moi, je n'ai nullement l'intention de vous ennuyer. Mais je m'inquiète pour vous.

— Rassurez-vous, je ne vais pas si mal. Je souhaiterais vivement pouvoir rentrer chez moi à présent.

— J'avais encore quelques questions à vous poser.

— Enfin, monsieur, ne comprenez-vous pas que je n'ai pas de réponses à toutes vos questions ?

— Bon, bon, je n'insiste plus. Je me mettrai en rapport avec vous plus tard pour les formalités de rapatriement du corps. Je vais vous faire raccompagner chez vous. Croyez-moi, je suis sincèrement désolé pour votre mari. N'hésitez pas à m'appeler si vous en éprouvez le besoin ou s'il y a quelque chose que vous désirez savoir.

Léa savait que ces bonnes paroles étaient simple routine. Ronald O'Hara était un diplomate qui répétait ce qu'il avait appris à dire en de pareilles circonstances. Elle le remercia sèchement et sortit sans se retourner.

2.

— Tu crois qu'elle sait ?

Ronald attendit que la porte se soit refermée pour se tourner vers Tim.

— Qu'elle sait quoi ?

— Que son mari était un espion ?

— Nous n'en savons rien nous-mêmes, en vérité !

— Ron, mon cher ami, toute cette affaire sent le contre-espionnage à des kilomètres ! Ce Geoffrey Fontaine est sorti du néant depuis environ un an. Ensuite, on trouve son nom sur un contrat de mariage, avec un numéro de sécurité sociale tout neuf, un passeport, un compte en banque, etc. De plus, le FBI ne semble pas le connaître alors que la CIA dispose d'un dossier top secret sur lui. Il est impliqué dans une affaire d'espionnage... à moins que je ne sois en train de rêver !

— Non, c'est sans doute moi qui rêve ! grommela Ronald en se laissant tomber dans son fauteuil.

Il fronça les sourcils en regardant le dossier Fontaine qu'il avait sous les yeux. Tim avait certainement raison. Mais qui était cet homme, en réalité ?

Il avait été surpris de voir Léa Fontaine. Il s'attendait à ce qu'un homme tel que Geoffrey Fontaine, qui voyageait entre Londres, Berlin et Amsterdam en première classe, ait une épouse plus sophistiquée. Et Léa Fontaine correspondait assez mal à cette image.

Son visage était fin et ses traits réguliers mais elle n'était pas d'une beauté remarquable. Sauf ses cheveux longs, d'un roux acajou très chaud, qui étaient particulièrement magnifiques, même simplement tirés en arrière en queue-de-cheval. Ses lunettes en écaille étaient amusantes mais un peu trop grandes.

Mais ce qui l'avait le plus touché, c'étaient ses yeux de velours, superbes et profonds, qui ne se départaient jamais d'une ombre de mélancolie. Il estima qu'elle devait avoir environ trente ans mais, sans maquillage, elle avait presque l'air d'une gamine.

Tim se leva.

— Dis donc, je commence à mourir de faim. Si on allait à la cafétéria ?

— Non, pas à la cafétéria. Sortons, plutôt. J'ai besoin de changer d'air.

Vingt minutes plus tard, Ronald et Tim étaient attablés devant deux copieuses salades composées.

— Qu'est-ce qui te tracasse, Ron ? C'est ton nouveau poste ?

— Après avoir été le numéro deux à Londres, se retrouver dans les paperasseries administratives de Washington, reconnais que c'est difficile à avaler !

— Qu'est-ce qui t'empêche de démissionner ?

— J'y pense sérieusement. Et, d'ailleurs, ce ne serait pas une mauvaise idée, parce que depuis ce qui s'est passé à Londres, ma carrière a tout l'air d'être irrémédiablement compromise. Et puis ici, je suis obligé de faire des efforts surhumains pour composer avec cet enqueteur d'Ambrose !

— Il est encore en déplacement ?

— Oui, jusqu'à la semaine prochaine. D'ici là, je pourrai faire mon travail comme je l'entends. Mais après, s'il se remet à réécrire mes rapports pour soi-disant les rédiger « en des termes conformes à la politique de l'administration », je ne sais pas ce que je lui ferai !

Ron posa sa fourchette. Le seul fait de parler de son patron lui avait coupé l'appétit.

Dès le premier jour, il s'était rendu compte qu'il ne s'entendrait jamais avec Ambrose. Celui-ci était un parfait bureaucrate qui aimait l'administration, alors que Ronald, lui, préférait l'action et les démarches directes qui permettaient d'arriver droit au but, sans se préoccuper des formalités ou de la bienséance. Il s'obstinait à suivre ses élans naturels malgré les désagréments provoqués par son attitude, et l'affrontement était inévitable entre eux.

— Le problème avec toi, dit Tim avec un sourire ironique, c'est que tu ne t'encombres pas de fioritures de langage comme tout le monde ici. Tu les déroutes. Ils n'aiment pas les gens qui ont un franc-parler. En plus de cela, tu affiches des idées libérales !

— Et alors ? Toi aussi, non ?

— Oui, bien sûr. Mais je suis une quantité négligeable à leurs yeux... à qui on peut faire des concessions ! C'est comme ça que je m'en sors. Et ils ont intérêt à m'en faire s'ils veulent me garder !

Ronald se mit à rire. Il appréciait toujours autant la compagnie

de son ami. Durant leurs études universitaires, ils avaient partagé le même logement. Ronald le retrouvait identique à lui-même après les huit années passées à l'étranger. Il y avait toujours cette même complicité entre eux.

Ronald reprit sa fourchette et termina sa salade.

— Et cette affaire ? demanda Tim alors qu'il entamait déjà son dessert.

— C'est mon boulot de m'en occuper. Je vais m'y atteler tout de suite.

— Si tu vas en parler à Ambrose, il voudra s'en mêler, et tu le sais. Les gars de la CIA également, s'ils ne sont pas déjà au courant ! J'ai bien l'impression que c'est plus une affaire d'espionnage qu'une affaire consulaire.

— Je te dis que j'en ferai quand même mon affaire.

— Je vois. C'est pour les beaux yeux de la veuve Fontaine, n'est-ce pas ? Elle te plaît ? Je ne vois pas ce que tu peux lui trouver ! Et surtout, je ne vois pas ce que son mari lui trouvait. On imagine mal ce play-boy blond avec une femme qui porte des lunettes en écaille. Je suppose qu'il l'a épousée pour d'autres raisons.

— D'autres raisons que l'amour, tu veux dire ?

— Non... que pour ses charmes, enfin !

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Ha ha, susceptible ! Serais-tu déjà mordu ?

— Sans commentaire.

— J'ai l'impression que ta vie a été un désert depuis ton divorce !

— Et alors ?

— Entre copains, on peut bien parler ouvertement, non ? Si tu veux mon avis, Ron, tu n'es pas du genre à rester célibataire toute ta vie.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que, bon sang, reconnais-le, tu n'es pas du genre à faire vœu de chasteté ! Des nouvelles de Lauren ?

— Oui, le mois dernier. Elle m'a dit que je lui manquais. Ce qui lui manque, en fait, c'est la vie mondaine du corps diplomatique. Je lui ai fait comprendre que je n'étais pas disponible en ce moment.

Le vieil homme adorait les roses. Il s'arrêta parmi les massifs et inspira profondément. Dans quelques semaines, les bourgeons allaient éclore. Sa femme aurait tellement aimé ce jardin !

« Nienke, ma douce Nienke, tu me manques terriblement ».

— Il fait froid aujourd'hui, dit une voix derrière lui.

Le vieux se retourna et vit un jeune homme aux cheveux blonds presque blancs.

— Kronen, te voilà enfin.

— Je regrette, patron. J'arrive avec vingt-quatre heures de retard, mais je n'ai pas pu faire autrement.

Kronen ôta ses lunettes de soleil et fixa le ciel. Le vieil homme eut un léger froncement de sourcils. Comme d'habitude, Kronen évitait de le regarder en face. Depuis l'accident, personne n'osait poser les yeux sur son visage, et toujours, il ressentait le même petit pincement au cœur. Depuis cinq ans, il percevait la même gêne, le même sursaut embarrassé. Même Kronen, qu'il considérait un peu comme son fils, détournait les yeux.

— Je suppose que tout s'est bien passé à Basra.

— Oui, avec quelques petits contretemps. Des problèmes avec le dernier chargement. Le système de téléguidage des missiles avait quelques défaillances.

— Gênant, en effet !

— J'ai heureusement réussi à me mettre en rapport avec le constructeur et nous avons réglé le problème.

Ils marchèrent parmi les rosiers jusqu'au petit étang aux canards.

— J'ai une nouvelle mission à te confier. Une femme.

— Je m'en réjouis, patron. Qui est-elle ?

— Son nom est Léa Fontaine, c'est la femme de Geoffrey Fontaine. Elle pourra peut-être nous mener à son mari.

— Je ne comprends pas, j'ai appris qu'il était mort.

— Je voudrais que tu la files quand même. Mon informateur américain me dit qu'elle a un petit appartement à Georgetown. Elle est microbiologiste. Trente-deux ans. Mis à part le fait qu'elle est mariée avec lui, elle ne semble pas avoir de connexions avec les services

secrets... mais on ne sait jamais.

Devant l'étang, le vieil homme sortit de sa poche un sachet contenant des miettes de pain. Il en jeta une poignée aux canards qui se précipitèrent dans un battement d'ailes.

Lorsque Nienke était encore en vie, elle venait tous les matins pour les nourrir avec les restes des toasts du petit déjeuner. Pour le vieux, rien n'était plus important que le fait que Nienke ait adoré ses canards.

— J'aimerais en savoir plus au sujet de cette femme. Il faut que tu repartes au plus tôt.

— Bien sûr.

— Tu devras être très prudent à Washington. Il paraît que le crime là-bas est devenu assez abominable.

Kronen se mit à rire.

— A bientôt, patron.

— C'est ça. A bientôt, Kronen.

Assise sur un tabouret devant son microscope, Léa se redressa en soupirant et ôta ses lunettes pour se frotter les yeux. Elle se sentait très lasse. Son labo n'avait pas de fenêtre et donc pas de lumière du jour. Il pouvait être midi ou minuit au-dehors, rien à l'intérieur ne permettait de le soupçonner. Excepté le ronronnement du réfrigérateur, le silence était total.

Elle remit ses lunettes pour ranger les plaques de verre dans leur boîte. Des bruits de pas lui parvinrent depuis le couloir, des talons de femme. On poussa la porte.

— Léa, qu'est-ce que tu fais ici ?

Sa très corpulente amie et collègue Abby Hicks, dans sa blouse blanche impeccable, occupait toute la largeur de l'embrasure de la porte.

— Je voulais rattraper un peu du retard que j'ai accumulé...

— Il n'y a vraiment pas le feu, Léa. Le labo peut bien se passer de toi quelques semaines, tu ne crois pas ? Tiens, il est déjà 8 heures. Je vais aller vérifier les cultures, toi, tu ferais bien de rentrer chez toi.

Léa poussa un soupir imperceptible.

— Je ne supporte pas de me retrouver seule chez moi. Je pensais qu'ici ce serait moins pénible.

— On ne peut pas dire que c'est particulièrement animé au labo ! C'est à peu près aussi gai qu'une tombe.

Réalisant ce qu'elle venait de dire, Abby rougit jusqu'aux oreilles. A cinquante-cinq ans, elle rougissait encore comme une jeune écolière.

— Excuse-moi. Je n'aurais pas dû dire ça !

Léa lui adressa un sourire indulgent.

— Ce n'est rien.

— Alors, comment t'en sors-tu ?

— Pas trop mal, je crois.

— Tu nous as manqué, tu sais.

— Je sais que vous pensez à moi. Il faut que j'arrive à oublier un peu, mais je constate que le labo n'est pas non plus l'endroit idéal pour...

— Certains ont besoin de se remettre dans la routine quotidienne pour oublier, d'autres ont besoin de changer d'air et surtout de décor pendant un moment.

— C'est peut-être ce que je devrais faire. M'éloigner un peu des endroits qui me rappellent Geoffrey. Ma sœur dans l'Oregon m'a proposé d'aller la voir. Ça fait très longtemps que je n'ai pas vu mes neveux et nièces.

— Ce pourrait être une bonne idée. Vas-y. Donne-toi le temps qu'il faudra pour oublier et ne pense pas à ton travail.

— Abby, c'est terrible, je ne supporte pas de voir ses vêtements dans la penderie. Ça me bouleverse de fond en comble. Et il n'y a pas que le fait de l'avoir perdu qui me fait du mal, c'est tout le reste...

— Tu veux dire tout ce qui s'est passé à Berlin ?

— Oui. Je vais devenir folle à force d'y penser. C'est pour ça que je suis venue ici ce soir. C'est drôle, Abby. J'aimais beaucoup cet endroit, mais maintenant j'en suis à me demander comment j'ai pu supporter d'y travailler pendant six ans. J'éprouve comme une sensation d'étouffement dans ces locaux.

— Et est-ce que tu as eu des nouvelles du département d'Etat ?

— Oui. Ce type m'a encore appelée hier. Le corps arrive demain et les funérailles auront lieu vendredi.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Nous serons tous là, Léa, dit Abby en la prenant par les

épaules. Je t'emmènerai en voiture. Léa, ne te retiens pas de pleurer. Les larmes qu'on ne pleure pas vous martèlent le cœur.

— Il y a tellement de choses que je ne comprendrai jamais au sujet de la mort de Geoffrey...

— Il faut dire aussi que vous n'avez pas été mariés longtemps. Ce n'est pas surprenant qu'il y ait des choses que tu ignores à son sujet. Tu sais, j'ai toujours senti quelque chose chez lui, je ne sais pas, c'était un être assez secret...

— Il était très timide.

— Non, ce n'était pas exactement de la timidité, c'était comme une espèce de prudence, comme s'il veillait à ne rien dévoiler de lui-même... Bref, ça n'a pas d'importance.

En effet, pensa Léa, il ne parlait pas beaucoup de lui-même. Il la faisait parler d'elle, de ses travaux, de ses amis, plutôt que des siens. Lors de leur première rencontre, cet intérêt l'avait beaucoup flattée. De tous les hommes qu'elle avait connus avant lui, Geoffrey était le seul qui semblait prendre plaisir à l'entendre parler d'elle.

— Je crois que je vais rentrer.

— C'est une sage décision. Il n'y a aucune raison pour que tu restes ici.

Le cercueil plombé glissa le long de la rampe de débarquement et atterrit avec un bruit sourd sur la plateforme. Ronald frissonna. Après des années passées à réceptionner des citoyens américains décédés à l'étranger, ici ou là, la mort l'horrifiait encore toujours autant.

— Monsieur O'Hara, voulez-vous signer ici, s'il vous plaît.

Ronald examina rapidement les documents, nota le nom du défunt, griffonna sa signature, et les rendit à l'homme vêtu de l'uniforme d'une ligne aérienne nationale. Le cercueil fut chargé dans un fourgon mortuaire à destination d'un dépôt où Léa Fontaine était censée le récupérer.

Lorsqu'il rentra chez lui, Ronald ne pensait plus à cette sinistre affaire. Il alla droit dans la cuisine où il se servit un généreux verre de whisky et mit au four un plat surgelé.

Cela faisait longtemps qu'il vivait seul. Solitaire et malheureux, et ce soir, plus que jamais, lui sembla-t-il.

Il accueillit avec soulagement la sonnerie de l'Interphone. C'était Tim Bronstein. Ronald appuya sur le bouton qui commandait

l'ouverture de la porte.

Se doutant qu'il allait vouloir dîner avec lui, il alla mettre un deuxième plat dans le four.

— Tiens-toi bien, Ron, dit Tim, en entrant avec un large sourire. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Devine ce que mon copain du FBI a découvert ?

— Je n'ose pas te le demander.

— Tu sais, ce type, Geoffrey Fontaine, eh bien, il n'y a pas de doute qu'il est mort.

— Je ne vois pas où est la nouveauté.

— Attention, je veux parler du vrai Geoffrey Fontaine.

— Entre et ferme la porte. Tu restes dîner ?

— Volontiers.

— Je ne comprends pas. Tu dis que le véritable Geoffrey Fontaine est mort, c'est ça ?

— Exactement. Mais il y a quarante ans !

Léa se pencha pour ramasser une poignée de terre humide qu'elle jeta sur le cercueil qu'on venait de descendre dans la fosse.

Les amis défilaient devant elle comme des fantômes. Elle n'avait conscience de rien d'autre que de l'odeur des fleurs et de la brume assez épaisse qui flottait sur le cimetière. Lorsque les gens furent partis, Abby la prit par les épaules.

— Il commence à pleuvoir, nous ferions bien de nous dépêcher de rentrer. Une bonne tasse de thé nous fera du bien, tu ne crois pas ?

— Oui, c'est une bonne idée.

Tandis qu'elles prenaient le chemin du parking, Ronald O'Hara accéléra le pas dans leur direction. Il appela Léa qui se retourna ainsi qu'Abby.

— Bonjour, monsieur O'Hara, dit-elle en faisant un pas vers lui.

— Le moment n'est certainement pas tout à fait propice mais j'essaye de vous joindre depuis deux jours. J'ai laissé un message sur votre répondeur vous demandant de me rappeler.

— En effet, je ne l'ai pas fait.

— Il y a de nouveaux éléments dont je voudrais vous informer.

— Qui est-ce ? murmura Abby à l'oreille de Léa.

— Je suis Ronald O'Hara du département d'Etat, madame. J'aimerais m'entretenir confidentiellement avec M^{me} Fontaine, si vous le permettez. C'est important.

Léa avait fermement décidé de ne plus se prêter à ses interrogatoires intempestifs, mais il semblait plus déterminé qu'elle.

Durant les dernières quarante-huit heures, il avait en effet laissé de nombreux messages sur son répondeur, qu'elle avait préféré ignorer. Elle ne tenait guère à ce que cet homme vînt encore raviver de tristes souvenirs.

— Il va pleuvoir des cordes d'une minute à l'autre, dit Abby en prenant le bras de Léa. Vous ne pourrez pas bavarder longtemps, vous savez.

— Eh bien, je me ferai un plaisir de raccompagner M^{me} Fontaine chez elle.

Puis, constatant le regard méfiant d'Abby, il ajouta :

— Comptez sur moi, je prendrai soin d'elle. N'ayez aucune crainte, madame.

L'air résigné, Abby étreignit son amie et l'embrassa.

— Je t'appellerai ce soir, ma chérie. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble demain matin, si tu veux bien.

Elle salua Ronald de la tête et alla rejoindre sa voiture.

— J'imagine que c'est une de vos amies.

— Oui, nous travaillons ensemble depuis des années.

— Dépêchons-nous, le ciel se fait menaçant. Ma voiture est par là.

Sur l'autoroute qui les ramenait à Washington, le silence plana tout d'abord entre eux. Ronald conduisait prudemment et Léa se sentit rassérénée. La douce tiédeur du chauffage contribua encore à la détendre.

— J'ai attendu que vous me rappeliez, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? dit Ronald d'un ton légèrement accusateur.

— Tout simplement parce que je ne pouvais plus supporter d'entendre d'autres spéculations au sujet de Geoffrey ou de sa mort.

— Même si ce sont des faits confirmés ?

— Vous n'aviez aucune certitude l'autre jour, dans votre bureau.

— Aujourd'hui, je dispose d'autres éléments. Il ne me reste plus

qu'un nom à trouver.

— Je ne vois pas ce dont vous voulez parler.

— Eh bien, voilà. Vous avez rencontré votre mari dans un café, m'avez-vous dit. Quatre mois plus tard vous étiez mariés, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je ne sais pas comment vous dire cela, mais Geoffrey Fontaine, le véritable Geoffrey Fontaine, est mort il y a quarante ans de cela. C'était un enfant, en fait.

— Je ne comprends pas.

— L'homme que vous avez épousé a pris le nom de cet enfant qui est mort en bas âge. Ce n'est pas si difficile que cela. Il faut rechercher le nom d'un nouveau-né qui est mort l'année de votre naissance. Vous faites une copie de l'acte de naissance de l'enfant, et muni de ce document, vous pouvez obtenir un numéro de sécurité sociale, un permis de conduire et enfin un certificat de mariage. Vous avez une nouvelle identité. Une nouvelle vie tout à fait régulière au plan administratif.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Tout est sur ordinateur actuellement. Par le rapprochement de quelques informations, j'ai découvert que Geoffrey Fontaine n'avait jamais été sur les listes des appelés au service militaire, qu'il n'est jamais allé à l'école, qu'il n'avait pas de compte bancaire jusqu'à l'année dernière. Mais depuis lors, son nom a commencé à apparaître sur une dizaine de listes diverses.

Léa serra ses mains convulsivement sur ses genoux.

— Qui était-il alors ? Qui ai-je épousé ?

— Je ne sais pas.

— Mais pourquoi, pourquoi a-t-il eu besoin de faire tout ça ?

— On peut imaginer beaucoup de choses. J'ai d'abord envisagé la possibilité qu'il ait été un criminel. On a retrouvé ses empreintes digitales au bureau des permis de conduire. Je les ai fait comparer à celles qu'ils ont au FBI, mais sans aucun résultat.

— Il n'était donc pas un criminel.

— Il n'y a pas de preuves qui confirment qu'il l'ait été. Une autre éventualité consiste à supposer qu'il faisait partie des témoins d'une affaire fédérale et qu'on lui aurait donné un nouveau nom pour assurer sa protection. Les informations qui pourraient nous le confirmer ne me sont pas accessibles. Si cela était, ce serait une

explication à son assassinat.

— Vous voulez dire qu'il aurait été assassiné par les gens contre lesquels il aurait témoigné ?

— Exactement.

— Mais il m'en aurait parlé, il m'en aurait fait part si...

— C'est ce qui me permet d'envisager une autre possibilité. Peut-être pourrez-vous la confirmer. Peut-être a-t-il eu besoin d'un nouveau nom et d'une nouvelle identité pour exécuter une mission dont on l'aurait chargé, et sa disparition mettait alors un point final au succès de l'opération.

— Vous voulez dire en tant qu'espion ?

Ronald acquiesça d'un signe de tête.

— Non, je ne peux pas croire une chose pareille.

— C'est pourtant vrai. Faites-moi confiance.

— Pourquoi me le dites-vous dans ce cas ? Je pourrais croire sa complice !

— Je crois que vous n'avez rien à voir dans tout cela, madame Fontaine. J'ai examiné votre dossier.

— Ce qui veut dire que je suis fichée également ?

— Etant donné la nature de vos travaux, on a examiné votre passé et, par conséquent, il existe un dossier sur vous. Mais ce n'est pas seulement votre dossier qui me permet de penser que vous n'êtes pour rien dans cette affaire obscure, ce n'est qu'une intuition. Il ne vous reste plus qu'à me confirmer que j'ai raison.

— Ah bon ? Et que dois-je faire pour vous en convaincre ?

— Pour commencer, parlez-moi de vos rapports avec lui. Etiez-vous amoureux l'un de l'autre ?

— Mais bien sûr que nous l'étions !

— C'était donc un véritable mariage. Aviez-vous, euh... des relations sexuelles ?

Léa rougit et détourna la tête.

— Oui, bien sûr, comme tout couple normal. Vous voulez aussi savoir quand et comment, peut-être ?

— Je ne suis pas en train de m'amuser, madame Fontaine. C'est pour vous que je pose toutes ces questions et que je fais ces recherches. Si vous n'appréciez pas la façon dont je m'y prends, adressez-vous à la CIA !

— Vous ne les avez donc pas avertis ?

— Non, et ce n'est pas particulièrement prudent de ma part. Il se pourrait fort bien qu'ils n'apprécient pas que je m'immisce dans cette affaire. Cela pourrait me coûter cher.

— Pourquoi prenez-vous de tels risques ?

— Par curiosité peut-être. Peut-être aussi pour savoir ce que je peux faire en me débrouillant tout seul.

— Alors, c'est de l'orgueil ?

— En partie, oui... sans doute.

— Et pour l'autre partie ?

— Euh... rien ! Je ne sais pas trop, à vrai dire.

La pluie s'abattait en rafales sur le pare-brise. Ronald quitta l'autoroute et se faufila dans les files denses de voitures qui entraient dans le centre-ville.

En général, les encombrements la rendaient nerveuse, mais près de son chevalier servant, Léa prenait les choses plus calmement. La façon de conduire de Ronald la sécurisait. En réalité, beaucoup d'aspects de sa personnalité la rassuraient, depuis la dextérité avec laquelle il tenait le volant jusqu'au timbre de sa voix. Elle se sentait protégée, éloignée des menaces.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, vous réalisez bien qu'il y a bon nombre de questions auxquelles je n'ai pas encore de réponse. Toutefois, il n'est pas improbable que, sans le savoir, vous en possédiez quelques-unes.

— Hélas, je n'en ai aucune !

— Nous pouvons commencer par ce que vous savez effectivement.

— Comment serait-ce possible ? Vous venez de m'apprendre que je ne connaissais pas son véritable nom...

— Ecoutez, Léa, le meilleur espion commet des erreurs. Il a bien dû relâcher sa vigilance à un moment ou à un autre. Il a peut-être parlé de choses que vous n'avez pas comprises. Réfléchissez !

— Même s'il y a eu des choses, de petites choses, je les ai considérées comme insignifiantes et ne m'y suis guère attardée.

— Comme par exemple ?

— Il y a quelque chose, oui..., dit-elle pensivement. Il lui est arrivé de m'appeler Evie, une ou deux fois. Il s'est bien entendu excusé et m'a avoué que c'était une de ses anciennes maîtresses.

— Et au sujet de sa famille ou de ses amis, n'en parlait-il jamais ?

— Il m'a dit qu'il était né dans le Vermont et qu'il avait grandi à Londres. Ses parents étaient des gens de théâtre. Ils sont morts. Il ne m'a jamais parlé d'autres parents. Il n'avait pas d'amis intimes ni de relations de travail. Tout du moins pas à ma connaissance.

— Pour ce qui est de son travail, j'ai procédé à certaines vérifications. Il semble en effet qu'il ait fait partie du personnel de la Banque de Londres. Il avait un bureau quelque part, mais personne ne se souvient de ce qu'il faisait exactement.

— Ce n'était qu'une couverture aussi !

— Il semble bien.

Léa avait peine à croire que son passé récent n'ait été qu'un tissu de mensonges. Seul le présent était réel mais elle était complètement désorientée.

La pluie s'abattait avec violence sur la voiture et l'homme qui était au volant était un inconnu pour elle, mais il constituait la seule réalité à laquelle elle pouvait s'accrocher.

Quel genre d'homme était-il ? Il ne devait sans doute pas être marié. En dépit de son attitude réservée, elle le trouvait assez séduisant. Il devait certainement plaire aux femmes. Elle percevait aussi chez lui des besoins et des manques car elle le sentait inquiet et tourmenté. Quelque chose lui disait qu'il était seul et pas vraiment heureux.

Ronald arrêta la voiture devant chez elle et sortit pour aller lui ouvrir la portière. Le temps de courir jusqu'au porche de l'immeuble, la pluie les avait trempés.

— Je suppose que vous avez encore d'autres questions à me poser ? demanda-t-elle sur un ton las et résigné, tout en se dirigeant vers l'escalier menant au deuxième étage.

— Si vous me demandez si je souhaite monter avec vous, ma réponse est oui.

— Pour une tasse de thé ou pour me questionner ?

Il lui sourit en s'essuyant le visage avec un mouchoir.

— Les deux. J'ai eu tellement de mal à vous joindre que je ne vais pas vous laisser échapper.

Léa parvint la première à son étage, et resta pétrifiée en voyant la porte de son appartement ouverte.

Instinctivement, elle recula et s'agrippa au bras de Ronald dont

l'expression se figea.

Il régnait un silence absolu autour d'eux.

Ronald s'avança doucement et poussa la porte avec son coude. La pièce était éclairée et semblait vide. Il fit deux pas et s'arrêta pour écouter.

— Ça va, Léa, il n'y a personne.

Tout était en ordre, aucun meuble éventré, aucun saccage. Léa se dirigea vers sa chambre et constata que rien n'avait disparu, pas même son coffret à bijoux.

— On n'a rien pris, dit-elle à Ronald qui l'avait suivie. J'ai peut-être laissé ma porte ouverte ?

Il s'adossa au mur, les mains dans les poches, et la regarda d'un air songeur.

— Non, la serrure a été forcée. Il va falloir la faire réparer très vite.

— Mais pourquoi a-t-on visité mon appartement sans rien prendre ?

— Peut-être qu'ils n'ont pas eu le temps ou qu'on les a interrompus. Mais vous avez l'air bouleversée, dit-il en lui saisissant les mains.

— C'est juste l'effet du choc.

— Vous êtes glacée. Vos vêtements sont trempés. Changez-vous pendant que je donne quelques coups de fil.

— Je vais faire un peu de thé auparavant, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Elle l'entendit composer un numéro, puis sa voix résonna.

— Tim Bronstein, s'il vous plaît. C'est Ronald O'Hara à l'appareil. Oui, je patiente.

Néanmoins, elle l'aperçut arpenter nerveusement le salon, ôter son imperméable et desserrer sa cravate. Il ressemblait à un lion en cage.

— Ne devriez-vous pas plutôt appeler la police ? dit Léa qui apportait un plateau sur lequel étaient posées deux tasses.

— Bien sûr, ce sera mon second coup de fil. Je voulais simplement avoir une conversation avec quelqu'un du Bureau.

— Vous voulez dire le FBI ? Mais pourquoi ?

— Parce qu'il y a quelque chose qui me tracasse... Tim ? Où

étais-tu passé ?

Au silence de Ronald, Léa se douta qu'il apprenait de mauvaises nouvelles. Ses mâchoires s'étaient crispées et il avait blêmi.

— Comment Ambrose l'a-t-il su ? dit-il en se tournant vers Léa qui le fixait d'un air inquiet.

Il y eut quelques secondes de silence, au terme desquelles il poussa un soupir agacé.

— Bon. Je serai là dans une demi-heure. Ecoute, il s'est passé quelque chose ici. On s'est introduit dans l'appartement de Léa Fontaine, mais on n'a touché à rien. J'aurais voulu avoir le numéro de téléphone de ton copain au FBI. Je suis vraiment désolé, Tim, de t'avoir mêlé à cette affaire mais... Bon d'accord, j'arrive... dans le bureau d'Ambrose ? Entendu.

Il raccrocha d'un geste sec.

— De mauvaises nouvelles ? demanda Léa d'une voix crispée.

— Non... Seulement la fin pour moi de huit glorieuses années au département d'Etat. Il faut que je parte. Mettez la chaîne de sécurité à votre porte. Mieux encore : passez la soirée avec votre amie et n'oubliez pas d'appeler la police. Je reviendrai dès que possible.

Il attrapa son imperméable et sortit précipitamment. Léa referma la porte après lui et fit glisser la chaîne.

En revenant dans le salon, ses yeux se posèrent machinalement sur la bibliothèque. Quelque chose lui parut inhabituel. Sur l'étagère... Oui, la photo de mariage... Elle n'y était plus !

La sonnerie du téléphone la fit sursauter et son cœur se mit à battre très fort. Elle hésita une fraction de seconde puis décrocha.

— Léa ?

— Mon Dieu ! C'est toi ?

— Viens me rejoindre, Léa, je t'aime.

— Allô, Geoffrey, Geoffrey !

Mais il avait déjà raccroché.

3.

— Vous êtes incorrigible, O'Hara ! Vingt minutes de retard !

Charles Ambrose l'accueillit à l'extérieur de son bureau dont la porte était fermée.

Imperturbable, Ronald accrocha son imperméable sur le portemanteau.

— Je suis vraiment navré, j'ai été retardé par les embouteillages dus à la pluie.

— Savez-vous qui se trouve dans mon bureau en ce moment ? Vous n'en avez pas la moindre idée, n'est-ce pas ?

— Non, pas la moindre. Qui ?

— Une espèce de...

Ambrose baissa soudain la voix et se retourna d'un air inquiet vers son bureau.

— La CIA, mon vieux ! Un type qui s'appelle Van Dam. Il m'a téléphoné ce matin pour m'interroger au sujet de l'affaire Fontaine. Figurez-vous que c'est lui qui m'a appris ce qui se passait dans mon propre département ! Nom de nom, O'Hara, où vous croyez-vous pour prendre de telles initiatives ?

— Je fais mon travail, c'est tout.

— Votre travail consistait à présenter vos condoléances à la veuve et à faire rapatrier le corps. C'est tout, mon vieux ! Personne ne vous a demandé de jouer les James Bond avec Léa Fontaine !

— Je reconnais que je suis allé aux funérailles et que je l'ai raccompagnée chez elle. Ça s'appelle jouer au James Bond, d'après vous ?

Excédé, Ambrose haussa les épaules et ouvrit la porte de son bureau.

— Entrez, O'Hara !

Ronald obtempéra sans sourciller et se trouva face à un homme assez pâle, d'environ quarante-cinq ans, qui le fixait intensément. Ambrose alla s'installer à côté de l'éminent personnage.

— Asseyez-vous, monsieur O'Hara. Je suis Jonathan Van Dam.

Il tapota un classeur rouge posé ouvert devant lui.

— C'est votre dossier de carrière que j'ai là sous les yeux.

Il esquaissa un faible sourire en voyant le froncement de sourcils de Ronald.

— Ne vous inquiétez pas. Il n'y a rien de bien grave. Voyons, vous travaillez pour le département d'Etat depuis huit ans.

— Huit ans et deux mois, monsieur.

— Deux années au Honduras, deux au Caire et quatre années à Londres. Toujours dans les services consulaires. De bons états de service, à l'exception de deux avertissements. Je vois qu'au Honduras vous avez été... euh, trop complaisant vis-à-vis des intérêts indigènes.

— En effet. Notre politique dans cette région du monde n'est pas irréprochable.

Van Dam eut une moue ironique.

— Vous n'êtes pas la seule personne à le dire.

Ronald, qui commençait à se détendre, lança un coup d'œil à Ambrose qui avait l'air surpris. Il s'attendait certainement à une violente algarade entre Van Dam et Ronald, et non à ce courant de complicité qui semblait passer entre les deux hommes.

Van Dam se carra sur son siège.

— O'Hara, on peut penser très diversement dans ce pays et je respecte toutes les opinions. Mais malheureusement, lorsqu'on est au service de l'Etat, on ne peut cautionner les opinions individuelles. Est-ce bien le motif du second blâme ?

— Vous voulez parler de celui de Londres, j'imagine.

— Oui. Pouvez-vous vous en expliquer ?

— Roy Potter a dû remettre à vos services un rapport à ce sujet. Sa propre version des faits, tout du moins.

— Eh bien, exposez-moi la vôtre.

Ronald se redressa, et sentit renaître une colère froide comme à chaque fois que l'on évoquait cette affaire devant lui.

— Cela a dû se produire durant la semaine où notre consul Dan Lieberman était absent de Londres. Je le remplaçais. Un homme du nom de Vladimir Sokolof m'a abordé un soir, à l'occasion d'une réception donnée par l'ambassadeur. C'était un attaché de l'ambassade soviétique à Londres. J'avais eu l'occasion de le rencontrer plusieurs fois, et j'avais remarqué que cet homme était particulièrement nerveux, je dirais agité intérieurement, et visiblement inquiet. Il

voulait s'entretenir confidentiellement avec moi car il souhaitait que nous lui donnions l'asile politique. Il avait en contrepartie des informations à nous communiquer. Des informations qui m'ont paru intéressantes. J'ai aussitôt fait part de cette conversation à Roy Potter.

Ronald jeta un coup d'œil à Ambrose, immobile.

— Il était à l'époque le directeur de nos services de renseignements à Londres.

Il poursuivit en regardant Van Dam.

— Il n'a pas accueilli cette proposition avec beaucoup d'enthousiasme. Il a d'abord pensé proposer à Sokolof de nous fournir des renseignements logistiques pour s'assurer de sa bonne foi. Mais je lui ai fait comprendre que cet homme était vraisemblablement en danger de mort, qu'il avait sa famille à Londres, sa femme et deux enfants. Mais Potter a décidé de suspendre sa décision et de ne rien faire pour lui.

— Je le comprends. Sokolof avait des liens très étroits avec le KGB. Mais effectivement, si je m'étais trouvé à sa place, j'aurais au moins essayé de savoir pourquoi ce Sokolof se sentait menacé.

— Si, comme vous semblez le dire, il était un agent du KGB, comment expliquer que ses enfants l'ont découvert assassiné, quelques jours plus tard ? Ce n'est pas sans motif valable que les Soviétiques décident de liquider un des leurs. Vos hommes l'ont laissé aux loups, monsieur Van Dam !

— Ces affaires sont délicates et dangereuses. Ça arrive, vous savez.

— Je n'en doute pas. Mais comme je m'étais senti personnellement responsable, je voulais que Potter se rende compte qu'il aurait pu faire quelque chose pour sauver la vie de ce pauvre homme.

— Le rapport mentionne une altercation dans l'escalier de l'ambassade.

Van Dam hocha la tête et se mit à rire en lisant la suite du rapport.

— Il paraît que vous avez traité Potter d'une palette de qualificatifs particulièrement colorés. Tiens, je n'avais jamais entendu celui-là ! Et en public, c'est du joli !

— J'ai eu tort, je sais.

— M. Potter prétend que vous étiez, je le cite : « Furieux, hors de vous et proche de la violence ».

— Je n'étais en aucun cas proche de la violence.

Van Dam referma le dossier et lui sourit avec une certaine complicité.

— Je vous comprends, monsieur O'Hara, je sais ce que c'est que d'être entouré de personnes incompetentes. Dieu sait s'il ne se passe pas un seul jour sans que je me demande comment ce pays parvient à surnager. Je ne pense pas uniquement aux services de renseignements... C'est une constatation générale ! Je suis moi-même veuf, voyez-vous. Ma femme m'a laissé une grande maison à tenir. Figurez-vous que je n'arrive pas à trouver quelqu'un de convenable pour s'occuper de la maison ou même un jardinier qui sache prendre soin de mes azalées ! Il m'arrive souvent de me dire que je vais faire les choses comme je l'entends et tant pis pour le règlement ! Ça vous arrive aussi, non ? Je ne doute pas que vous soyez un non-conformiste comme moi !

Des jardiniers et des azalées ? Ronald se demanda si cette conversation à bâtons rompus et d'apparence anodine n'allait pas finir par se retourner contre lui. Qu'avait-il derrière la tête, ce bon Van Dam ?

— Je vois que vous enseigniez à l'université avant d'entrer au département d'Etat...

— Oui. J'étais professeur associé, à la chaire de linguistique.

— Oh, excusez-moi, je devrais donc dire Professeur O'Hara, n'est-ce pas ?

— C'est un détail, monsieur.

— Je vois que, même à l'université, vous étiez du genre indépendant. Ah là là ! On ne se refait pas. M. Ambrose me dit que vous n'êtes pas fait pour le poste que vous occupez actuellement dans ce département. J'imagine qu'on doit ressentir une certaine solitude lorsqu'on fait cavalier seul, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Au fait qu'un homme seul pourrait être tenté, je dirais, de s'associer à d'autres non-conformistes comme lui, et que sous l'impulsion d'un certain sentiment de révolte, il cède à des sollicitations extérieures.

Ronald se raidit.

— Non, monsieur, je ne suis pas un traître, si c'est ce que vous voulez insinuer.

— Pas du tout ! Ce n'est en aucun cas ce que je voulais dire.

D'ailleurs, ce mot est trop vague. La notion de traître peut varier selon l'orientation politique de l'individu.

— Je connais la définition de ce mot, monsieur, et il se trouve que je n'approuve pas de nombreux points de notre politique. Je n'en suis pas pour autant déloyal vis-à-vis de mon pays !

— Eh bien, alors, peut-être pourriez-vous nous expliquer votre implication dans l'affaire Fontaine ?

Ronald se força à inspirer profondément pour s'exhorter au calme. « On y vient enfin », se dit-il.

— Il y a deux semaines, Geoffrey Fontaine mourait à Berlin. J'ai appelé sa veuve, comme à l'accoutumée dans ce genre de situation. Certains éléments m'ont troublé. J'ai fait des recherches sur les fichiers informatiques à titre de vérifications, vous comprenez. Je me suis alors aperçu qu'il y avait beaucoup de points obscurs. Cela m'a incité à recourir aux services d'un ami...

— M. Bronstein, répliqua Van Dam.

— Ecoutez, ne le mêlez pas à cette histoire. Il a simplement voulu me rendre service. Il connaît quelqu'un au FBI qui a fait des recherches concernant ce Fontaine. Il n'en est pas résulté grand-chose. Je me suis retrouvé avec davantage de questions que de réponses. A la suite de cela, je me suis directement adressé à la veuve.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir ?

— J'ignorais que votre autorité s'étendait sur le territoire national... légalement, cela s'entend.

Ronald perçut une première lueur d'irritation dans les yeux de Van Dam.

— Est-ce que vous réalisez que vous auriez pu faire des dégâts considérables ?

— Je ne comprends pas.

— Nous avons la situation bien en main. A présent, vous l'avez avertie, n'est-ce pas ?

— Elle n'est avertie de rien. Nous naviguons dans le noir, aussi bien elle que moi !

— Est-ce là la conclusion d'un espion amateur ?

— C'est mon intuition.

— Mon pauvre ami, la mort de Geoffrey Fontaine n'a pas encore été élucidée, et il se peut fort bien que sa femme en sache plus que vous ne le pensez. Par ailleurs, cette affaire peut avoir des

répercussions, disons, internationales.

— Il était donc un agent ?

— Pour un diplomate, vos questions manquent de diplomatie, rétorqua Ambrose d'un ton suffisant.

Van Dam se tourna vers lui.

— Il est peut-être sincère, mais tout compte fait, Ambrose, j'approuve votre décision.

— Eh bien, reprit celui-ci d'un air embarrassé, après examen de votre dossier et suite à vos récentes... incartades, nous pensons qu'il est préférable de vous donner un congé indéterminé. Votre congé définitif nécessitera une réévaluation. Vous serez relevé de vos fonctions jusqu'à ce que soyons en mesure de confirmer que vous n'êtes pas impliqué dans cette affaire de façon subversive. Dans le cas contraire, vous comparâtes devant la justice.

Ronald se leva, le visage impassible.

— C'est tout à fait clair. Est-ce tout, messieurs ?

— C'est tout, O'Hara.

Ronald sortit et ferma doucement la porte, étonné par la sensation de délivrance qu'il ressentait. Mis à part le fait d'avoir été soupçonné d'être un traître, il ne regrettait pas du tout d'être relevé de ses fonctions. Au contraire, il se sentait libre et soulagé.

Cette décision qu'il avait eu tant de mal à prendre venait d'être prise pour lui. Il pouvait à présent se refaire une nouvelle vie. Il avait suffisamment d'économies pour tenir environ six mois.

Peut-être même retournerait-il à l'enseignement ? Cette perspective l'attirait assez, d'autant que durant les huit dernières années, il avait acquis une solide expérience du monde et des hommes, qu'il n'aurait jamais eue s'il avait continué sa carrière dans l'enseignement.

Parvenu à son bureau, il entreprit de mettre de l'ordre dans ses affaires, de trier et jeter les paperasses entassées dans ses tiroirs. Il se surprit en train de siffloter et envisagea d'aller fêter l'événement le soir même. Mais il y renonça tout aussi subitement car il avait trop à faire pour se permettre de perdre la journée du lendemain à soigner sa gueule de bois.

En tout cas, il n'était pas question de laisser subsister un doute quelconque quant à son intégrité et sa loyauté. Et pour cela, il lui fallait revoir Léa Fontaine. Peut-être même pourrait-il dîner avec elle ?

Il ressentait néanmoins un certain agacement de son

impatience à la retrouver. Il composa son numéro et raccrocha brutalement en entendant le répondeur. Et c'était lui qui lui avait suggéré d'aller chez son amie...

Léa. Pourquoi penser à elle entre toutes les femmes du monde ? Au cimetière, elle lui avait paru si désespérée, si fragile. Lorsqu'il était allé vers elle, il l'avait trouvée non pas belle, mais d'un charme fou, et dans la voiture, elle lui avait fait penser à une hirondelle surprise par le froid et la pluie, pelotonnée sur elle-même. Lorsqu'elle avait ôté ses lunettes et l'avait regardé avec ses immenses yeux de velours, il avait été subjugué.

Ce n'était pas très intelligent d'être attiré par elle. Ni très sage ! Il ne faisait pas de doute qu'il valait mieux refréner ses élans vis-à-vis d'elle.

Mais c'était plus fort que lui. Il ne pouvait s'empêcher de l'imaginer chez elle, dans sa chambre à coucher, avec ses longs cheveux acajou retombant sur ses épaules. Timide et gauche, mais sensuelle et ardente.

— Ronald, qu'est-ce que tu fais encore ici ?

Tim Bronstein interrompit sa rêverie en entrant dans son bureau.

— D'après toi, que suis-je en train de faire ? Je range mes affaires.

— Quoi ? Tu veux dire que tu as été renvoyé ?

— A peu près, oui. On m'a demandé de prendre un congé illimité.

— Quelle guigne ! gémit Tim en s'asseyant en face de Ronald.

— Et toi où étais-tu ? Tu m'avais dit au téléphone que je te retrouverais dans le bureau d'Ambrose.

— J'ai reçu un sérieux avertissement de la part de mon directeur, du FBI et de la CIA. Ils m'ont même menacé de me retirer ma carte d'accès aux fichiers informatiques classés.

Ronald hocha la tête et poussa un soupir.

— Tout ça est ma faute. Je suis vraiment désolé, Tim. Il faut croire que nous nous sommes aventurés dans un sacré bournier. Est-ce que ton ami du FBI a été sanctionné aussi ?

— Non. Et le plus drôle, c'est qu'il y a des chances pour qu'il s'en sorte avec des fleurs. Ses recherches ont mis la CIA dans l'embarras. Et comme le FBI et la CIA se tirent dans les pattes constamment, il a des chances d'être promu pour avoir discrédité la

Compagnie. C'est un comble !

— Mais qui est ce Geoffrey Fontaine au juste ?

— Je ne sais pas, et je ne veux plus savoir, Ron. Je te conseille, pour ton bien, de laisser tomber cette affaire. Cela pourrait miner ta carrière.

— Ma carrière ? Mais elle est déjà largement compromise. Je ne suis désormais qu'un citoyen comme les autres. Cela étant, je ne perds rien à m'occuper de Léa Fontaine.

— Ron, c'est un conseil amical que je te donne. Laisse tomber cette femme. Tu te trompes à son sujet. Elle n'est pas l'oie blanche que tu imagines.

— Tu n'es pas le seul à me le dire, mais je suis celui qui a passé le plus de temps avec elle. Je sais ce qu'il en est !

— Je te dis que tu te trompes !

Tim lui lança cet avertissement en le regardant droit dans les yeux. Ronald crut y percevoir une mise en garde.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire, Tim ?

Le regard de Tim s'assombrit.

— Elle est étroitement surveillée, Ron. Mon copain du FBI m'a encore appelé et m'a appris que...

— Que quoi ?

— Qu'elle sait quelque chose. C'est la seule explication au fait qu'elle... soit partie.

— Partie ? Comment ça ?

— Lorsque tu l'as quittée, peu de temps après, elle a pris un taxi pour l'aéroport. Elle s'est envolée pour Londres.

Londres

C'était logiquement par Londres qu'il fallait commencer pour retrouver Geoffrey. Il lui en parlait très souvent car c'était sa ville favorite et il la connaissait comme sa poche. Léa était convaincue que ce serait là qu'il se cacherait s'il se sentait menacé.

Le taxi la déposa sur le Strand, devant l'hôtel Savoy. La réceptionniste leva la tête en la voyant entrer et lui sourit aimablement. Léa obtint une chambre sans problème car l'afflux des touristes n'avait pas encore commencé en ce début de printemps.

— Mon mari est descendu chez vous il y a deux semaines, dit Léa en remplissant le registre.

La jeune femme jeta un coup d'œil sur le nom qu'elle avait écrit.

— Fontaine ? Vous êtes la femme de Geoffrey Fontaine ?

— Oui, vous vous souvenez de lui ?

— Bien sûr, madame. M. Fontaine descend régulièrement ici. Viendra-t-il vous rejoindre ?

— Non, pas tout de suite, malheureusement. Avez-vous eu des messages pour nous ?

— Attendez, je vérifie... Non, rien, madame Fontaine. De toute façon, s'il y avait eu quelque chose, nous l'aurions fait suivre à votre domicile à Margate.

Léa sentit ses jambes flageoler. Geoffrey ne lui avait jamais parlé d'un domicile à Margate. Elle prit son courage à deux mains en espérant qu'elle saurait mentir de façon convaincante.

— J'espère que vous avez la bonne adresse. Nous sommes toujours à Margate, mais nous avons déménagé récemment.

— Eh bien, je vais vérifier... J'ai comme adresse 25, Whistable Lane. Est-ce votre nouvelle adresse ou l'ancienne ?

Léa ne répondit pas tout de suite car elle s'efforçait de mémoriser l'adresse.

— Madame Fontaine ?

— Euh, oui, c'est la bonne adresse...

Léa prit sa valise et se dirigea vers l'ascenseur.

— Madame Fontaine, vous pouvez laisser votre valise, je vais appeler le groom...

Mais les portes de l'ascenseur s'étaient déjà refermées sur elle.

25, Whistable Lane... Y trouverait-elle Geoffrey ?

Le 25 se trouvait au bout de la petite rue. C'était une villa entourée d'une palissade blanche. Un petit jardin sur le devant était planté de rosiers, de soucis et de bleuets. Un cliquetis provenant de la maison adjacente attira l'attention de Léa. Un vieil homme était en train de tailler une haie de buis.

— Bonjour, monsieur. Je cherche M. Geoffrey Fontaine.

— Il n'est pas chez lui, mademoiselle.

Les mains de Léa se mirent à trembler. Geoffrey habitait donc ici ? Mais pourquoi ici, si loin de Londres ?

— Peut-être pourriez-vous me dire où je pourrais le trouver ?

— Non, je ne sais pas.

— Savez-vous quand il doit rentrer ?

— Ni lui ni sa dame ne me tiennent au courant de leurs allées et venues, vous savez !

— Sa dame ? répéta-t-elle bêtement.

— Oui, M^{me} Fontaine.

— Vous voulez dire sa femme ?

— Ben, oui, à ce qu'il semble. Avec un peu d'imagination, on pourrait penser qu'il s'agit de sa mère, mais elle n'est pas si vieille que ça.

Léa s'obligea à garder son sang-froid pour sortir de son sac une photo qu'elle lui tendit.

— Est-ce bien M. Fontaine ?

— Oui, c'est bien lui.

Elle vacilla sous le choc de la révélation. Ainsi Geoffrey avait une autre femme dans sa vie... Ronald O'Hara avait évoqué cette éventualité... Il ne s'était pas trompé, finalement. Elle resta un long moment interdite, sa main crispée sur la palissade. Elle ne savait plus si elle avait envie de hurler ou de pleurer.

— Mademoiselle, vous ne vous sentez pas bien ?

Livide, les yeux hagards, Léa tourna la tête vers lui.

— Non, ça va. Merci.

— Vous êtes bien sûre ?

— Oui, oui. Mais s'il vous plaît... Il faut absolument que je les trouve.

— Je vous aurais volontiers aidée, mademoiselle, mais je ne sais pas où ils sont. J'ai vu la dame partir avec des valises il y a environ dix jours de cela.

Elle sortit un bout de papier de son sac et y inscrivit son nom et le nom de l'hôtel.

— Tenez, si vous voyez l'un d'entre eux, ayez la gentillesse de leur demander de m'appeler le plus tôt possible.

— Entendu, mademoiselle, dit l'homme en glissant le papier

plié dans sa poche sans le regarder.

Léa repartit en ayant la sensation d'être ivre. En arrivant au bout de la rue, elle aperçut une rangée de boîtes aux lettres. Elle jeta un coup d'œil en arrière, et constata que le vieil homme avait repris ses ciseaux. Elle s'approcha et regarda à l'intérieur de celle portant le numéro 25.

Il y avait un catalogue de magasin. Adressé à M^{me} Eve Fontaine.

Evie.

Plusieurs fois, Geoffrey l'avait appelée ainsi.

Elle pleura tout le long du chemin vers la gare de Margate.

Six heures plus tard, elle rentrait à l'hôtel, épuisée et sans force.

Elle ouvrait la porte de sa chambre, lorsque le téléphone se mit à sonner.

— Léa Fontaine ? demanda une voix féminine enrouée ou voilée.

— Oui.

— Geoffrey avait une tache de naissance sur l'épaule gauche. Comment était-elle ?

— Mais...

— Quelle était la forme de cette tache ?

— Elle était en forme de demi-lune. Etes-vous Eve ?

— Soyez au pub du Mouton Vert, Dorset Street à neuf heures.

La femme raccrocha.

Léa regarda sa montre. Elle avait une demi-heure pour s'y rendre.

4.

Le taxi la déposa devant le Mouton Vert. A travers les vitraux colorés du pub, elle entrevit un accueillant feu de cheminée. Elle poussa la porte et entra. Deux hommes assis devant un comptoir en acajou, leur chope de bière à la main, la dévisagèrent. Quelque peu intimidée, pour se donner une contenance, elle se dirigea vers la cheminée et tendit les deux mains comme pour se réchauffer. Elle parcourut la salle du regard, et ses yeux croisèrent ceux de la serveuse qui se tenait à l'autre extrémité du bar. Sans un mot, la fille fit un mouvement du menton, lui indiquant l'arrière-salle.

Surprise, Léa hocha la tête pour lui signifier qu'elle avait compris. La pièce était compartimentée par des cloisons en bois à mi-hauteur. Plusieurs box étaient occupés, mais Léa ne s'en soucia pas. Elle avait aperçu au fond de la pièce une femme seule à une table, une cigarette à la main. Léa sut que c'était Eve. La femme tirait nerveusement sur sa cigarette tout en examinant Léa qui s'approchait.

— Vous n'êtes pas du tout comme je l'imaginais, dit-elle alors que Léa se glissait sur le banc en face d'elle. Vous êtes plus jolie et plus jeune qu'il le prétendait. Quel âge avez-vous ? Vingt-sept, vingt-huit ans ?

Son léger accent n'était pas anglais et Léa reconnut la voix du téléphone. Elle était blonde et mince, presque maigre, des cheveux lisses d'un blond pâle. Ses yeux verts ne quittaient pas Léa.

— J'ai trente-deux ans.

— Ah. Il ne m'a pas menti.

— Geoffrey vous a parlé de moi ?

— Bien entendu. Il était obligé. Votre mariage, c'était mon idée.

— Mais... pourquoi ? dit Léa, sidérée.

— Vous ne savez pratiquement rien de lui, n'est-ce pas ? Non, évidemment que vous ne savez rien ! ajouta-t-elle avec un accent de méchanceté. Je suppose que je vous fais du mal en vous disant cela. Bravo, vous avez réussi à me retrouver. Moi aussi, je voulais vous voir.

— Pourquoi ?

— Curiosité morbide, masochisme... Je supportais mal de vous

savoir ensemble. Je l'aimais trop. Etiez-vous heureuse avec lui ? demanda-t-elle en écrasant rageusement sa cigarette.

Léa acquiesça de la tête, les yeux brillants de larmes à cause de la fumée.

— Oui... Nous, enfin, j'étais heureuse. Quant à lui... je ne sais pas vraiment, je ne sais désormais plus rien.

— Vous faisiez l'amour souvent ? Tous les jours, une fois par semaine ?

Léa se raidit et répondit sèchement.

— En quoi cela vous importe-t-il ? Vous disiez que l'idée était de vous !

— Nous l'avons toutes les deux perdu, dit Eve, le regard plus doux brusquement. Il fallait s'y attendre. Ce sont les risques de notre métier.

— Quel métier ?

— Il est préférable, pour vous, que vous n'en sachiez rien. Mais vous êtes curieuse, vous voulez savoir... A votre place, j'essaierais de tout oublier et je rentrerais chez moi... alors qu'il en est encore temps.

— Dites-moi qui est Geoffrey.

Eve alluma une autre cigarette et inhala profondément la fumée en regardant ailleurs.

— Nous nous sommes connus il y a dix ans de cela, à Amsterdam. C'était un autre homme à l'époque. Je veux dire au sens propre et au sens figuré. Il s'appelait alors Simon Dance. Nous travaillions tous les deux pour Mossad, les services de renseignements israéliens. Nous formions une bonne équipe tous les trois. Il y avait Simon, moi et une autre femme, notre patron. L'équipe d'élite de Mossad. Puis nous sommes tombés amoureux, Simon et moi.

— Vous étiez des espions ?

— Je suppose que... oui, disons que c'était cela. Nous étions ensemble depuis un an lorsque l'une de nos missions a mal tourné. Simon était inquiet pour moi, et moi pour lui. Et cela ne doit pas arriver, car le travail, seul, doit compter. Autrement, cela complique tout, et les choses se mettent à aller moins bien. Et c'est ce qui s'est passé. Le vieil homme s'est échappé.

— Echappé ? Vous deviez arrêter quelqu'un ?

Eve se mit à rire.

— Non... Nous devons l'éliminer. Le vieux Magus a donc

survécu. C'est ainsi que nous l'appelions. C'est un nom saint pour un individu de la pire espèce. Mais après cette affaire, nous étions grillés et nous avons renoncé à ce travail. Simon et moi, nous nous sommes mariés et nous avons vécu quelque temps en Allemagne puis en France. Nous avons changé deux fois de nom car nous savions que nous étions recherchés. Par les hommes de Magus, bien entendu. Nous avons alors décidé de quitter l'Europe.

— Pour l'Amérique.

— C'est ça. Les choses étaient très simples, en fait. Il a trouvé un nouveau nom et s'est fait refaire le visage. Il est devenu méconnaissable. Moi aussi, j'ai subi une opération esthétique. Simon est parti pour les Etats-Unis le premier. Ça prend du temps pour se faire de nouveaux quartiers généraux, et une nouvelle identité. J'étais supposée le suivre peu après.

— Pourquoi m'a-t-il épousée ?

— Parce qu'il lui fallait une épouse américaine. Il avait besoin d'être domicilié chez vous, d'avoir un compte bancaire... Bref, une couverture. Moi, je ne pouvais prétendre être américaine à cause de mon accent et de ma voix que je ne pouvais pas changer. Pour Simon, c'était différent. Il était capable d'imiter une douzaine d'accents différents.

— Pourquoi m'a-t-il choisie, moi ?

— Pour des raisons pratiques. Vous viviez seule, vous étiez moyennement jolie, vous n'aviez pas de petits amis. Et surtout, vous étiez vulnérable. Vous êtes tombée amoureuse de lui très vite, n'est-ce pas ?

Léa retint un gémissement et acquiesça de la tête.

Avant de rencontrer Geoffrey, elle passait le plus clair de son temps chez elle, à travailler. Elle avait envie d'aimer un homme et de vivre avec lui, mais sa carrière l'avait accaparée. Elle était restée célibataire trop longtemps, et les années passant, elle avait presque cessé d'espérer se marier un jour.

— La vérité, reprit Eve, est qu'il ne vous a jamais aimée. C'est moi qu'il a toujours aimée. S'il venait à Londres, c'était uniquement pour me voir. Il prenait la précaution d'aller au Savoy avant de venir à Margate. Il retournait à Londres pour vous téléphoner ou vous envoyer une lettre. Je ne supportais pas cette situation, mais ce n'était pas censé durer. C'était seulement nécessaire.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Les yeux d'Eve s'emplirent de larmes, et elle resta silencieuse,

perdue dans la contemplation du cendrier.

— A vrai dire, je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il a quitté Londres depuis deux semaines. Il devait participer à une opération contre Magus. Les choses ont mal tourné. On l'a suivi. On a mis des explosifs dans sa chambre d'hôtel. Il m'a appelée de Berlin pour me dire qu'il avait l'intention de disparaître et que je devais me cacher. Il comptait venir me retrouver lorsqu'il estimerait qu'il pourrait réapparaître en toute sécurité. Mais le soir où j'ai quitté Margate, j'ai eu un pressentiment. J'ai essayé de le rappeler à Berlin, et c'est comme ça que j'ai appris qu'il était mort.

— Non... Il n'est pas mort, Eve. Il est toujours en vie !

— Quoi ?

Les yeux d'Eve lancèrent des éclairs.

— Il n'est pas mort. Il m'a appelée il y a deux jours. C'est la raison pour laquelle je suis ici. Il m'a dit qu'il m'aimait et que je devais venir le retrouver.

— Vous mentez !

— C'est absolument vrai, j'ai reconnu sa voix, dit Léa froidement.

— C'était peut-être un enregistrement. Ou quelqu'un qui a imité sa voix. Ce ne pouvait pas être lui. Ce n'est pas vous qu'il aurait appelée !

Léa haussa les épaules et resta silencieuse. Pourquoi quelqu'un voudrait-il imiter la voix de Geoffrey pour la pousser à venir en Europe ? Mais un détail lui revint subitement.

— Le jour où j'ai quitté Washington, on a forcé la porte de mon appartement. On n'a pris qu'une seule chose : une photo. Je n'ai pas compris...

— Une photo ? De Geoffrey ?

— Oui, c'est ça. Une photo prise le jour de notre mariage.

Le visage d'Eve devint livide. Elle éteignit sa cigarette nerveusement, ramassa son sac et se leva.

— Vous partez ?

— Il faut que je retourne à Margate. Il est sans doute en train de me chercher.

— Mais vous pensiez qu'il était mort !

— Je me suis trompée. Il est vivant, dit-elle, les yeux brillants. Ne comprenez-vous pas ? Ils ne le connaissent pas, pas son nouveau

visage du moins. C'est pour ça qu'ils ont volé sa photo. Cela signifie qu'ils sont à sa recherche.

Eve enfila sa veste et se hâta vers la porte du pub. Lorsque Léa sortit, la rue était déserte.

Eve n'était pas loin. Elle avait couru vers la station de métro, le cœur rempli d'espoir. Au bout d'une centaine de mètres, une douleur aiguë, qui lui martelait la poitrine, l'avait obligée à s'arrêter. La cigarette, sans doute. Immobile, sous un réverbère, elle avait attendu que la douleur s'apaise.

Peu à peu, son cœur s'était calmé. Elle s'apprêtait à reprendre sa course, lorsqu'elle entendit un faible bruit de pas à une dizaine de mètres d'elle.

Elle scruta l'obscurité mais ne vit personne. Lentement, elle ouvrit son sac et sortit son revolver. C'est alors qu'elle réalisa que la lumière du réverbère faisait d'elle une cible facile. Elle s'éloigna de la lumière lorsqu'un autre son l'alerta mais elle ne réussit pas à en localiser la provenance.

Elle réalisa trop tard que son agresseur se tenait derrière elle. Avant qu'elle ait eu le temps de se retourner pour tirer, elle fut projetée au sol. Son revolver lui échappa des mains et, l'instant suivant, elle sentit la pointe d'une lame sur sa gorge.

Le sourire sardonique et les cheveux blond platine de son agresseur ne lui étaient pas inconnus.

— Kronen !

— Petite Eva, ricana-t-il en faisant glisser la lame sur son cou.

Eve comprit que ses minutes étaient comptées.

Ronald aurait voulu pouvoir dormir comme tout le monde autour de lui sur ce vol en direction de Londres. Une foule d'idées grouillaient dans sa tête. Il pensait à Léa, à son air innocent et accablé. Quelle grande actrice ! Et dire qu'elle avait éveillé en lui des instincts protecteurs. Naïf de sa part !

Il se retrouvait sans travail à cause d'elle, et sa loyauté et son patriotisme étaient mis en question. Il avait la désagréable impression d'être le dindon de la farce !

Van Dam avait raison : comme espion, il n'était qu'un petit amateur !

En tout cas, Léa n'allait pas s'en tirer comme ça. Il comptait

bien lui faire cracher toute la vérité lorsqu'il la retrouverait à Londres. Il ne pouvait pas quitter les Affaires étrangères sans s'être blanchi, ne fût-ce que pour lui-même.

Bien que fulminant de rage contre elle, l'image de Léa le hantait sans cesse : la vision de cette femme, dans sa chambre à coucher, le regardant avec ses grands yeux implorants et ses cheveux flamboyants défaits. Ronald ne savait plus trop où il en était !

Néanmoins, il reconnaissait que ce coup de tête sur lequel il avait décidé de s'envoler pour Londres était pure folie !

« Le vieil homme ne sera pas content », se disait Kronen en essuyant la lame de son couteau. Peut-être valait-il mieux s'abstenir de lui téléphoner immédiatement ? Mais d'un autre côté, il devait être sans doute impatient d'avoir des nouvelles, et Kronen avait tout intérêt à le ménager car il était devenu très irritable depuis le drame. S'il souhaitait rester en vie, il ne fallait pas le contrarier.

Kronen se dit cependant qu'il n'avait pas à le craindre pour autant car le vieux avait besoin de lui.

Il avait huit ans, quand le vieux l'avait sorti des bas quartiers de Dublin. Peut-être étaient-ce ses cheveux blonds, presque blancs, qui avaient attiré son attention, ou ses yeux hagards, son regard sans âme.

Un garçon sans âme pouvait être très utile... Le vieux l'avait nourri, éduqué, lui avait sans doute aussi prodigué un peu d'affection, mais il ne lui avait jamais fait totalement confiance.

Kronen s'en était rendu compte très tôt et avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour la gagner. Il exécutait tout ce que le vieux lui demandait. Trente ans d'obéissance absolue... Sans réfléchir.

Mais il n'avait pas à se plaindre, il s'en était toujours trouvé bien récompensé. De plus, il aimait son travail et les missions qui lui étaient confiées lui apportaient beaucoup de plaisir et de satisfaction, surtout lorsqu'il s'agissait de femmes...

Malheureusement, celle-ci n'avait pas parlé. Elle avait été plus résistante que tous les hommes qu'il avait rencontrés jusque-là. Il avait passé une heure à lui faire subir certains sévices persuasifs mais en vain.

Elle était morte subitement alors qu'il s'y attendait le moins. En fait, il n'avait pas l'intention de la tuer, pas encore. Quelle déveine de découvrir à la dernière minute qu'elle était cardiaque ! Elle n'en avait pourtant pas l'air !

Tout bien pesé, il n'y avait pas de raison valable pour ne pas

téléphoner au vieux. Il mit son couteau dans sa poche et se rendit dans une cabine pour appeler Amsterdam.

— Eva n’a pas parlé, dit Kronen.

Le silence à l’autre bout du fil lui fit sentir la déception du vieux.

— Elle est donc morte.

— Oui, son cœur a lâché.

— Et l’autre ?

— Je continue à la surveiller. Dance ne s’est pas encore manifesté.

Le vieux émit un grognement d’impatience.

— Je ne peux pas attendre éternellement. Il faut lui forcer la main. Kidnappe-la.

— Mais la CIA la fait suivre.

— Je me charge de ça dès demain. Après tu pourras agir.

— Et ensuite ?

— Essaie de voir ce qu’elle sait. Si elle ne sait rien, nous pourrons quand même l’utiliser pour appâter Dance. Nous diffuserons un ultimatum. Si Dance est encore en vie, il se manifestera.

Kronen n’était pas convaincu du plan d’action du vieux. Contrairement à lui, il ne croyait pas en cette chose ridicule qu’est l’amour. En outre, il avait vu Léa Fontaine et ne pensait pas qu’un homme tel que Dance, ou n’importe quel autre homme, du reste, risquerait sa vie pour une femme comme elle.

Mais il avait encore du pain sur la planche et s’en réjouissait.

Dans son cauchemar, Léa courait dans le brouillard tandis que les pas de son poursuivant se rapprochaient. Son cœur battait à tout rompre. Elle n’arrivait plus à avancer...

Elle se réveilla trempée de sueur. On frappait à sa porte. Elle alluma sa lampe de chevet, et constata qu’il était 4 heures du matin. Les coups se firent plus insistants.

— Ouvrez, madame.

Elle se leva, enfila sa robe de chambre et alla ouvrir. Deux policiers étaient accompagnés par le veilleur de nuit de l’hôtel.

— Madame Léa Fontaine ?

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Nous devons malheureusement vous demander de nous accompagner au commissariat central.

— Mais je ne comprends pas. Pourquoi à cette heure-ci ?

— Nous devons vous placer en détention.

Léa tenait la porte avec ses deux mains et les regardait, complètement interloquée.

— Vous voulez dire que vous m'arrêtez ?

— Oui, madame. Pour le meurtre de M^{me} Eve Fontaine.

5.

Le policier sortit de la pièce violemment éclairée au néon. Après le long interrogatoire qu'elle venait de subir, Léa laissa tomber sa tête sur ses avant-bras posés sur la table. Elle frissonnait dans sa robe de chambre et faisait des efforts surhumains pour ne pas éclater en sanglots. Elle était désespérée.

Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir mais une voix prononcer son prénom. Elle releva la tête. Ronald O'Hara se tenait devant elle. Un ami enfin !

L'expression qu'il arborait n'était pourtant pas pour la rassurer ou la sécuriser. Son visage était sombre, son regard lourd de reproches. Au bout de longues et pénibles secondes de silence, il posa son attaché-case sur la table.

— Vous êtes dans un sacré pétrin, chère madame !

— Oui, je sais.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Vous allez me sortir de là, n'est-ce pas ?

— Ça dépend.

— Ça dépend de quoi ?

— Si vous êtes innocente ou pas.

— Vous doutez de mon innocence ? Mon Dieu ! Même vous ?

Son cri le décontenança. Sans rien dire, il s'assit sur le bord de la table et croisa les bras.

Léa n'osa plus le regarder. Cet homme qu'elle croyait un ami pensait lui aussi qu'elle pouvait être coupable. Alors, qui allait la croire ?

— Pour quelle raison êtes-vous venu à Londres ? murmura-t-elle, la voix tremblante.

— Je vous retourne la question, et ne vous avisez pas de me mentir. Je veux la vérité !

— Mais je ne vous ai jamais menti. C'est vous qui...

— Allons, madame Fontaine. Ne prenez pas cet air innocent. Vous étiez au courant à propos d'Eve ?

— Mais pas du tout ! Je ne l'ai appris qu'hier. C'est vous qui m'avez menti, monsieur O'Hara.

— A quel sujet ?

— Au sujet de Geoffrey. Vous avez prétendu qu'il était mort et que vous aviez des preuves concrètes et irréfutables. Idiote comme je suis, je vous ai cru. Mais vous saviez, n'est-ce pas ?

— Je savais quoi, enfin ?

— Que Geoffrey n'est pas mort, vous le saviez !

Le regard incrédule qu'il lui lança la troubla.

— Vous feriez mieux de vous expliquer. Je dois tout savoir, dans le moindre détail parce que les preuves contre vous sont accablantes.

— Quelles preuves ?... Dites plutôt un malheureux concours de circonstances, car ce n'est que ça, en vérité !

— Ecoutez, on a trouvé le corps d'Eve Fontaine à minuit dans une rue déserte à une centaine de mètres du Mouton Vert. Je vous épargnerai les détails concernant l'état du corps. Disons qu'elle a été assassinée par quelqu'un qui ne... la portait pas dans son cœur. La serveuse du Mouton Vert se souvient de vous. Elle se souvient également qu'Eve s'est levée précipitamment et qu'elle a quitté le pub. Vous l'avez suivie. Ensuite, personne n'a plus revu Eve Fontaine vivante.

— Lorsque je suis sortie, moi aussi, du Mouton Vert, elle avait disparu.

— Vous avez des témoins ?

— Non.

— Dommage ! La police est allée chez elle à Margate. Ils ont parlé au vieux monsieur que vous avez vu et qui se souvient très bien de vous. Il dit qu'il a donné votre message à Eve lorsqu'elle a téléphoné. Il a même remis le bout de papier à la police.

— Je lui ai donné ce mot pour qu'elle m'appelle.

— Quoi qu'il en soit, la police pense que vous aviez un très bon mobile : vous avez découvert que Geoffroy Fontaine était bigame et vous avez voulu vous venger. Cette accusation est tout ce qu'il y a de plausible.

— Je ne l'ai pas tuée pour autant, vous devez me croire !

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Parce que personne d'autre ne me croit !

Désespérée, elle baissa la tête et répéta :

— Personne ne veut me croire...

Ronald ne savait plus que penser. L'état de désarroi dans lequel il la voyait ne le laissait pas indifférent. Sa robe de chambre s'était légèrement ouverte sur sa gorge et laissait apparaître le haut de sa chemise de nuit bleu ciel. Une longue mèche de ses cheveux flamboyants lui retombait sur la joue. C'était la première fois qu'il voyait ses cheveux défaits.

Il l'avait tant de fois imaginée ainsi... Soudain, il eut envie de la serrer dans ses bras. Sa colère cédait peu à peu à un sentiment de culpabilité. Il s'en voulait de l'accabler avec tant de cruauté. Il lui caressa doucement les cheveux.

— Ça va s'arranger, Léa, ne craignez rien, ça va s'arranger.

Comme la jeune femme ne réagissait pas, il s'enhardit à accentuer sa pression. La tête de Léa reposait contre son torse et il pouvait percevoir les effluves de son parfum... L'émotion le submergea.

A contrecœur, il s'obligea à la relâcher et se redressa.

— Léa, parlez-moi. Dites-moi ce qui vous permet de penser que votre mari n'est pas mort.

Elle inspira et posa ses grands yeux de faon sur lui.

— Il m'a appelée, il y a deux jours, à Washington, après votre départ... le jour de l'enterrement.

— Il vous a appelée, dites-vous ? C'est pour cela que vous êtes venue à Londres ?

— Oui, l'appel semblait venir d'outre-Atlantique, mais il a raccroché très vite.

— Et vous avez pensé qu'il appelait d'ici ?

— C'est la première idée qui m'est venue. Il se sentait chez lui ici... et c'est ici qu'il était censé se trouver.

— Quand avez-vous appris l'existence d'Eve ?

— Après mon arrivée. La réceptionniste de l'hôtel m'a donné l'adresse qui figurait sur la fiche de Geoffrey. C'était l'adresse de la villa à Margate.

— Donc Geoffrey vous a appelée. Cette histoire est tellement insensée que je commence à croire que vous ne mentez pas.

— Mais je vous dis la vérité ! Est-ce que vous allez vous résoudre à me croire ?

— D'accord, d'accord. Je vous accorde le bénéfice du doute... pour l'instant.

Ronald commençait enfin à la croire : c'est tout ce qu'elle lui demandait.

Alors qu'elle frissonnait, il ôta sa veste et lui en couvrit les épaules. Ce simple geste l'apaisa un peu. Elle referma les revers de la veste autour de son cou.

— Notre consul à Londres doit arriver d'un moment à l'autre, il fera son possible pour vous sortir d'ici.

— Mais je croyais que l'affaire était entre vos mains !

— Non, hélas, ce n'est pas le cas.

— Qu'êtes-vous donc venu faire à Londres ?

Il n'eut pas le temps de lui répondre car la porte s'ouvrit brusquement. Léa vit entrer un petit homme trapu, son chapeau trempé à la main. Ronald se retourna.

— Ronald O'Hara ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Salut, Potter. Ça fait longtemps...

— Pas assez longtemps, à mon goût !

Il posa son chapeau sur la mallette de Ronald et dévisagea la jeune femme.

— Vous êtes donc Léa Fontaine.

Elle lança un regard interrogateur à Ronald.

— Léa, c'est Roy Potter, un éminent collègue du consulat. Quel est votre grade à présent, Roy ?

— Troisième secrétaire, dit-il avec un air vexé.

— Et où est Dan Lieberman ?

— Il n'a pas pu venir. Je suis ici à sa place. J'espère qu'on ne vous a pas trop malmenée, madame Fontaine. Nous allons essayer de régler ça très rapidement.

Ronald eut une moue sceptique.

— Régler ça, comment ?

— Ecoutez, O'Hara, il me semble que vous devriez rester en dehors de cette affaire. Vous êtes désormais en congé, si mes informations sont exactes.

Léa fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas. Que veut-il dire ?

— On vient de m'accorder un congé de durée illimitée. Les nouvelles circulent vite, à ce que je vois.

— Disons plutôt que votre nom figure sur une liste peu flatteuse, O'Hara. A votre place, je m'assurerais que...

— Non, laissons de côté ce qui me concerne pour nous occuper du cas de M^{me} Fontaine.

Potter tourna la tête vers Léa et la dévisagea sans aménité.

— Je me suis entretenu avec l'inspecteur Appleby qui m'a appris que les charges retenues contre vous ne sont pas aussi solides qu'il le pensait. Il est disposé à vous relâcher, à condition que j'en prenne la responsabilité.

— Vous voulez dire que je suis libre ?

— Exactement. Les charges produites contre vous ne sont pas retenues.

— Merci, monsieur Potter. Merci ! murmura Léa avec un sourire qui illumina son visage.

— Il n'y a pas de quoi. Quand vous serez sortie d'ici, évitez de vous mettre dans une situation qui pourrait vous causer des ennuis, c'est tout ce que je vous demande.

— C'est bien ce que j'entends faire, monsieur, rassurez-vous.

Léa tourna la tête vers Ronald, et son sourire s'effaça subitement lorsqu'elle vit sa mine sombre.

— Y a-t-il autre chose, monsieur Potter, quelque chose que je ne sais pas ? dit-elle, envahie d'un sombre pressentiment.

— Non, madame Fontaine. Vous pouvez partir tout de suite. Je peux vous raccompagner à votre hôtel, si vous le désirez.

— Ne vous donnez pas ce mal, rétorqua Ronald. Je vais la raccompagner moi-même.

Léa se leva et tendit sa main.

— Merci, monsieur Potter, je vais rentrer effectivement avec M. O'Hara. Nous sommes devenus en quelque sorte de vieux amis.

Potter fronça les sourcils.

— Des amis ?

— Oui. Il m'a été d'un grand secours depuis la mort de Geoffrey.

L'air perplexe et visiblement contrarié, Potter ramassa son chapeau.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance, madame Fontaine. O'Hara, je vais envoyer un rapport à Van Dam à Washington. Je suis sûr qu'il sera très intéressé d'apprendre que vous vous trouvez en ce moment à Londres.

— Que signifie « congé de durée illimitée » ? demanda Léa dans la voiture.

— Ce n'est pas une promotion, répondit-il avec un sourire sans joie.

— Avez-vous été renvoyé ?

— En un mot, c'est ça, oui.

— Est-ce que je peux vous en demander la raison ?

Il s'arrêta à un feu rouge et soupira. Il semblait las et abattu.

— Est-ce que c'est à cause de moi ?

Il hocha la tête.

— En partie, oui. A cause de vous, ma loyauté a été remise en cause. Mais ce n'est pas grave, ne vous inquiétez pas. Dans une certaine mesure, je peux dire qu'inconsciemment, j'ai tout fait pour en arriver là. Vous n'avez été que la goutte qui a fait déborder le vase.

— Je le regrette.

Le feu vira au vert. Il était 10 heures du matin et les voitures se suivaient pare-chocs contre pare-chocs. La conduite à gauche incommodait Léa. Ronald lui-même ne se sentait pas tout à fait à son aise. Il fronça les sourcils en regardant dans le rétroviseur.

— Aïe ! L'étau se resserre.

— Que voulez-vous dire ?

— Regardez droit devant vous et ne vous retournez pas. Nous sommes suivis.

Elle dut faire un effort pour réprimer le réflexe de tourner la tête. L'angoisse la submergea et elle sentit son cœur s'emballer.

— Qu'allez-vous faire ?

— Rien. On va faire comme si nous n'avions rien vu. On va s'arrêter devant l'hôtel, vous allez monter vous changer, faire vos valises et payer votre note. Nous irons ensuite prendre un bon petit déjeuner. Je meurs de faim.

— Un petit déjeuner ? Mais ces gens qui nous suivent ?

— S'ils voulaient s'en prendre à vous, ils n'auraient pas attendu

aujourd'hui pour vous mettre la main dessus. Ils l'auraient fait hier soir, je suppose...

— Comme pour Eve ? murmura-t-elle dans un souffle.

— Non, j'en doute, dit-il en regardant dans son rétroviseur. Accrochez-vous, nous allons voir ce dont ils sont capables.

Il vira brutalement dans une petite rue, dépassa une rangée de boutiques et de cafés puis freina brutalement. Leurs poursuivants manquèrent de peu d'emboutir leur pare-chocs arrière.

Ronald éclata de rire. Jetant un coup d'œil à Léa, il vit qu'elle s'était accrochée à la poignée au-dessus de la portière.

— Ça va ?

Elle acquiesça de la tête, trop effrayée pour parler.

— Il n'y a pas à s'inquiéter, je connais ces gars. Je les ai déjà vus.

Il sortit le bras de la fenêtre et leur fit un geste grossier. Il grogna de satisfaction, lorsqu'à leur tour, ils lui répondirent dans le même langage.

— Oui, c'est ça. Je ne me suis pas trompé. Ce sont des types de la Compagnie.

— De la Compagnie ?

— Oui, la CIA.

— Ces hommes sont de la CIA ?

— Eh oui. Mais il ne faut pas se réjouir trop vite. Je ne leur fais pas confiance.

Malgré l'assurance de Ronald, Léa frémit en se demandant s'ils la suivaient depuis son arrivée à Londres. Et si c'était le cas, ils avaient peut-être été témoins du meurtre d'Eve ?

— Vous ne m'avez pas dit ce qui est arrivé à Eve.

— Vous voulez dire comment elle a été tuée ?

— Oui. Vous aviez l'air de dire que ce n'était pas beau à voir.

— On l'a trouvée dans une ruelle, les mains attachées à un poteau. On l'avait bâillonnée. On l'a torturée. Celui qui a fait ça a dû prendre son temps. Une heure, peut-être plus...

Il s'interrompit et ses yeux noirs plongèrent dans ceux de Léa. Elle sentait sa proximité, la chaleur et l'odeur de sa veste en laine qu'elle avait gardée autour des épaules. Une femme avait été torturée à mort. Une voiture les suivait et, malgré cela, elle se sentait en

sécurité auprès de Ronald.

Ronald O'Hara n'était pas un surhomme, loin de là. Il était comme les autres et avait probablement passé le plus clair de son temps derrière un bureau. Elle ne savait pas pourquoi il était venu la rejoindre, mais il était là et, rien que pour cela, elle lui était reconnaissante.

— Pourquoi l'a-t-on tuée de cette façon ? Pourquoi la torturer ?

— La police a émis l'hypothèse que ce pourrait bien être l'œuvre d'un sadique.

— Ou de quelqu'un qui cherche à se venger. Eve avait joué avec le feu, et cela devait forcément se retourner contre elle. Magus, peut-être ?

Ronald la regarda sans comprendre.

— C'est un nom de code, un homme qu'ils appelaient « le magicien ». Elle m'a parlé de lui.

— Vous me raconterez tout à l'heure, dit-il en regardant dans le rétroviseur. Le Savoy se trouve un peu plus haut. Ils sont encore derrière nous.

Une heure et demie plus tard, ils étaient en train de déjeuner dans un restaurant sur le Strand. Après un copieux petit déjeuner composé d'œufs, de bacon, de tomates grillées, Léa se sentait renaître. La tasse de thé qu'elle tenait entre ses mains la réchauffait. Surtout, elle était contente d'être enfin décemment vêtue d'une jupe et d'un pull-over en shetland gris.

Elle comprenait à présent pourquoi on l'avait emmenée au poste sans lui laisser le temps de se changer. Elle s'était sentie si mal à l'aise et désemparée dans ses vêtements de nuit qu'elle aurait presque fait n'importe quels aveux.

Elle acheva de lui raconter les péripéties de la veille.

— Donc, Eve a cru que Geoffrey pouvait effectivement être encore en vie ?

— Oui. C'est le fait qu'on ait volé la photo qui l'a convaincue, il me semble.

— Essayons de récapituler. On cherche à liquider Geoffrey mais on ne connaît pas son nouveau visage. Il se fait appeler Fontaine. Il se sait menacé et se rend à Berlin. De là, il appelle Eve et lui conseille de se cacher pendant un certain temps. Ensuite, il met en scène sa propre mort.

— Ça n'explique pas pourquoi on a torturé Eve.

— Ça n'explique pas beaucoup de choses ! Notamment qui se trouve dans le cercueil de Geoffrey ! Tout ce que nous savons, c'est pourquoi on a volé la photo, c'est peu de chose !

— Ceux qui nous suivent doivent certainement penser que nous pouvons les mener à Geoffrey.

— C'est très vraisemblable. Mais une autre question se pose. Pourquoi vous a-t-on relâchée si facilement ? Je suis sceptique quant au fait qu'il n'y avait pas assez de preuves contre vous. Lorsque j'ai moi-même parlé à l'inspecteur Appleby, il semblait convaincu de votre culpabilité. Qu'est-ce qui a bien pu le faire changer d'avis ? Potter ? Je crois qu'on a dû exercer une certaine pression sur ce brave inspecteur. L'ordre devait émaner de haut, de très haut. Quelqu'un qui veut vous voir libre et qui guette vos prochains mouvements.

La fatigue se lisait sur le visage de Ronald et il y avait une ombre noire sous ses yeux. Il ne devait pas avoir beaucoup dormi en quarante-huit heures. Peut-être seulement quelques heures sur le vol de Washington à Londres. Léa eut envie de tendre la main pour caresser sa joue envahie par une barbe de trois jours. Elle posa simplement sa main sur la sienne. Il fut surpris par son geste, mais lorsqu'elle voulut retirer sa main, il garda ses doigts emprisonnés.

— Vous croyez que Geoffrey est vivant, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est plus que probable.

— En ce qui me concerne, je n'ai jamais vraiment été convaincue du fait qu'il soit mort. Reste que je ne sais plus que penser de lui. Je lui ai fait confiance, j'ai cru en lui. Vous devez penser que je suis naïve. Mais on a chacun ses rêves. Et quand on est comme moi, seule et pas très jolie, quand un homme vous dit qu'il vous aime, on veut tellement le croire...

— Vous avez tort, Léa. Vous êtes très jolie.

— Ce mariage ne repose que sur des mensonges. C'est étrange... je sens que tout ça n'a été qu'un rêve. Je n'ai peut-être jamais été mariée.

— Je vois ce que vous voulez dire. Je me suis déjà fait cette réflexion. Me permettez-vous de vous tutoyer, Léa ? dit-il après une légère hésitation.

Elle esquissa un sourire.

— Oui, nous sommes des amis, maintenant, n'est-ce pas ? Ainsi, vous avez été marié ?

— Oh, pas très longtemps. Trois ans seulement. Nous avons divorcé depuis déjà quatre ans.

C'était la première fois qu'elle percevait une certaine amertume chez lui et elle n'insista pas. Ils avaient chacun leurs blessures. Mais les siennes ne se refermeraient pas tant qu'elle ne saurait pas ce qui était arrivé à Geoffrey.

— Quels que soient tes sentiments pour Geoffrey, dit Ronald comme s'il avait suivi le cours de ses pensées, tu sais que tu prends un grand risque à rester ici à Londres. Les gens qui veulent le retrouver savent que tu es la seule qui pourrait les mener à lui. Il est évident qu'on te suit. Tu les as déjà menés à Eve. Pour une professionnelle, ex-agent de Mossad, en cavale depuis des années, c'est sans doute la jalousie et la curiosité qui l'ont poussée à commettre des imprudences qui lui ont été fatales. Ce n'est certainement pas une coïncidence qu'elle ait été assassinée le soir où tu l'as rencontrée. On a dû te suivre jusqu'au Mouton Vert. Tu la leur as servie sur un plateau !

— Oh, Ronald, dit-elle avec un air épouvanté, quand je pensais à elle et à Geoffrey, je les haïssais, je ne pouvais m'en empêcher. Mais être responsable de sa mort... Je ne souhaitais pas ça...

— C'était une professionnelle, Léa. Pas toi. Elle savait qu'elle encourait de grands risques en te donnant rendez-vous dans ce pub. Tu n'as rien à te reprocher.

— Elle a parlé de vengeance, je m'en souviens à présent.

— En tout cas, si on l'a torturée, ce n'est pas seulement par vengeance. On a très certainement cherché à la faire parler.

6.

Dans sa chambre de la pension Kenmore, Ronald contemplait Léa profondément endormie, tout habillée, les lunettes abandonnées sur la moquette. Un rayon de soleil embrasait ses cheveux aux reflets cuivrés, et sa jupe découvrait légèrement ses genoux parfaits. Son visage était enfoui dans l'oreiller et l'un de ses bras pendait sur le côté.

Il resta un long moment à la regarder. Il la trouvait très belle.

C'était étrange comme elle paraissait insignifiante aux yeux de la plupart des gens. Peut-être fantasmait-il ? Peut-être était-il seul depuis trop longtemps ? Peut-être avait-il trop envie d'avoir une femme à côté de lui, quelqu'un à protéger, quelqu'un à aimer ?

Léa n'était pas d'une beauté à couper le souffle. Pas comme Lauren, son ex-épouse, dont les cheveux noirs et les yeux verts faisaient se retourner plus d'un homme sur son passage. Elle ne l'ignorait pas, du reste, et c'était sans doute ce qui avait tout gâché...

Léa ne ressemblait en rien à Lauren. Elle avait souffert en apprenant que Geoffrey ne l'avait pas épousée par amour. Comme lui avait été malheureux à cause de Lauren. Après son divorce, il s'était juré de ne plus recommencer, car il ne voulait pas souffrir d'aimer. Et puis, l'amertume s'était effacée. Au point qu'en contemplant Léa, il pensait que tout pouvait renaître. Il avait fermé ses yeux et son cœur, mais les portes s'ouvraient de nouveau.

Seulement, à l'évidence, elle aimait encore son mari et n'avait pas encore renoncé à lui. Et paradoxalement, ce qui l'attirait le plus chez Léa, c'était son attachement et sa fidélité à Geoffrey.

Il contourna son lit pour regarder par la fenêtre. La même Ford noire était garée devant le trottoir d'en face. La Compagnie les surveillait encore. Il tira les rideaux et alla s'allonger sur l'autre lit, proche de la porte de la chambre.

La lumière du jour qui filtrait à travers les rideaux était trop éblouissante et l'empêchait de dormir. Il ferma simplement les yeux et se mit à penser.

Il avait laissé Léa dans sa chambre à la pension Ken-more pour se rendre chez Dan Lieberman qui lui avait finalement appris peu de chose. Sauf qu'un coup de fil venant « de très haut » lui avait donné l'ordre de ne plus s'occuper du cas Fontaine et que Roy Potter s'en

chargerait.

Ainsi, la libération de Léa s'était faite avec la bienveillante complicité des autorités britanniques...

Lorsque Ronald avait confié à Lieberman que la jeune veuve était avec lui dans sa chambre, il lui avait demandé quel genre de femme elle était. « Tranquille et intelligente, avait répondu Ronald, mais un peu inquiète en ce moment. »

Lieberman avait eu une moue et un sourire ironiques en disant qu'il ne comprenait pas son intérêt pour le cas Fontaine-

La fatigue, enfin, le terrassa et il s'endormit.

Le récepteur radio, installé dans le bureau de Roy Potter, grésilla.

— O'Hara a quitté le bureau de Lieberman depuis quarante minutes. Il est à présent dans sa chambre au Kenmore. Nous n'avons pas vu la femme depuis une heure. Les rideaux sont tirés. Ils doivent être en train de dormir.

— Je te parie qu'ils ne sont pas en train de dormir, si tu vois ce que je veux dire, chuchota Potter à l'oreille de son assistant Tarasoff, qui n'eut pas l'ombre d'un sourire.

L'agent Tarasoff n'avait en effet aucunement le sens de l'humour ou de la plaisanterie. Il portait un très strict costume gris, une cravate à motifs bleus et une impeccable chemise blanche.

— Où êtes-vous postés exactement, les gars ?

— En face de l'hôtel, patron. Nous sommes juste devant la porte d'un pub. Y a pas à se plaindre !

— O'Hara vous a repérés ?

— Je crois que oui, patron.

— Ce n'est pas étonnant, mais aucune importance. Il est une heure et demie, refaites-moi signe dans une heure.

— Pour en revenir à O'Hara, dit Potter à Tarasoff, il ne faut pas croire que c'est un con. Il est intelligent et sait beaucoup de choses, c'est un type assez brillant. Seulement là où ça cloche, c'est qu'un intellectuel, très souvent, ça reste très théorique. On ne peut pas vraiment dire que c'est un incompetent, mais il rêve un peu trop à mon avis.

— C'est quand même étrange qu'il se soit impliqué dans cette affaire, dit Tarasoff. Pourquoi est-il en train de compromettre sa

carrière ? Ça peut cacher quelque chose, non ?

— Tarasoff, est-ce que tu es déjà tombé amoureux ?

— Oui... je suis marié.

— Non, mon vieux, ce n'est pas ce que je te demande ! Etre amoureux, tu as connu ça ?

— Je suppose que oui.

— Si tu supposes, c'est que ça ne t'est jamais arrivé ou que tu as oublié ! Je veux parler de cet état passionnel qui peut pousser un homme à risquer sa vie pour celle qu'il aime, à faire n'importe quoi, ou tout simplement aller jusqu'au mariage !

— Je vois, oui... Donc vous pensez qu'il est amoureux de Léa Fontaine ?

— Mais bien sûr ! Ce serait une erreur de sous-estimer ces choses-là.

Potter se retourna pour jeter dans la corbeille un papier qu'il avait froissé entre ses doigts en parlant. En relevant la tête, il eut la désagréable surprise d'apercevoir Jonathan Van Dam dans l'embrasement de la porte. Il se leva pour aller à sa rencontre et toussota pour se redonner de la contenance.

— Monsieur Van Dam ! Je ne savais pas que vous étiez à Londres. Du nouveau ?

— Non, pas vraiment.

Van Dam traversa la pièce pour aller s'asseoir dans le fauteuil de Potter. Il posa son attaché-case devant lui sur le bureau.

— Je viens d'apprendre que Léa Fontaine a reçu un coup de fil de son mari il y a deux jours. Intéressant, n'est-ce pas ?

Potter et Tarasoff échangèrent un regard furtif.

— Ça peut s'expliquer, monsieur Van Dam, dit Potter.

Van Dam le regarda froidement.

— Je vous écoute, monsieur Potter.

Ronald et Léa remontaient à pied, le visage fouetté par le vent, la falaise de Margate. La ville, où ils avaient laissé la voiture, était blottie au pied de cette falaise. Le soleil brillait dans un ciel bleu presque entièrement dégagé. Des mouettes, nombreuses, semblaient les escorter et piaillaient autour d'eux.

— C'est encore loin ? demanda Ronald.

— Non. C'est juste au sommet là-bas, répondit Léa, rassurée par sa présence.

— Je me demande pourquoi les deux zigotos dans la Ford ne sont pas sortis pour nous suivre, dit Ronald qui semblait réfléchir à haute voix.

— Ils ont peut-être peur de se fatiguer. J'ai l'impression que tu n'as pas beaucoup de sympathie pour les gens tic la CIA. Je me trompe ?

— Non, c'est tout à fait vrai.

— Et pourquoi ?

— Ils sont particuliers. Ils ne m'inspirent pas du tout confiance... Potter notamment.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— A moi, pas grand-chose à vrai dire. Disons que c'est grâce à lui que je me suis retrouvé dans les bureaux île Washington.

— Et tu ne t'y plais vraiment pas ?

— Ce n'est pas exactement l'endroit où l'on peut faire line carrière diplomatique.

— Où faut-il aller pour ça ?

— Dans des pays où il se passe quelque chose. En Afrique, en Amérique du Sud...

— Tu étais à Londres avant ?

— Je ne l'avais pas choisi. En fait, on m'avait proposé le Cameroun mais j'ai dû refuser... à cause de mon ex-femme, Lauren.

— Ah !

Ils marchèrent en silence, chacun perdu dans ses pensées jusqu'au moment où Léa aperçut la villa blanche.

— Voilà, nous y sommes.

Ils traversèrent le jardinet désert, et Ronald sonna à la porte d'entrée.

— On dirait qu'il n'y a personne. Tant mieux.

Ils firent le tour de la maison et découvrirent une porte-fenêtre qui s'ouvrit sans difficulté alors que Ronald s'apprêtait à devoir la forcer.

Avec précaution, Ronald pénétra le premier et la lumière du jour se refléta sur le parquet brillant. Tout était parfaitement en ordre et propre. Ils allèrent jusqu'à la cuisine où des casseroles en cuivre

étaient suspendues près de la cuisinière. Deux pots de fleurs garnissaient le rebord de la fenêtre. Outre le robinet qui coulait, la maison était entièrement silencieuse.

Léa sursauta lorsque Ronald lui effleura le bras.

— Reste ici, lui dit-il à voix basse.

En l'attendant, son regard se promena autour d'elle. Ainsi, elle était chez Geoffrey et Eve. Eve s'était tenue là, avait préparé des plats qu'elle avait dégustés en riant avec Geoffrey. Même maintenant, la pièce semblait encore imprégnée de leur présence. Léa n'était qu'une étrangère, ici.

— Léa, viens voir.

Elle alla le rejoindre dans le salon. Des livres reliés en cuir garnissaient des étagères murales et des figurines en porcelaine étaient posées sur le manteau de la cheminée. Dans l'âtre, subsistaient les cendres d'un dernier feu de bois. Seul un bureau semblait avoir été passé au crible : les papiers posés dessus étaient en désordre, les tiroirs ouverts, et leur contenu complètement bouleversé. Des enveloppes ouvertes, éparpillées un peu partout, jonchaient le sol.

— Ce n'est pas pour voler qu'on est entré ici. Ils devaient être à la recherche d'informations précises, un carnet d'adresses ou un numéro de téléphone, j'imagine.

Un peu oppressée, Léa examina la pièce. L'atmosphère devait être assez intime avec un feu de bois, de la musique et des lumières tamisées. Elle imagina Eve assise tranquillement dans le fauteuil en cuir, la fumée s'échappant de sa cigarette en écoutant Mozart et Chopin, les préférés de Geoffrey. Le cendrier était plein de mégots. L'attente dans l'angoisse devait la pousser à fumer cigarette après cigarette, seule dans la pénombre.

Léa aperçut une porte ouverte. Bien qu'elle sût déjà ce qu'elle y trouverait, elle ne put s'empêcher de s'avancer.

C'était la chambre. Les yeux pleins de larmes, elle resta debout devant le grand lit, au couvre-lit à fleurs. C'était le lit d'une autre femme. Elle imagina Geoffrey allongé auprès d'Eve et le désespoir l'envahit. Combien de nuits avaient-ils passées ici ?

Il fallait qu'il lui explique. Elle devait le retrouver pour savoir s'il pensait à elle lorsqu'il était ici... Elle devait savoir, sinon elle ne pourrait jamais se sentir libre et deviendrait folle.

Elle quitta la chambre en larmes et sortit de la villa. Elle était perdue dans la contemplation de l'océan lorsque Ronald la rejoignit. Elle sentit la main sur son épaule, mais il ne lui dit rien. Réconfortée

par sa présence, elle ferma les yeux et s'appuya contre lui.

Elle avait été mariée avec Geoffrey, mais elle ne le connaissait pas vraiment. Et Ronald était près d'elle, presque un inconnu. Mais elle avait désespérément besoin qu'il la serre entre ses bras. Elle avait peur et, en cet instant, Ronald était le seul être au monde sur lequel elle pouvait compter. Elle n'était pas amoureuse de lui, mais elle avait envie de le croire.

Elle se détacha de lui et se retourna. Ses yeux étaient d'un gris sombre.

— Il faut que je retrouve Geoffrey. Seule.

— C'est absurde et très dangereux.

— Mais ce n'est pas à moi qu'ils en veulent, c'est Geoffrey qu'ils recherchent. Comme je suis leur seule piste, ils ne me feront pas de mal.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— C'est lui qui me retrouvera.

Ronald hocha la tête.

— C'est de la folie, Léa. Réfléchis un peu !

Elle se détournait et continua de marcher. Silencieux, Ronald la suivait, ses mains enfoncées dans ses poches. Arrivés au bas de la rue, ils s'arrêtèrent devant les boîtes aux lettres.

Léa plongea la main dans celle portant le numéro 25 et en sortit un catalogue et trois factures adressées à Eve.

— Elle n'en a plus besoin à présent, dit Ronald en haussant les épaules.

— J'espérais y trouver quelque chose qui...

— Tu espérais quoi ? Qu'il t'écrit ici ?

— C'est ridicule, je sais, mais je le retrouverai. Il faut que je le retrouve.

Elle rangea le catalogue et les lettres dans son sac et reprit sa marche. Il la rattrapa et la prit par le bras pour l'obliger à se tourner vers lui.

— Ne sois pas stupide ! Restons ensemble, c'est plus sûr, Léa.

— Mais pourquoi ? dit-elle d'un ton agacé en essayant de se libérer.

Sa réponse la déconcerta. Il l'attira vers lui, et avant qu'elle ait pu tenter quoi que ce soit, la bouche de Ronald se posa sur la sienne.

Une bouche à la fois douce et exigeante, à laquelle elle s'abandonna. Plus rien n'existait que ces lèvres sur les siennes, les cris des mouettes au-dessus de leurs têtes, l'odeur de l'océan sur la peau de Ronald.

— Je crois bien que c'est pour ça que je ne veux pas te laisser partir seule ! dit-il doucement en s'écartant d'elle.

Elle secoua la tête, comme si elle refusait de comprendre les paroles qu'elle venait d'entendre. Mais ce baiser avait fait renaître le goût du bonheur, et elle voulait le retrouver encore.

— Pourquoi as-tu fait cela, Ronald ?

— Je ne sais pas, Léa. C'est arrivé, c'est tout ! Ne m'en veux pas.

Non, elle ne lui en voulait pas. Elle ne savait plus où elle en était. Il y a quelques jours seulement, Geoffrey, seul, existait. Elle aimait Geoffrey. Et maintenant, c'était comme si le baiser de Ronald avait tout effacé. Elle ne désirait plus qu'une chose : qu'il l'embrasse de nouveau.

Non. Il ne pouvait rester avec elle. Pas après ce qui venait de se produire.

— Je t'en prie. Ronald, retourne à Washington. Il faut que je revoie Geoffrey toute seule. Il le faut, tu comprends...

— Attends, Léa.

Mais déjà, elle était repartie.

Tant qu'elle le considérait comme un ami, les choses étaient simples. A présent, il suffisait qu'elle le regarde pour que s'allume en elle une flamme dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence.

La veille, épuisée et effrayée, elle n'avait pas hésité à partager sa chambre. Mais aujourd'hui, tout était changé. Elle devait le quitter. Dès qu'ils auraient regagné Londres, elle ferait ses valises.

Marchant côte à côte comme deux étrangers, ils rejoignirent la M. G. de location qu'il avait garée dans une rue touristique. La Ford noire qui les avait suivis depuis Londres était en stationnement à une dizaine de mètres derrière. La CIA opérait donc ouvertement à présent. Léa se dit que cela lui rendrait la tâche plus facile et qu'elle pourrait leur échapper sans trop de mal.

On pouvait distinguer la silhouette de l'un des agents à l'intérieur de la Ford aux vitres fumées. En les dépassant, Léa trouva étrange de ne percevoir aucun mouvement à l'intérieur de la voiture. Ronald l'avait remarqué également. Il s'arrêta et tapota sur la vitre. L'agent ne broncha pas.

— Ronald, j'ai l'impression qu'il se passe quelque chose de bizarre.

— Ne reste pas ici. Viens dans la voiture.

Il lui ouvrit la portière de la M. G. et retourna à la Ford. L'agent qui se trouvait à l'intérieur n'avait toujours pas bronché. Ronald avança sa main, et hésita l'espace d'une seconde, puis il saisit la poignée et tira brusquement.

L'homme bascula lourdement vers l'extérieur. Du sang se mit à couler sur le pavé.

7.

Ronald eut à peine le temps de réagir lorsqu'il entendit bouger à l'intérieur de la Ford, derrière le dossier du siège du conducteur. A sa grande stupéfaction, il vit le bout du canon d'un fusil-mitrailleur qu'on s'apprêtait à braquer sur lui. Son réflexe immédiat fut de se jeter à plat ventre sur le bitume. Une rafale de balles fit voler en éclats le pare-brise avant. Les balles allèrent se planter dans les vitrines des magasins ainsi que dans la M. G., dix mètres plus haut.

Léa, affolée, s'était retournée aussitôt avant de baisser la tête sur la banquette. Elle eut le temps d'apercevoir Ronald qui se relevait pour contourner la Ford à quatre pattes. Elle avait compris qu'il venait la rejoindre.

Sans se relever, elle tendit le bras pour ouvrir la portière. Il s'installa au volant et mit le contact, avec la tête de Léa quasiment sur ses genoux. Le moteur s'emballa lorsque Ronald appuya brusquement sur l'accélérateur pour déboîter. Enfin la voiture s'élança dans la rue.

Ils sortirent de Margate sans être suivis.

— Pourquoi essaye-t-on de nous tuer ? dit Léa, recroquevillée sur le siège.

Ne recevant pas de réponse, elle le regarda. Il avait la bouche crispée, l'air préoccupé. Ils s'engagèrent sur l'autoroute, et elle le vit jeter un rapide coup d'œil dans le rétroviseur.

— Qui, Ronald ? Qui peut vouloir notre mort ?

— Espérons que nous ne sommes pas sur le point de le découvrir.

Epouvantée, elle tourna la tête et aperçut une Peugeot 403 bleue qui accélérât visiblement pour les rattraper.

La voiture arriva tout près derrière eux, et elle put voir l'homme qui était au volant. Il portait des lunettes à verres miroirs.

— Accroche-toi, Léa, nous allons essayer de le semer.

Ronald appuya sur l'accélérateur, distançant la Peugeot qui accéléra à son tour.

— Je n'y arrive pas, Léa. Il est encore en train de nous rattraper !

Léa réussit à mieux voir le visage de l'homme. Ses cheveux blond platine, son teint pâle et ses yeux dissimulés derrière des lunettes lui donnaient une expression menaçante.

Ils arrivèrent à une bifurcation. Les panneaux indiquaient Canterbury sur la gauche, et Ronald s'y engagea à la dernière seconde. Surpris, leur poursuivant manqua l'embranchement et se rabattit en catastrophe une dizaine de mètres après le terre-plein central sur la voie de droite. Il fit aussitôt une marche arrière audacieuse pour reprendre la voie de gauche.

— Attention, le voilà ! Baisse la tête, j'ai l'impression qu'il tient son volant d'une main et un revolver de l'autre. Il va nous rattraper d'un moment à l'autre. Si nous sommes obligés de nous arrêter, sors de la voiture et enfuis-toi à toutes jambes.

— Non, il n'en est pas question. Je reste avec toi, Ronald.

— Tu feras comme je te dis ! hurla-t-il.

La 403 les talonnait.

— Mais pourquoi est-ce qu'il ne tire pas ? Il est suffisamment près pour nous avoir.

Comme pour lui donner une réponse, la Peugeot emboutit leur pare-chocs arrière. Léa s'accrocha à la portière tandis que Ronald zigzaguait de droite à gauche.

— Il semble vouloir nous faire quitter la route.

Il y eut un nouveau choc, cette fois contre la portière arrière gauche, et leur voiture fit une embardée. Paralysée par la peur, Léa, horrifiée, aperçut par sa vitre le visage grimaçant de l'homme sans regard.

Ronald vira à droite brusquement et les pneus grincèrent. Les voitures qui les suivaient furent obligées de donner un coup de volant brutal pour les éviter. Léa, les yeux agrandis d'effroi, fixait les mains de Ronald essayant de rattraper le volant. Comme dans un brouillard, elle entendit un choc métallique, suivi de bris de glaces quelque part derrière eux.

Le silence et le calme les entourèrent d'un seul coup. Leur voiture s'était immobilisée dans un champ où des vaches broutaient au loin paisiblement. Ronald posa son front sur ses mains qui n'avaient pas quitté le volant et poussa un profond soupir. Il se redressa et fit un sourire à Léa pour la réconforter.

— On continue ?

Sans attendre sa réponse, il redémarra en trombe, et la M. G.

en cahotant retrouva l'autoroute.

— Ça le retardera un peu, dit Ronald en riant.

Léa, qui n'avait pas encore réalisé ce qui s'était passé, se retourna et aperçut la 403 retournée sur le flanc et le conducteur en train de s'extraire difficilement par la portière droite. Il semblait fou de rage.

— Tu vas bien ? demanda Ronald.

La gorge sèche, Léa se contenta de hocher la tête pour acquiescer.

— Une chose est certaine, c'est que tu ne peux pas t'en aller toute seule.

Les panneaux de l'autoroute indiquaient Canterbury et Londres à gauche. Ronald prit la voie en direction de Douvres sur la droite.

— Mais... nous n'allons pas à Londres ?

— Non. Ils nous y attendent très certainement. Nous savons maintenant que nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Nos hommes sont soit des incapables, soit, et c'est plus grave, des agents doubles !

— La CIA ne tuerait pas ses propres agents tout de même !

— Peut-être pas la Compagnie elle-même, mais quelqu'un qui en fait partie...

— Et si tu te trompais ?

— Enfin, réfléchis un peu ! Cet agent n'a pu se faire tuer que par quelqu'un qu'il connaissait et en lequel, *a priori*, il avait confiance. Il doit y avoir une taupe, quelqu'un qui cherche à se débarrasser de nous.

— Et si on prenait le premier vol pour Washington ?

— Tu crois que là-bas nous serions plus en sécurité ?

— Sans doute pas, non... Où allons-nous maintenant ?

Il jeta un coup d'œil à son bracelet-montre.

— Il est midi. Nous allons laisser la voiture quelque part et prendre l'aéroglesseur pour Calais. Nous prendrons ensuite le train pour Bruxelles. Nous allons essayer de leur faire perdre nos traces, pendant un moment, du moins.

A la façon dont il tenait le volant, Léa voyait qu'il était nerveux et tendu. L'idée que lui aussi s'inquiétait sérieusement décuplait sa propre angoisse.

- Je suppose que je dois te faire confiance, Ronald ?
- Tu n'as pas le choix.
- A qui d'autre pouvons-vous faire confiance ?
- Personne.

Roy Potter décrocha le combiné à la première sonnerie. Lorsqu'il reconnut la voix de Ronald O'Hara, il appuya sur le bouton du magnétophone.

— J'ai une seule chose à dire, mon vieux...

— O'Hara, mais où êtes-vous ?

— Nous avons l'intention de laisser tomber cette affaire, Potter, alors vous et vos hommes, laissez-nous tranquilles.

— Ce n'est pas raisonnable, O'Hara. Vous avez besoin de nous !

— Ah oui ? Ecoutez-moi bien, Potter. Vous avez intérêt à surveiller vos hommes parce qu'il y a une taupe parmi eux... et si je découvre que vous y êtes pour quelque chose, comptez sur moi, vous ne vous en sortirez pas indemne !

— Attendez, O'Hara.

Mais il avait raccroché, et Potter émit un juron en reposant le combiné.

Il osa à peine regarder Jonathan Van Dam qui était assis en face de lui.

— Ils sont encore en vie, dit-il à voix basse.

— Et où sont-ils ?

— Il ne me l'a pas dit. Nous allons essayer de savoir d'où il appelait.

Van Dam appuya ses avant-bras sur le bureau et se pencha en avant.

— Il me les faut, Potter. Avant que quelqu'un d'autre leur mette la main dessus.

— Il se sent traqué, monsieur. Il ne nous fait plus confiance.

— Vu ce qui vient de leur arriver, comment s'en étonner ? Retrouvez-les !

Potter reprit le téléphone. Il maudissait intérieurement Ronald O'Hara. Tout ça était sa faute.

— Tarasoff ? aboya-t-il, tu as trouvé le numéro ? Quoi ? Qu'est-

ce que ça veut dire, quelque part à Bruxelles ? Ça, je le savais déjà qu'il était à Bruxelles, je veux savoir où exactement.

Il claqua bruyamment le récepteur en raccrochant.

— Vous vouliez le surveiller à distance, c'est ça, n'est-ce pas ? Et quel est le résultat, pouvez-vous me le dire ?

— J'ai mis deux agents très fiables pour filer cette Léa Fontaine. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. L'un d'entre eux est à la morgue et l'autre a disparu.

— Il faut absolument que vous la retrouviez. Quant au reste, c'est votre problème. Vous avez fait surveiller les gares et les aéroports ?

— Les gars de la Compagnie à Bruxelles sont sur le pied de guerre. Ils nous ont appris que Léa Fontaine et O'Hara ont effectué de gros retraits avec leurs cartes de crédit. Cela laisse à penser qu'ils vont s'évanouir dans la nature pendant un certain temps.

— Continuez de surveiller leurs comptes bancaires et envoyez leurs photos aux autorités locales et à Interpol. Mettez à contribution tous les organismes susceptibles de coopérer. Ne la faites pas arrêter, je souhaite simplement qu'on ne la perde pas de vue. J'aurais aimé également en savoir plus au sujet de cet O'Hara. Je veux savoir ce qui l'a poussé à s'embarquer dans une pareille histoire.

— A son sujet, je peux vous dire tout ce que vous souhaitez savoir.

— Eh bien, que va-t-il faire à présent, par exemple ?

— C'est un nouveau venu à ce jeu. Il ne sait certainement pas comment s'y prendre pour obtenir une nouvelle identité. Cependant il parle parfaitement le français et pourrait circuler en Belgique sans le moindre problème. Il est assez malin, il donnera certainement du fil à retordre, si vous voulez mon avis.

— Et la femme ?

— Elle ne parle pas de langues étrangères à ma connaissance. Toute seule, elle serait totalement désemparée.

Il s'interrompit et regarda d'un air furieux Tarasoff qui entrait dans la pièce.

— J'ai réussi à savoir d'où venait leur appel. D'une cabine publique dans le centre de Bruxelles. Il est un peu tard pour les repérer à l'heure qu'il est.

— Qui contacterait-il éventuellement en Belgique ? demanda Van Dam. Des gens en qui il puisse avoir confiance, par exemple ?

Potter fit une grimace.

— Il faut que je vérifie son dossier...

— Vous pourriez le demander à M. Lieberman. Il est peut-être susceptible de connaître les amis d'O'Hara, n'est-ce pas ? dit Tarasoff.

Van Dam le gratifia d'un regard approbateur.

— C'est un bon début. Je suis content de voir qu'il y a îles gens qui pensent, ici. Quoi d'autre ?

— Eh bien, monsieur, je me demande s'il ne faudrait pas envisager les choses sous un angle différent. Je veux dire examiner les autres aspects de sa vie, ses motivations.

Potter, mal à l'aise, s'agita sur son siège en le fixant méchamment.

— De quelles motivations voulez-vous parler, monsieur Tarasoff ? demanda Van Dam.

— Eh bien, je me demande s'il... travaille pour quelqu'un.

— C'est très peu vraisemblable, répliqua Potter d'un ton condescendant. O'Hara est un solitaire, il tient trop à son indépendance pour vouloir rendre des comptes ou exécuter les ordres de qui que ce soit.

Van Dam leva une main pour l'interrompre.

— Mais votre assistant soulève un point intéressant, Potter. Je me demande si, durant sa carrière, il n'a pas pu établir des rapports avec certaines personnes...

— Il a été en poste à Londres quatre ans, c'est largement suffisant pour se faire de nombreux contacts.

— Non. Je connais l'homme, insista Potter. Il ne travaillerait pour personne.

Potter était furieux de constater que Van Dam ne tenait pas compte de ce qu'il pouvait dire. Pourquoi devait-il toujours être celui qu'on ne considérait jamais ? Il s'était démené comme personne pour devenir un bon agent, mais cela ne suffisait pas aux yeux de gens comme Van Dam. Il n'arrivait pas à s'imposer, il manquait de style. Tarasoff, lui, en revanche, en avait.

— Je compte avoir de vos nouvelles très bientôt, monsieur Potter, lança Van Dam en prenant son pardessus. Tenez-moi au courant. Et ce que vous ferez d'O'Hara ensuite ne me concerne pas.

— Que voulez-vous dire ? demanda Potter en fronçant les sourcils.

— Je vous laisse vous en charger. Pourvu que vous vous y preniez discrètement.

Van Dam quitta le bureau en laissant Potter dans le plus grand désarroi. Qu'avait-il voulu dire par : « Je vous laisse vous en charger » ? Oh, il savait ce qu'il aimerait faire à cet O'Hara ! Comme à tous ces diplomates, tel Van Dam, imbus d'eux-mêmes et prétentieux, qui ne voulaient jamais tacher leurs mains avec de sales besognes.

Pourtant il fallait bien que quelqu'un les fasse ! C'était toujours la même chose : lorsque les choses vont bien personne ne dit rien. Dans le cas inverse, qui écope des blâmes ?

Potter se dit qu'il ne pouvait plus se permettre de faire la moindre erreur. Il venait de perdre deux de ses agents, et pire encore, perdu toute trace de Léa Fontaine.

Jonathan Van Dam avait des raisons personnelles pour vouloir les retrouver et l'hypothèse de Tarasoff le tracassait. O'Hara était-il à la solde de quelqu'un ?

Il réfléchissait, assis devant une grillade dans l'un de ses restaurants londoniens favoris. Il aimait se sentir entouré de gens à condition qu'ils fussent anonymes. Cela lui permettait de mieux se concentrer sur ce qui le préoccupait.

Ayant fini de déjeuner, il dégusta un digestif en se disant que ce Tarasoff avait sans doute raison. Il était imprudent de se fier aux apparences. Plus que tout autre, il était bien placé pour le savoir, lui qui avait passé deux années de sa vie avec une femme qu'il ne supportait pas de toucher. Sans broncher, il avait bordé Claudia tous les soirs ou presque, alors qu'elle était ivre-morte.

Il se souvenait avec une ironie amère des paroles de leurs amis : « Vous êtes si bon pour elle » ou « Vous savez, Jonathan, vous rendez Claudia si heureuse » ou encore « Que ferait-elle sans vous ? »

La mort de Claudia avait surpris tout le monde, elle-même certainement en tout premier lieu ! Elle se croyait immortelle...

Assise sur le lit d'une chambre d'hôtel de troisième catégorie éclairée au néon et qui sentait le mois, Léa regarda sa montre une nouvelle fois.

Depuis Calais, tout s'était bien passé. Ronald l'avait quittée voilà deux heures, et elle l'attendait, solitaire et glacée, guettant le bruit de ses pas dans l'escalier. Elle se leva et alla regarder par la fenêtre. La nuit tombait sur Bruxelles, accompagnée d'une bruine

continue.

En arrivant, l'aspect de la chambre l'avait laissée indifférente, mais à présent, elle se sentait prisonnière des quatre murs hideux qui l'entouraient. Elle avait besoin de respirer l'air frais. Surtout, elle avait très faim. Son dernier repas avait été un petit déjeuner.

Mais où était Ronald ?

Des pas résonnèrent dans le couloir et il y eut un bruit de clé dans la serrure. La porte s'ouvrit sur une silhouette étrange portant un béret qui lui retombait sur les yeux, et un mégot au bord des lèvres...

Elle éclata de rire.

— Ronald, c'est toi !

— Qui voulais-tu que ce soit ? dit-il, l'air faussement ulcéré.

— Cet accoutrement...

Il fit une moue de dégoût.

— Et l'odeur n'est pas mal non plus...

Il ôta le mégot de sa bouche et lui tendit un paquet en papier Kraft.

— Voilà. Avec ça, madame, je vous garantis que personne ne vous reconnaîtra.

Elle découvrit une perruque brune, un paquet d'épingles à cheveux et une robe particulièrement hideuse.

— J'espère que tu ne trouveras rien à redire au sujet de la robe. Une minijupe et des bas à résille auraient attiré l'attention sur nous.

Perplexe, elle retourna la perruque dans ses mains.

— Noire ?

— Elle était en solde. Attends, je vais t'aider à la mettre.

— J'ignorais que tu fumais ?

— J'ai arrêté depuis longtemps. Ce soir, c'est pour les besoins du rôle.

Il lui mit la perruque sur la tête après qu'elle eut ramassé ses cheveux. Il la retourna face à lui.

— J'ai l'air idiote, n'est-ce pas ?

— Non, tu es différente. C'est tout le but de l'opération. Allez, essaie la robe.

— Elle est trop grande !

— Je sais, mais...

— Elle était en solde également ? dit-elle avec un sourire. Bon, si nous sommes supposés être ensemble, explique-moi ce que nous sommes censés être l'un pour l'autre.

— A l'odeur de mon caban, je dirais que je suis un pêcheur qui aime bien boire. Disons que tu es ma femme. Seule mon épouse pourrait supporter un clochard comme moi.

— Bien. En tout cas, je suis une femme drôlement affamée. As-tu prévu que nous irions manger ?

— Oui, mais tu dois te changer.

Ronald alla regarder par la fenêtre, luttant contre une très forte envie de se retourner pour la regarder. Le bruissement des étoffes, la jupe qui glissait sur ses hanches... Son effort fut très méritoire...

Ils allèrent dîner dans un restaurant proche de leur hôtel. C'était une brasserie très fréquentée, assez enfumée et particulièrement bruyante.

Bien que le bourgogne fût un peu âpre à son palais, Léa en était à son troisième verre. Elle se sentait déjà formidablement mieux après ce copieux repas, et se réjouissait de ne pas être obligée de se cacher.

Ronald la regardait en souriant, les yeux mi-clos derrière le nuage de fumée qui s'échappait de sa cigarette.

Son visage portait encore des traces de fatigue et ses yeux étaient cernés. Elle avait peine à croire qu'elle se trouvait en face du même homme qui la recevait dans son bureau deux semaines auparavant. Mais elle n'était plus la même femme non plus. Ce qu'ils avaient vécu ensemble les avait tous les deux profondément changés.

— Tu as fait honneur au repas. Comment te sens-tu maintenant ?

— Oh... très bien !

— Du café ?

— Pas tout de suite, s'il te plaît. Quand j'aurai fini mon verre de vin.

Il secoua la tête en repoussant le verre.

— Tu devrais peut-être t'en tenir là, tu ne crois pas ? Nous ne pouvons pas nous permettre de commettre des imprudences, Léa.

Elle le regarda avec irritation et reprit le verre. De quoi se mêlait-il ?

— Je n'ai jamais été ivre de ma vie, tu sais !

— Justement, ce n'est pas le moment de commencer !

— On dirait que tu te plais beaucoup à commander. Tu aimes sentir que c'est toi qui diriges, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Depuis que nous nous sommes rencontrés, c'est toi qui mènes la barque.

— A peine ! Ce n'est en tout cas pas moi qui ai eu la brillante idée de venir à Londres !

— Tu ne m'as jamais dit pourquoi tu m'as suivie. Tu m'en as voulu, n'est-ce pas ?

— Oui, beaucoup. J'étais fou de rage. Mais j'ai changé d'avis.

— Quand ?

— Lorsque je t'ai vue si désespérée au commissariat de police.

— Tu sais, je suis plus forte que tu le penses.

— Vraiment ?

— Je ne suis pas une enfant, Ronald. J'ai trente-deux ans et je me suis toujours débrouillée toute seule.

— Mais je ne doute pas que tu sois une femme brillante, un chercheur chevronné, ça c'est incontestable.

— Qu'en sais-tu ?

— Je l'ai vu sur ton dossier.

— Ce fameux dossier secret ! Et qu'as-tu appris d'autre ?

— Voyons... Léa Gilian Fontaine, diplômée de l'université de Chicago, chercheur associé à diverses publications dans le domaine de la microbiologie. Ayant bénéficié d'un crédit de recherche de deux ans... Pour obtenir un crédit pareil, il n'y a pas de doute : il faut avoir fait ses preuves. Mais malgré tout, je pense que tu as besoin de mon aide dans les circonstances actuelles.

— Je reconnais que j'ai peur, Ronald. Je suis fatiguée aussi. Fatiguée d'avoir à me tenir sur mes gardes tout le temps, de devoir regarder derrière moi dans la rue pour m'assurer que je ne suis pas suivie. Mais ce n'est pas une raison pour sous-estimer mes capacités et ma résistance. Je suis prête à tout pour rester en vie.

— Je suis heureux de l'apprendre. Mais tant que tout ceci n'est pas terminé, je te rappelle que désormais tu n'es plus Léa Fontaine. Jamais plus en public, du moins. Oublie-la.

— Mais encore ?

— Tu dois t'inventer un nouveau personnage. Devenir ce personnage. Tiens, essaie de te décrire un peu. Qui es-tu ?

— Euh... Je suis la femme d'un pêcheur. Je dois travailler très dur pour joindre les deux bouts... J'ai six enfants qui n'arrêtent pas de crier toute la journée à la maison...

— Très bien, continue.

— Mon mari, il... Je veux dire, tu n'es pas souvent à la maison...

Il poursuivit avec un sourire tendre.

— Suffisamment pour t'avoir donné six enfants. Oui, nous sommes heureux, j'adore mes enfants, cinq filles et un garçon. J'aime aussi ma femme. Mais je bois un peu sirop et je ne suis pas très gentil...

— Est-ce qu'il t'arrive de me battre ?

— Seulement quand tu le mérites. Mais après l'avoir fait, je le regrette et je m'excuse.

Ils se regardèrent, troublés et heureux. Léa se demanda comment elle allait réagir lorsque Ronald s'installerait à côté d'elle sur le lit dur de leur sinistre chambre d'hôtel.

Il demanda l'addition puis, d'une main imperceptiblement hésitante, il prit la sienne.

— Depuis combien de temps sommes-nous mariés déjà ? reprit-elle.

— Depuis quatorze ans. J'avais vingt-quatre ans lorsque je t'ai épousée. Toi, tu en avais... dix-huit.

— Ma mère était farouchement contre ce mariage !

— Euh... la mienne aussi d'ailleurs. Mais ça nous était égal à l'époque...

Il lui caressa la main doucement.

— ... Nous étions fous l'un de l'autre.

Léa se rendait compte que ce qui avait commencé comme un jeu prenait un tour plus grave. Son cœur battait violemment et le sang lui martelait les tempes. Il n'existait plus que le visage de Ronald dont les yeux brillants ne quittaient pas les siens.

— Oui, reprit-il à voix très basse, nous sommes fous l'un de l'autre.

Elle revint brutalement à la réalité lorsque le verre de bourgogne se renversa sur la nappe. Le bruit de fond du restaurant la submergea de nouveau.

Ronald se leva aussitôt pour éponger la nappe avec sa serviette.

Pourquoi agissait-elle de la sorte ? Elle était complètement folle. Non, elle était ivre...

— Léa, qu'y a-t-il ?

Elle repoussa sa chaise brusquement, et s'élança en direction de la sortie.

8.

Avidement, Léa respira l'air frais de la nuit. Elle avançait rapidement, mais elle entendit bientôt les pas de Ronald derrière elle.

— Léa, écoute-moi !

— Ce n'est qu'un jeu, Ronald. C'est tout. Juste un jeu stupide.

Il la saisit par le bras et la força à s'arrêter. Sans prononcer une parole, il l'attira vers lui et elle ne fut pas surprise lorsque ses lèvres se posèrent sur les siennes. Elle voulut résister mais n'en trouva pas le courage. Elle avait la tête qui tournait et l'impression que ses jambes ne la portaient plus. Ses doigts s'accrochèrent à la nuque de Ronald pour mieux s'abandonner.

— Léa, non, Léa, murmura-t-il tout contre sa bouche. Je ne joue pas. C'est la chose la plus réelle qui me soit arrivée depuis longtemps.

Il se détacha d'elle pour la regarder dans les yeux.

— J'ai peur, Ronald. J'ai peur de faire la même bêtise que j'ai faite avec Geoffrey.

— Mais Geoffrey et moi n'avons rien en commun, Léa. Je suis juste quelqu'un de très ordinaire, moyennement brillant, moyennement riche... Seulement je suis seul depuis longtemps, trop longtemps peut-être... et j'ai envie de toi, Léa.

Il la serra contre lui, et resta immobile, le visage dans les cheveux de Léa.

La bruine s'étant transformée en averse, ils coururent en riant pour s'abriter sous un porche, avant de s'élancer en direction de l'hôtel.

Ils étaient trempés de la tête aux pieds lorsqu'ils montèrent l'escalier. Ronald ouvrit la porte de la chambre et lui céda le passage. Hors d'haleine, ils restèrent silencieux, debout l'un en face de l'autre, à se dévorer des yeux. Doucement, Ronald ôta la perruque de Léa et retira une à une les épingles qui retenaient sa flamboyante chevelure.

Tendrement, il essuya avec un mouchoir la pluie sur le front et le nez de Léa, puis la débarrassa de son imperméable mouillé qu'il envoya sur une chaise à proximité. Quand il prit son visage entre ses mains pour embrasser les lèvres glacées, elle frissonna.

Au moment où elle s'écartait pour lui permettre d'enlever sa veste, elle eut une légère hésitation que Ronald perçut. Il lui souleva le menton pour l'obliger à le regarder.

— Tu trembles, Léa. Qu'y a-t-il ?

— J'ai peur, Ronald.

— De quoi ? De moi ?

— Je ne sais pas. De moi, peut-être. J'ai peur de me sentir coupable.

— De faire l'amour ?

— Ronald... Mon mari n'est pas mort, tu comprends ?

— Quel mari, Léa ? Simon Dance ? Geoffrey ? Un mari fantôme ?

— Non, un homme que j'ai aimé et à qui je suis encore mariée...

— Mariée ? Tu appelles cela un mariage ?

— Je suis stupide, tu as sans doute raison. Mais je n'arrive pas à oublier, pas encore.

— Léa, laisse tes souvenirs. Ce sont des chimères. Vis ta vie et oublie cet homme...

Il embrassa son front.

— Mais il fait encore partie de moi, tu comprends ? J'ai appris quelque chose qui m'a fait souffrir. J'ai aimé une illusion. Rien d'autre, sauf un rêve. Je voulais tellement qu'il existe ! Et je l'ai fait exister. J'en avais besoin, dit-elle en secouant tristement la tête.

— Besoin ! C'est ce qui nous détruit et nous trompe. Et nous rend aveugles à tout le reste. Et maintenant, c'est moi qui ai besoin de toi.

— Tu penses que c'est une erreur ?

— Je ne sais plus. Je ne sais pas si je suis amoureux de toi ou si j'ai simplement envie de faire l'amour avec toi.

Lentement, avec réticence, il s'écarta d'elle.

— Je ne veux pas te brusquer, Léa. Nous avons tous les deux besoin d'avoir des réponses aux questions que nous nous posons. Et je veux que tu viennes à moi lorsque tu auras trouvé les réponses à tes questions.

— Ce n'est pas que je ne te désire pas, Ronald, c'est simplement que...

Elle ne continua pas et Ronald put déchiffrer le tourment qu'elle endurait. Il pouvait lire toutes les émotions qu'elle ressentait dans les grands yeux de velours qui le fixaient.

Il la désirait et son désir ressemblait à une souffrance. Mais Léa devait venir d'elle-même. Il attendrait que les ombres de son passé se soient effacées.

— Tu es déçu ? dit-elle doucement.

Il lui fit un petit sourire.

— Je dois l'admettre.

— C'est que...

— Ne cherche pas à te justifier. Je te comprends très bien. Allonge-toi seulement près de moi. J'ai envie de t'avoir contre moi.

Ils s'étendirent sur le lit et elle enfouit la tête dans le creux de son épaule.

— Tu es mon ange gardien, lui murmura-t-elle à l'oreille.

— Oui, mais je n'ai hélas pas encore perdu mon auréole avec toi !

Ils restèrent enlacés et silencieux quelques instants, et Ronald réalisa qu'il ne lui suffirait pas de faire l'amour avec Léa. Non, il voulait tout d'elle, mais elle ne serait complètement à lui que le jour où elle cesserait de se poser des questions au sujet de Geoffrey.

— Et maintenant, Ronald, qu'allons-nous faire ?

— C'est justement ce à quoi je pensais.

— Est-ce qu'il nous faudra fuir continuellement ?

— J'espère bien que non. Mais cela peut durer un jour, un mois, plus longtemps. Nous devons absolument retrouver Geoffrey pour que tu puisses te sentir libre.

Il se redressa sur un coude et la regarda intensément.

— Rechercher un homme dans toute l'Europe, c'est peut-être impossible. Mais nous devons essayer, par tous les moyens. J'ai pris un gros risque cet après-midi, j'ai appelé Roy Potter.

— Tu l'as appelé d'une cabine téléphonique ?

— Oui. Il savait déjà que nous nous trouvions à Bruxelles. Ils doivent surveiller de près tous nos faits et gestes. Il ne fait aucun doute que la CIA a repéré le retrait d'argent que nous avons fait tout à l'heure avec nos cartes de crédit.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as appelé Potter. Je

croyais que tu te méfiais de lui.

— En effet. Mais je tenais simplement à lui signaler qu'il y avait une taupe parmi ses hommes et qu'il avait intérêt à aller vérifier...

— Il va mettre ses hommes à nos trousses.

— Bruxelles est une grande ville et rien ne nous empêche de bouger. Seulement nous n'avons aucune piste... Essaie de te souvenir de quelque chose qui nous mettrait sur une voie...

— Je n'arrête pas d'y penser, mais je ne vois rien, malheureusement. Que veux-tu... ?

— Aurait-il pu te laisser un message quelque part ?

— J'ai quitté Londres avec mon sac, en tout et pour tout.

— Eh bien, soit, commençons par le sac.

Léa en renversa le contenu sur le lit. Outre ses quelques affaires personnelles, il y avait les factures qu'elle avait prises dans la boîte aux lettres d'Eve et le catalogue. Ronald ramassa son portefeuille et la regarda comme s'il quêtait son approbation.

— Je n'ai rien à te cacher, Ronald.

Il examina rapidement les cartes de crédit puis sortit une série de photos.

— Tu peux faire un album entier avec tout ça.

— Ce sont mes neveux et nièces. Je n'ai pas le cœur de m'en séparer. Toi, tu n'as pas de photos sur toi ?

— Euh... non. Mon permis de conduire, c'est tout.

Elle aurait aimé voir une photo de sa femme. Pourquoi n'avait-il pas conservé de photo d'elle ? S'étaient-ils quittés en si mauvais termes ? Pour quelle raison n'avait-il pas eu d'autres femmes dans sa vie depuis son divorce ?

Léa mit ses lunettes et prit le courrier qu'elle avait ramassé dans la boîte à lettres. Après avoir examiné la facture d'électricité, elle parcourut le relevé bancaire. Eve n'avait utilisé sa carte de crédit que deux fois durant le mois précédent. Les articles qu'elle avait payés avaient été achetés chez Harrod's à Londres.

Elle ouvrit la troisième enveloppe qui était la facture du téléphone. On relevait un appel effectué deux semaines plus tôt à Berlin. Le numéro de téléphone y figurait.

— Regarde ! Elle a appelé Berlin le jour de l'incendie. Elle m'avait bien dit d'ailleurs qu'elle avait essayé d'appeler Geoffrey. Elle

devait savoir où le joindre à Berlin.

— C'est très imprudent de sa part de laisser une piste pareille !

— Ce n'est peut-être que le numéro d'un intermédiaire, d'un contact. Elle ignorait ce qui était arrivé à Geoffrey et où il pouvait se trouver. J'imagine que lorsqu'elle s'est décidée à téléphoner là-bas, elle devait être désespérée. Nous pourrions tenter ce numéro, non ?

— Pas encore. Un appel de l'étranger pourrait effrayer quelqu'un. Attendons d'être arrivés là-bas. Demain nous prendrons un train pour Dusseldorf, et de là, l'express pour Berlin. Nous monterons à bord du train séparément et nous nous retrouverons après le départ seulement.

— Que ferons-nous à Berlin ?

— Nous commencerons par appeler ce numéro, puis nous verrons bien. Je pense également téléphoner à un vieil ami au consulat là-bas, Wes Corrigan. Il pourrait nous être d'un grand secours.

— C'est quelqu'un en qui tu as confiance ?

— Oui... nous étions en poste ensemble au Honduras.

— Mais tu as dit que nous ne devons nous fier à personne.

— Nous n'avons pas le choix, Léa. C'est un risque que nous devons prendre. Je mise sur l'amitié.

Léa fut incapable de dissimuler l'angoisse qui la tenaillait.

— C'est affreux de savoir que l'avenir est encore plus incertain que le présent, balbutia-t-elle.

— Si ça peut te reconforter, pense que je suis là, avec toi et que tu peux compter sur moi, tant que je suis encore en vie.

Elle dessina tendrement du bout du doigt les contours de sa bouche.

— C'est vrai que j'ai cette chance, dit-elle avec un sourire.

— Lieberman m'a rappelé qu'on me surnommait Don Quichotte, à l'époque. J'ignorais que j'offrais une image si ridicule.

— Non, Ronald, tu fais beaucoup plus que te battre contre des moulins à vent. Mais c'est moi qui les intéresse. Tu peux rentrer à Washington, c'est mon affaire de le retrouver après tout !

— Ne dis pas de bêtises, Léa. Que ferais-tu toute seule ? Tu ne parles pas un traître mot d'allemand, et ton français n'est pas tout à fait... au point, si je puis dire. Ce n'est vraiment pas le moment de te laisser tomber. De toute façon, je suis obligé de rester avec toi.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— N'oublie pas que je suis au chômage jusqu'à nouvel ordre !

— Mon tendre Don Quichotte...

Elle approcha son visage du sien et déposa un baiser sur ses lèvres.

La matinée s'annonçait ensoleillée comme elle se devait de l'être en cette journée d'avril. L'hiver belge avait été long et pluvieux et tout le monde était impatient de voir arriver les beaux jours. La plupart des voyageurs avaient ôté leur imperméable et le tenaient sur le bras.

Léa était à l'entrée du quai et observait à la dérobée Ronald qui, quelque vingt mètres plus loin, s'apprêtait à monter dans le train en partance pour Anvers. Avec son béret enfoncé jusqu'aux yeux, il était méconnaissable.

Il écrasa le mégot qui n'avait pas quitté le bout de ses lèvres et monta. Une dizaine de secondes plus tard, il réapparaissait à la fenêtre d'un compartiment de seconde classe.

D'un pas apparemment tranquille, elle se dirigea vers le même train lorsqu'un reflet attira son attention. Un reflet sur des verres de lunettes. Une peur prémonitoire la paralysa.

Osant à peine tourner la tête sur le côté, elle aperçut un visage blafard sans regard, des cheveux très blonds... Elle reconnut immédiatement l'homme au volant de la 403. Il venait vers elle.

Son cœur se mit à battre la chamade, mais elle s'efforça de ne pas courir car elle n'était pas sûre d'avoir été reconnue. Elle regarda droit devant elle sans accélérer le pas.

Kronen, lui, en revanche, pressa le pas. Il la rejoignit alors qu'elle posait le pied sur le marchepied.

— Madame !

Léa se retourna. Terrorisée, elle aperçut son propre reflet dans les verres des lunettes.

— Ayez l'obligeance de me suivre.

— Je ne vous connais pas, monsieur, laissez-moi tranquille !

Kronen sortit de la poche de son imperméable un petit couteau dont il déplia la lame avec deux doigts.

Léa se sentit défaillir... et pensa au sort d'Eve. Ce pourrait bien être le sien incessamment !

Le train commençait très lentement à quitter le quai. Elle faillit trébucher, mais se redressa puis, au lieu de fuir vers l'avant comme Kronen aurait pu s'y attendre, elle fit demi-tour sous son nez pour monter dans le wagon dont la portière arrivait juste derrière lui.

Kronen pesta et s'élança vers le wagon suivant où il réussit à s'accrocher.

Ronald, qui avait assisté à la scène, quitta la fenêtre et se rua vers la portière que Kronen, arrivé sur la plate-forme intérieure, était en train de refermer. Il lui assena un coup de pied dans les reins qui le fit hurler de douleur, puis il défit le loquet de la portière et l'envoya rouler sur la voie ferrée puis dans les champs en contrebas.

Léa, montée à l'autre bout du wagon, se remettait de ses émotions et n'avait rien vu. Elle tressaillit lorsqu'une main vint se poser sur son épaule.

— C'est toi ! J'ai cru que cette fois j'étais sur le point de rejoindre Eve au paradis... Cet homme a un visage monstrueux. Est-ce qu'il est dans le train ?

— Non, je m'en suis occupé. Il a voulu monter de l'autre côté, mais je l'ai envoyé promener. Nous en sommes débarrassés, calme-toi. Nous sommes tranquilles maintenant.

Elle se blottit dans ses bras tandis qu'il la serrait fort contre lui.

— Mais qui est cet homme, Ronald ? Que me voulait-il ?

— Je ne sais pas qui il est, mais... écoute-moi bien, Léa. Il va nous falloir quitter ce train dès que possible. Cet homme peut donner notre signalement à ses acolytes qui pourraient nous attendre à l'un des arrêts. Tout dépend de leur rapidité. Enfin, je ne crois pas qu'ils pourront être à la prochaine gare. Nous descendrons là et nous ferons de l'auto-stop jusqu'à la frontière néerlandaise. Nous prendrons ensuite un autre train vers l'est et Berlin.

Léa resta serrée contre lui. Elle ne l'écoutait pas vraiment mais elle avait compris. L'étau se resserrait à présent, et cet homme aux lunettes de soleil la terrorisait. Elle ferma les yeux, appréhendant qu'il fût là pour les cueillir à leur descente du train.

Les battements d'ailes des pigeons réveillèrent Léa. Par la petite fenêtre ovale, elle apercevait les ailes blanches du moulin où ils étaient venus se réfugier.

Ronald, les yeux fermés, était étendu sur le dos à côté d'elle, les mains croisées derrière la nuque. Sa poitrine se soulevait au rythme tranquille de sa respiration.

Ils étaient passés en Hollande en auto-stop puis avaient fait des kilomètres à pied avant de décider, épuisés, de faire étape dans un moulin désert avant de poursuivre leur chemin jusqu'à la gare suivante.

Elle avait peur, elle avait faim... elle était émerveillée. Tandis que la lumière du jour s'affaiblissait, elle réalisait combien chaque moment était précieux désormais. Tous les moments qu'elle venait de vivre, elle les devait à Ronald.

Il ouvrit les yeux.

— Il faut nous dépêcher ; nous allons rater le train pour Berlin.

Léa inspira profondément.

— Je suis prête, allons-y.

Wes Corrigan mit cinq bonnes minutes pour venir ouvrir. Il apparut en robe de chambre et l'étonnement se peignit sur son visage. Il ne reconnut pas Ronald tout de suite.

— Alors, c'est ainsi qu'on accueille les amis ? demanda Ronald.

— Mais ma parole, c'est toi. Ronald ?

— Pouvons-nous entrer ?

— Bien sûr, je vous en prie.

Corrigan s'effaça pour les laisser passer et les introduisit dans la cuisine. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, grand, mince, aux cheveux grisonnants. Il n'était pas encore rasé et ses yeux étaient bouffis de sommeil.

— Mais tu as les cheveux tout blancs toi aussi, Ronald ! Mon Dieu, ça fait si longtemps que nous ne nous sommes vus !

Ronald hocha la tête et se mit à rire.

— Ce n'est que de la poudre de talc, mais les rides sont bien à moi ! Tu es seul ?

— Oui, avec mon chat. Que t'arrive-t-il ? Suis-je censé le savoir ?

Il se tourna vers Léa.

— Bonjour. Ronald, tu ne me présentes pas ?

— Euh... c'est Léa.

— Enchanté.

— La rue semble déserte..., dit Ronald qui s'était approché de

la fenêtre.

— A cette heure-ci, il n'y a encore personne. Quoi qu'il en soit, c'est toujours calme par ici. Il faut dire qu'il ne se passe jamais rien de très exaltant dans ce quartier.

— En fait, je me demandais si tu n'étais pas surveillé. Nous avons de petits ennuis, Wes.

— C'est bien ce qu'il me semble. Alors, raconte-moi ça.

— Nous avons la Compagnie... et d'autres personnes à nos trousses.

Wes les considéra d'un air perplexe pendant quelques secondes. Puis il alla tirer le store de la fenêtre.

— La CIA est à tes trousses ? Tu as vendu à l'ennemi des secrets nationaux ?

— C'est une longue histoire. Nous avons besoin de ton aide, Wes.

— C'est bien ce que je craignais. Asseyez-vous, je vous en prie. Excusez l'état dans lequel se trouve la cuisine. Je n'ai pas l'habitude de recevoir le matin. Je vais faire du café. Vous voulez manger quelque chose ?

Ronald et Léa échangèrent un regard complice.

— Nous mourons de faim, répondit Léa en souriant.

— Bien. Je vais vous faire des œufs et du bacon, répondit Wes en ouvrant la porte du réfrigérateur.

Une heure plus tard, ils avaient mis Wes Corrigan au courant de toutes leurs péripéties, vidé une grande cafetière et mangé chacun deux œufs sur le plat entourés de trois tranches de bacon.

Corrigan était visiblement inquiet.

— Qu'est-ce qui te fait penser que Potter est responsable de tout ça ?

— D'abord, c'est lui qui a fait relâcher Léa et c'est lui qui nous a fait suivre à Margate. C'est là-bas que les choses se sont sérieusement gâtées. On a assassiné cet agent de la Compagnie puis on s'est mis à nous tirer dessus.

— Et cet homme aux lunettes de soleil, vous le connaissiez ?

— Non, pas du tout.

— Donc tu veux que je fasse des recherches pour essayer de trouver quelque chose sur Magus. Il y a fort à parier que ce ne sera pas

facile. Si ces renseignements existent, ils doivent être top secrets, à n'en pas douter. Je ne sais pas si je pourrai y avoir accès.

— Fais ce que tu peux, Wes. Nous n'avons aucune piste et nous n'arriverons à rien par nos propres moyens. Pour l'instant, nous sommes dans le noir le plus total.

— Ce doit être particulièrement inconfortable, je ne vous envie pas ! Au fait, où comptez-vous passer la nuit ?

— Nous avons pris une chambre dans une petite pension près du Kurfurstendamm.

— Vous pourriez passer la nuit ici sur la moquette, si vous préférez.

— Non. C'est trop risqué. Nous avons eu la chance de pouvoir passer la frontière allemande sans problème, mais maintenant, ils doivent savoir que nous sommes à Berlin. S'ils sont malins, ils ne tarderont pas à te surveiller.

— Comment pourrai-je vous joindre ?

— Je te téléphonerai. Je me présenterai sous le nom de Barnes. Il vaut mieux que tu ne saches pas où nous nous trouvons.

— Pourquoi, tu ne me fais pas confiance ?

— Tu sais bien que ce n'est pas ça. Il est préférable pour toi que tu ne sois pas trop impliqué dans cette affaire.

— J'apprécie cette bienveillante intention, mais c'est déjà chose faite, mon vieux !

Le jour commençait à peine à se lever. Ronald et Léa, enlacés, étaient allongés sur le lit de leur chambre. Malgré leur épuisement, ils n'avaient pas réussi à fermer l'œil. Ils attendaient beaucoup de Wes Corrigan et de la journée qui allait commencer. Au moins, ils n'étaient plus seuls. Wes allait les aider.

Ronald tourna la tête et son souffle balaya la joue de Léa.

— Lorsque tout cela sera terminé, j'aimerais que nous restions comme ça, exactement comme maintenant, le plus longtemps possible.

Elle soupira tristement.

— Je me demande si cela se terminera un jour...

— Il faut avoir confiance. Je te promets que tout ira bien très bientôt. Ronald O'Hara tient toujours ses promesses.

Elle blottit son visage dans le creux de l'épaule de Ronald.

— Je ne sais plus si j'ai peur ou si, tout bêtement, je suis amoureuse de toi. Je ne sais plus où j'en suis.

— Je n'en crois rien.

— Toi, tu sais... Tu ne doutes de rien ?

— Vis-à-vis de toi ? Non. C'est peut-être ridicule, mais j'ai vraiment l'impression de te connaître, Léa. Tu es la première femme dont je puisse dire cela.

— Et ta femme ?

— Lauren ? Oui... je la connaissais, bien sûr. Je l'ai surtout mieux connue après notre divorce.

— Qu'est-ce qui n'allait pas entre vous ?

— Si tu le demandais à Lauren, elle te dirait que je ne l'ai jamais vraiment comprise et que je n'ai rien fait pour la comprendre.

— Et ta version à toi ?

— Avec le temps, on prend forcément du recul. Je dirais que ce n'était la faute de personne, en fait. Nous avons été mariés environ trois ans. Elle se plaisait assez au Caire. Elle aimait surtout l'ambassade. C'était une femme de diplomate exceptionnelle. Elle était faite pour ce rôle et pensait que nous ne cesserions pas de voyager à travers le monde. Malheureusement, les endroits où l'on m'envoyait n'étaient pas toujours à son goût.

— Comme au Cameroun, par exemple ?

— Exactement. Et je tenais à ce poste là-bas. Ma mission ne devait durer que deux ans au maximum. Elle a refusé catégoriquement de m'y accompagner et je me suis senti obligé d'y renoncer. Ensuite, il y a eu Londres. Elle était très contente, et tout aurait pu marcher parfaitement bien si...

Il hésita et sa voix sembla se casser.

— Si c'est trop difficile pour toi, tu n'es pas obligé de me le raconter.

— On dit que le temps cicatrise les blessures, mais ce n'est pas toujours vrai. Elle était enceinte. Je l'ai su à Londres. Ce n'est pas elle qui me l'a appris, c'est le médecin de l'ambassade. Pendant quelques heures, j'ai été fou de joie. Puis je suis rentré à la maison. Elle m'a annoncé qu'elle ne voulait pas garder le bébé. Pour Lauren, c'était une contrainte insupportable. Qu'est-ce que je pouvais répondre à cela ? Une contrainte !

Léa se contenta de hocher la tête. Elle avait l'impression que les mots qu'elle aurait pu dire auraient été trop faibles, trop banals.

— C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que nous ne pouvions pas nous entendre. Nous nous sommes beaucoup disputés, mais elle a préféré rentrer et se faire avorter. Un mois plus tard je recevais, en recommandé, à Londres, la demande de divorce. Cela fait maintenant quatre ans.

— Tu as beaucoup pensé à elle ?

— Non ! Au contraire, j'ai éprouvé un grand soulagement lorsque j'ai reçu les papiers du divorce. Ça me simplifiait beaucoup la vie.

Ronald passa tendrement son doigt sur le bout du nez de Léa et sa bouche esquissa un sourire malicieux.

— ... Puis tu es venue à mon bureau, avec tes grandes lunettes en écaille. Je ne t'ai vraiment regardée que lorsque tu les as enlevées et que j'ai vu tes yeux.

— Je vais jeter ces lunettes.

— N'en fais rien, s'il te plaît, je les adore.

Léa se mit à rire doucement. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait presque belle.

Une brise légère leur arrivait par la fenêtre ouverte ainsi que les rumeurs d'une journée qui commençait. Berlin était en train de s'éveiller...

— Léa ? As-tu pensé à ce qui se passera lorsque nous le retrouverons ?

— Ça me semble assez loin.

— Tu l'aimes encore.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais plus qui j'aime. En tout cas, pas Simon Dance. L'homme que j'ai aimé n'a jamais existé.

— Mais moi, j'existe, murmura Ronald. Et contrairement à Geoffrey Fontaine, je n'ai rien à cacher.

9.

Léa et Ronald étaient assis dans un autobus qu'ils étaient allés prendre dans le Kurfurstendamm pour se rendre dans les quartiers nord de Berlin.

Une demi-heure auparavant, ils avaient appelé le numéro trouvé sur la facture adressée à Eve. La femme qui leur avait répondu avait été assez courtoise. C'était une fleuriste et elle leur avait expliqué comment se rendre à sa boutique, située à quelques pas de l'arrêt où ils devaient descendre.

Le contraste avec le centre-ville était frappant. Ce n'étaient plus les larges avenues aérées et les résidences luxueuses respirant le confort et l'opulence d'une société berlinoise aisée. Une population en majorité ouvrière habitait ce faubourg triste et gris.

En cette matinée ensoleillée, des enfants jouaient dans la rue et des vieillards avaient installé leur chaise au seuil de leur porte pour profiter de la tiédeur d'une journée printanière.

Ils descendirent du bus et trouvèrent très vite la boutique de fleurs. A l'intérieur, une femme d'une cinquantaine d'années, assez plantureuse, leur sourit derrière son comptoir recouvert de papier cristal, de verdure pour étoffer ses bouquets et de rubans en satin multicolores.

A peine étaient-ils entrés que son regard s'attarda avec un intérêt non dissimulé sur Léa d'abord puis sur Ronald.

— *Guten Tag*, dit-elle.

Ronald lui répondit de même. Quelques dizaines de secondes s'écoulèrent, le temps qu'elle achevât d'enrubanner le bouquet qu'elle venait d'empaqueter. C'était un bouquet de mariage où étaient mêlées des roses blanches et des roses jaune pâle.

— *Ja ?* s'enquit-elle en relevant la tête.

Sans rien dire, Léa sortit de son sac une photo de Geoffrey et la posa devant elle sur le comptoir. La femme la considéra avec une certaine attention, mais son visage n'exprima rien.

Ronald lui demanda en allemand si elle avait déjà vu ou si elle connaissait cet homme. Elle lui répondit par la négative en secouant la tête.

— Geoffrey Fontaine, précisa-t-il.

La femme ne réagit pas davantage.

— Simon Dance ?

Même silence impénétrable.

— Ce n'est pas possible ! Je suis sûre que vous le connaissez, lança Léa. Cet homme est mon mari, je suis à sa recherche, il faut que je le retrouve !

— Léa, laisse-moi faire.

— Il m'attend, madame, continua-t-elle sans prêter attention à l'interruption de Ronald. Si vous savez où il se trouve, téléphonez-lui et dites-lui que je suis là.

— C'est inutile, Léa, elle ne te comprend pas...

— Il faut qu'elle me comprenne ! Demande-lui si elle connaît Eve.

A toutes les questions que lui posa Ronald, la fleuriste haussa les épaules. Elle semblait ne rien savoir du tout ou, si elle savait quelque chose, elle semblait décidée à ne pas le montrer.

Tous les espoirs de Léa étaient anéantis. Traverser l'Europe pour en arriver là ! Sans cacher sa cruelle déception, Léa reprit la photo pour la remettre dans son sac. La fleuriste, sans plus s'occuper d'eux, s'était remise à son occupation.

Léa regarda Ronald d'un air désespéré.

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Je ne sais pas. Je n'en sais rien.

La femme tira brutalement sur un rouleau de papier. Le bruit du papier froissé fit frissonner Léa.

— Pourquoi ici ? murmura-t-elle. Pourquoi a-t-elle appelé ce numéro ? Il doit bien y avoir une raison !

Elle regarda sans les voir les fleurs qui remplissaient toute la boutique. Elle commençait à avoir mal au cœur à cause de l'odeur entêtante, et cette profusion de fleurs lui rappelait la matinée sordide passée au cimetière.

— Allons-nous-en maintenant, s'il te plaît.

Ronald salua la fleuriste de la tête.

— *Danke schon.*

Celle-ci tenait à la main une rose rouge dont elle enveloppa rapidement la tige dans un papier brillant. Elle regarda Léa dans les

yeux et la lui offrit. Bien que leurs regards ne se soient croisés que brièvement, Léa comprit quelque chose. Un message à elle seule destiné.

— *Auf Wiedersehen.*

Dans la rue, Léa serrait convulsivement la tige de la fleur. Son esprit fonctionnait à toute vitesse. Elle savait que la femme avait glissé un message sous le papier enveloppant la tige. Elle n'avait qu'une hâte : pouvoir le lire. Mais elle avait cru lire un autre message dans les yeux de la fleuriste, un avertissement. *Vous êtes en danger, méfiez-vous de quelqu'un...*

Se méfier de qui ? Ronald ? L'homme en qui elle avait confiance et qu'elle... aimait !

Depuis la disparition de Geoffrey, il lui avait témoigné une amitié et un dévouement indéfectibles. Était-ce une simple coïncidence ? Ou un plan savamment calculé ? Si c'était le cas, il était vraiment très fort. Ils avaient trouvé exactement l'homme qu'il fallait pour cette mission. Elle était seule, elle avait peur, elle avait désespérément besoin d'un ami et, comme par magie, il s'était trouvé là ! Il était même accouru à Londres et, depuis, il partageait son existence vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pourquoi ?

Elle ne voulait pas le croire, mais le regard de la fleuriste était là, obsédant, pour lui intimer l'ordre de se méfier.

Le retour en autobus parut durer une éternité. Ronald avait gardé sa main dans la sienne posée sur son genou. Elle aurait voulu le regarder, mais elle avait peur de ce qu'elle aurait pu lire dans ses yeux. Et peur qu'il découvre ce qu'il y avait dans les siens.

Aussitôt arrivée à la pension, Léa s'enferma dans la salle de bains et, les mains tremblantes, déroula l'emballage autour de la tige. Le message était en anglais, écrit au feutre rouge.

POTSDAMER PLATZ À 13 HEURES DEMAIN.

Ne vous fiez à personne.

Ses yeux ne pouvaient se détacher des trois derniers mots. « Ne vous fiez à personne. » Elle n'avait pas le droit de faire une autre erreur. La vie de Geoffrey en dépendait.

Elle déchira le message en menus morceaux qu'elle jeta dans la cuvette des toilettes, et alla rejoindre Ronald dans leur chambre. Il n'était pas question qu'elle le quitte tout de suite. Il lui fallait d'abord

en savoir davantage. Au fond d'elle-même, elle l'aimait, elle avait confiance en lui et savait qu'il ne lui ferait jamais de mal. Mais elle se devait d'en avoir le cœur net. Il fallait qu'elle sache pour qui il travaillait vraiment.

Demain, Potsdamer Platz, elle saurait.

— Nous commençons à croire que tu avais renoncé, dit Ronald.

Assis en face d'eux, Wes Corrigan semblait mal à l'aise et inquiet.

— Il y a un peu de ça, marmonna-t-il en se retournant pour scruter le lieu.

— Tu as eu des ennuis ?

— Je ne sais pas trop, à vrai dire. C'est ce qui me chiffonne. C'est comme dans ces films d'horreur : on n'est jamais sûr du moment où le monstre va apparaître.

Ils avaient choisi ce café faiblement éclairé d'une bougie sur chaque table pour se retrouver. Autour d'eux, les gens parlaient à voix basse, indifférents à ce qui se passait à la table voisine.

— Eh bien, pour tout te dire, cette histoire me tracasse beaucoup.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Eh bien, pour commencer, tu avais raison : on me suit. Peu après votre départ, hier soir, une camionnette est venue stationner devant chez moi. Elle y est restée et j'ai été obligé de sortir par l'arrière-porte. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de chose et cela me rend nerveux.

— Tu as trouvé quelque chose pour nous ?

Wes balaya le café du regard et baissa le ton.

— Tout d'abord, j'ai voulu réexaminer le dossier Fontaine. Lorsque je t'ai appelé, il y a quinze jours, j'avais toutes les données concernant les circonstances de la mort de Geoffrey Fontaine. Le rapport du médecin légiste et celui de la police. J'avais également tout un dossier avec la photocopie de son passeport, etc.

— Eh bien ?

— Ils n'y sont plus.

Wes regarda Léa.

— De plus, tout a été effacé de l'ordinateur.

— Mais alors, que reste-t-il ?

— Au sujet de Geoffrey Fontaine ? Rien. Comme s'il n'avait jamais figuré sur nos fichiers informatiques ! De toute évidence, on cherche à effacer toute trace de son existence. J'ignore qui a pu faire ça. Ce pourrait être n'importe qui à l'ambassade.

Il s'interrompit car une serveuse vint leur servir le dîner qu'ils avaient commandé : du pain grillé et croustillant et un plat d'escargots pleins de beurre aillé et persillé.

— Et au sujet de Magus ? demanda Ronald.

Wes s'essuya la bouche.

— Justement, j'allais y venir. Après avoir vu le sort qu'on avait fait au dossier de Geoffrey Fontaine, je me suis appliqué à chercher des informations concernant Magus. Il n'y a rien à son sujet.

— Cela ne m'étonne pas ! fit Ronald.

— Je n'ai pas le code d'accès aux informations confidentielles. J'imagine que ce Magus entre dans cette catégorie.

— Donc, nous nous retrouvons avec rien du tout ! remarqua Léa.

— Pas tout à fait, rétorqua Wes.

Ronald fronça les sourcils.

— Ah bon ?

Wes sortit une enveloppe de la poche de sa veste et la jeta sur la table.

— J'ai trouvé quelque chose sur Simon Dance.

Ronald prit l'enveloppe et en sortit deux feuilles.

— Mon Dieu ! Tiens, regarde, Léa !

Il s'agissait de la photocopie d'une demande de visa vieille de six ans et d'une mauvaise reproduction d'une photo de passeport. Les yeux lui étaient étrangement familiers, mais si elle avait vu cet homme dans la rue, elle serait passée à côté de lui sans broncher.

Le cœur de Léa se mit à battre très vite.

— C'est bien lui, dit-elle.

— C'est sans doute ce à quoi il ressemblait avant qu'il se fasse refaire le visage. Il était encore Simon Dance à l'époque.

— Comment as-tu trouvé ces documents ? demanda Ronald.

— Celui qui s'est chargé de supprimer les renseignements sur Geoffrey Fontaine ne s'est pas inquiété d'en faire de même pour Simon Dance. Peut-être ce dossier est-il trop ancien pour qu'on s'en préoccupe ? Et comme cet homme a changé de visage et de nom, on n'a pas estimé indispensable de supprimer son ancien signalement.

Léa examina la deuxième page du document. Simon Dance avait eu un passeport allemand. Domicilié à Berlin, il était architecte et était marié.

— Pour quelle raison a-t-il fait cette demande de visa ?

— C'est un visa touristique, fit remarquer Wes.

— Oui, mais pourquoi voulait-il obtenir le visa ?

— Tourisme, sans doute.

— Est-ce que vous avez vérifié son ancienne adresse à Berlin ? demanda Léa.

— Bien entendu. L'immeuble n'existe plus. On l'a démoli l'année dernière pour construire un gratte-ciel.

— Nous n'avons donc plus de piste, dit Ronald d'un ton découragé.

— Il en reste encore une, répliqua Wes. J'ai un vieil ami qui travaillait pour la Compagnie. Il a pris sa retraite l'année dernière. Il n'est pas improbable qu'il ait connu ou entendu parler de Simon Dance et de Magus.

— Espérons-le, lança Ronald en regardant Léa.

Wes se leva.

— Ecoutez, il faut que je rentre maintenant. Cette voiture doit être encore postée devant ma porte. Appelez-moi demain vers midi. J'aurai peut-être du nouveau.

— Même endroit qu'aujourd'hui ?

— Oui, d'accord. Mais donnez-moi un quart d'heure pour venir vous rejoindre. J'espère que nous aurons tout élucidé d'ici peu de temps, Léa. Vous devez être fatiguée de cette course.

Léa acquiesça de la tête, le visage sombre. Ce n'était pas tant le fait de cette course sans fin, de ne pas dormir suffisamment ou de manger à n'importe quelle heure qui la fatiguait, que l'inquiétude et l'angoisse du lendemain, et surtout, le fait de ne plus savoir à qui se fier.

— Tu as été particulièrement silencieuse, lui dit Ronald sur le

chemin du retour à la pension. Est-ce qu'il y a quelque chose qui te tracasse ?

Léa leva les yeux vers le ciel sans étoiles. La nuit était noire. Seules les lumières de la ville éclairaient le ciel d'une lueur pâle et diffuse.

— Je ne sais pas. Ronald, dit-elle en soupirant.

Elle s'arrêta et se tourna vers lui. Sous le néon d'une enseigne lumineuse, ils se regardèrent. Les yeux de Ronald étaient particulièrement sombres. C'était pour elle le regard d'un étranger.

— Ronald, est-ce que je peux vraiment avoir confiance en toi ?

— Léa, ta question est ridicule !

— Si seulement nous nous étions rencontrés dans d'autres circonstances ! Si seulement nous étions comme tout le monde !

Il lui caressa doucement le visage, espérant la rassurer et la reconforter.

— Ce qui est arrivé est arrivé. Prenons les choses comme elles viennent. Nous n'avons pas le choix, tu le sais bien. Tu dois me faire confiance, Léa.

— J'ai fait confiance à Geoffrey, dit-elle timidement.

— Je m'appelle Ronald.

— Qui est Ronald O'Hara ? Je me demande souvent si tu existes vraiment, si tu es bien en chair et en os. J'ai peur qu'un jour ou l'autre, tu disparaisses subitement...

Il glissa ses bras autour de la taille de Léa.

— Non, Léa. Dans peu de temps, tu vas cesser de te poser toutes ces questions. Tu apprendras à me faire confiance.

« Confiance... Oh ! Ronald, ce n'est pas si simple ! songea-t-elle en se dégageant doucement. Ils reprirent leur route, chacun perdu dans ses pensées.

Plus tard, alors qu'ils étaient allongés dans leur chambre, Léa se demanda quel souvenir elle garderait de Ronald. Son rire ? Son regard ? L'odeur de sa peau ? De quelque part, dans l'immeuble, leur parvenait un air de musique. Une femme chantait en allemand d'une voix triste et rauque. Une voix de nuit et de cigarettes indissociable des cabarets enfumés et sombres. Ronald éteignit la lumière, et la musique sembla envahir toute la pièce. Léa se blottit davantage contre lui.

— Fais-moi l'amour. Ronald. S'il te plaît, fais-moi l'amour

maintenant.

Tout fut silencieux soudain, et ils n'entendirent plus que le rythme oppressé de leur souffle. Les doigts de Ronald glissèrent sur le visage de Léa et s'attardèrent sur ses joues humides.

— Léa, je ne comprends pas... Qu'y a-t-il ?

— Ne me demande pas, ne me demande rien. J'ai besoin d'oublier, fais-moi tout oublier.

— Oui, je te ferai oublier toutes ces épreuves, je te les ferai oublier dans mes bras...

Ronald laissa libre cours au désir qu'il avait d'elle. Il l'embrassa avidement, ses mains glissèrent le long de son chemisier. Lentement, il en écarta les pans.

Léa sentit d'abord ses mains puis son souffle sur ses seins...

— Je t'ai désirée depuis le premier jour, Léa, j'ai rêvé de te voir ainsi, de t'avoir toute à moi et de goûter à ta peau.

En déboutonnant sa chemise, il arracha un bouton qui tomba sur le ventre de Léa. Il le ramassa, se pencha sur elle pour l'embrasser là où le bouton était tombé, puis il se releva pour finir de se déshabiller.

Par la fenêtre, les lumières de la rue éclairaient faiblement Ronald. Elle apercevait à peine les traits de son visage. Il n'était qu'une silhouette, une silhouette dont elle désirait sentir toute la chaleur et toute la force. Leurs lèvres se mêlèrent dans un baiser fougueux et trop passionné pour être doux.

Il la désirait plus que tout au monde et elle lui répondit avec la même ardeur. Ce fut presque comme un affrontement, qui les laissa comblés, heureux, mais néanmoins troublés par la sorte de rage qu'ils avaient tous deux ressentie.

Lorsqu'il retomba épuisé à côté d'elle, et que le rythme des battements de leurs cœurs s'apaisa. Ronald se demanda une nouvelle fois pourquoi elle restait silencieuse.

Le seul fait de sentir sa tête posée contre son torse ranima son désir. Mais quelque chose n'allait pas. Lorsque ses doigts caressèrent la joue de Léa, des larmes tièdes les inondèrent.

Demain, il lui demanderait pourquoi. Elle lui dirait demain. Maintenant, le même désir exigeant reprenait possession de leurs corps.

— Bonjour, monsieur Corrigan. Pourrions-nous avoir un

entretien ?

Au ton de la voix, Wes comprit très vite qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie. Il leva les yeux et vit deux hommes qui se tenaient en face de lui, dans l'encadrement de la porte. L'un d'eux était plutôt petit et gros, l'autre était grand et sans doute trop maigre pour être un homme de la Compagnie. Ils étaient loin d'être souriants.

Wes s'éclaircit la gorge.

— Bonjour, messieurs. En quoi puis-je vous être utile ?

L'homme de grande taille s'assit et fixa Wes droit dans les yeux.

— Où est Ronald O'Hara ?

Wes hésita une seconde, le temps de reprendre contenance. Mais ce fut une seconde de trop, hélas. Il venait de se trahir. Il ramassa les documents étalés sur son bureau.

— Ronald O'Hara... ? N'est-il pas à Washington ? répondit-il d'un ton faussement désinvolte.

— N'essayez pas de vous moquer de nous, monsieur Corrigan !

— Me moquer ? Mais qui êtes-vous ?

— Mon nom est Van Dam et voici M. Potter.

C'étaient bien des gens de la Compagnie et il n'allait pas tarder à avoir de sérieux ennuis. Il se leva de son fauteuil en jouant l'indignation.

— Ecoutez, nous sommes samedi, et j'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Nous pourrions peut-être prendre rendez-vous pour un jour de la semaine prochaine ?

— Asseyez-vous, Corrigan.

Wes posa la main sur le téléphone pour appeler un vigile, mais Potter intercepta sa main avant qu'il appuyât sur le bouton. Une terreur panique s'empara de Wes pour la première fois de sa vie.

— Nous voulons O'Hara, lança Potter.

— Je ne peux pas vous aider.

— Où est-il ?

— Je viens de vous le dire. A Washington. D'ailleurs je l'ai appelé il y a deux semaines pour une affaire consulaire.

Wes regarda sa main que Potter emprisonnait encore.

— Et à présent, si vous voulez bien me lâcher...

Potter s'exécuta.

— Arrêtons ce jeu, dit Van Dam en soupirant. Nous savons qu'il est à Berlin. Nous savons également que hier, vous avez fait des recherches sur les fichiers informatiques. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il vous a contacté.

— Mais ce sont de pures spéc...

— Une personne qui possède le même code d'accès que vous s'est acharnée sur notre base de données, dit-il en ouvrant un petit calepin. Voyons... Vous avez effectué une recherche hier à 19 heures pour trouver quelque chose au sujet de Geoffrey Fontaine...

— Oui, effectivement. J'avais archivé un rapport sur le décès de cet homme il y a deux semaines. J'ai voulu réexaminer les faits.

— Et à 19 h 30, vous avez fait des recherches sur Simon Dance. C'est un nom curieux. Pour quelles raisons avez-vous effectué cette recherche ?

Wes resta silencieux.

— Et enfin, vous avez cherché à obtenir des renseignements sur un dénommé Magus, à midi. L'heure à laquelle vous allez habituellement déjeuner, je présume ?

Wes le regardait sans répondre.

— Allez, monsieur Corrigan, nous savons tous les deux pourquoi vous effectuez ces recherches. Vous le faites pour O'Hara, n'est-ce pas ?

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Nous le recherchons, rétorqua Potter nerveusement.

— Que lui voulez-vous ?

— Nous nous inquiétons pour lui, répliqua Van Dam. Et pour sa compagne.

— Ha ha, je vois.

— Vous devez comprendre, dit Potter d'un ton doux, que leur vie est menacée et que tout dépend de la rapidité avec laquelle nous les retrouverons.

— Allez raconter ces histoires à d'autres.

Van Dam se pencha, les yeux rivés sur Wes.

— Ils sont sur une affaire très dangereuse. Ils ont besoin de notre protection.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Si vous ne nous aidez pas à les retrouver, vous aurez leur vie sur la conscience.

— Ecoutez, comme je viens de vous l'affirmer, je ne sais pas où ils sont.

— Vous ne savez pas ou vous ne voulez pas le dire ?

— Non. C'est clair, je ne peux pas vous aider. J'ignore où ils se trouvent. C'est la stricte vérité.

Van Dam et Potter se regardèrent.

— Très bien, dit Van Dam, dites à vos hommes d'être sur le pied de guerre. Nous n'avons plus qu'à attendre.

Potter acquiesça de la tête et quitta la pièce.

Wes se leva.

— Ecoutez, bon sang, je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire mais si vous...

Van Dam lui fit signe de se rasseoir.

— Je crains que vous ne soyez pas autorisé à quitter ce bâtiment, monsieur Corrigan. Nous allons jouer à un jeu de patience. Nous allons nous installer confortablement et attendre aussi longtemps qu'il le faudra que votre téléphone sonne.

10.

Il était 12 h 50 lorsque le taxi déposa Léa sur la Potsdamer Platz. Elle était seule. Echapper à Ronald avait été plus facile qu'elle ne le pensait. A peine était-il sorti pour appeler Wes Corrigan, qu'elle avait pris son sac pour se rendre au rendez-vous de la fleuriste. Durant tout le trajet, elle s'efforça de ne pas penser à lui.

La Potsdamer Platz se trouvait à l'intersection des secteurs anglais, américain et soviétique à Berlin. Le fameux mur s'élevait là devant elle, sinistre frontière entre l'Est et l'Ouest. Où que l'on se trouvât sur cette place, le mur s'imposait à vous inévitablement.

Touristes et badauds déambulaient sous le soleil voilé de cette timide journée de printemps, et regardaient le mur, imaginant l'autre Allemagne de l'autre côté, à la fois si proche et si lointaine.

Léa s'arrêta près d'un groupe d'étudiants, faisant mine d'écouter le professeur qui leur donnait des explications en allemand. Mais ses yeux guettaient un visage. Où était la femme ? Le cœur de Léa battait à tout rompre.

— Suivez-moi, mais restez à distance, chuchota une voix féminine derrière elle.

En se retournant, elle reconnut la fleuriste qui s'éloignait, tenant à son bras un filet à provisions. Elle avait l'air d'une ménagère qui, d'un pas nonchalant, se dirigeait vers le nord-est, vers Bellevuestrasse. Léa la suivit.

Cent mètres plus loin, la femme entra dans une boutique de bougies et de fleurs séchées. Léa hésita un bref instant sur le trottoir.

Des rideaux décoraient la vitrine de la boutique et cachaient l'intérieur. Elle se décida enfin et poussa la porte. La femme n'était pas là. Une odeur de bougies parfumées, de lavande dans des écrins en tissu, une senteur de résine de pin emplissaient la pièce faiblement éclairée.

Un vieux monsieur qui sortit de derrière une tenture la fit sursauter.

— *Geradeaus*, lui dit-il.

Léa lui lança un regard interrogateur. Il pointa le doigt vers l'arrière de la boutique en répétant le même mot. Elle comprit enfin ce

qu'il lui demandait.

La bouche sèche et les jambes tremblantes, elle passa devant lui, pénétra dans une petite pièce qui servait de dépôt et sortit par l'arrière-porte. Le soleil l'éblouit et elle cligna des yeux tandis que la porte se refermait bruyamment derrière elle.

Elle se trouvait dans une ruelle étroite depuis laquelle on entendait le bruit de la circulation sur la Potsdamer Platz. La fleuriste n'y était pas mais le ronronnement d'un moteur de voiture la fit se retourner. Une DS noire s'arrêta sur le trottoir d'en face. Prise de panique, elle chercha à revenir sur ses pas.

C'est alors que la portière de la voiture s'ouvrit. La fleuriste sortit la tête.

— Vite, montez.

Léa hésita une seconde puis s'exécuta.

— *Schnell !* lança la femme au chauffeur.

Il démarra en trombe, bifurqua à droite puis à gauche et se faufila dans une large avenue.

La femme se retourna à plusieurs reprises pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Elle lui adressa enfin la parole.

— Nous pouvons parler à présent. Le chauffeur est un ami, il n'y a rien à craindre.

— Qui êtes-vous ? demanda Léa.

— Je suis une amie de Geoffrey.

— Savez-vous où il se trouve ?

La femme ne répondit pas. Elle s'adressa au chauffeur en allemand et celui-ci tourna dans une avenue bordée d'arbres et stationna deux ou trois minutes plus tard devant un parc boisé.

La femme posa la main sur l'épaule de Léa.

— Venez, nous allons marcher.

Une légère brume avait commencé de voiler le soleil. Elles marchèrent le long des pelouses.

— Comment avez-vous connu mon mari ?

— Nous avons travaillé ensemble, il y a quelques années de cela. Il s'appelait alors Simon. C'était un de mes meilleurs hommes.

— Ainsi, vous aussi... Vous êtes dans le même engrenage.

— J'y étais. J'ai abandonné il y a cinq ans.

Léa avait du mal à imaginer que cette femme, à l'allure d'une ménagère tranquille, avait été une espionne. Sa chevelure était parsemée de cheveux blancs et son visage était joufflu et brillant.

— A me voir, on ne s'en douterait jamais, n'est-ce pas ? Ceux qui n'en ont pas l'air sont souvent les meilleurs !

Elles firent quelques pas sans parler. Même dans ce parc, au milieu des fleurs et des arbres, l'odeur de la ville flottait dans l'air.

— Comme Simon, j'étais parmi les meilleurs, lui confia-t-elle. Ce qui ne m'empêchait pas d'avoir peur, comme à présent.

La femme s'arrêta et regarda Léa.

— Où est-il actuellement ?

— Je l'ignore.

— Alors pourquoi m'avez-vous donné ce rendez-vous ?

— Pour vous mettre en garde. Au nom de mon amitié avec Simon. Dans ce métier, on a peu d'amis, mais les vrais amis comptent énormément.

Elles reprirent leur chemin d'un pas tranquille.

— Nous nous sommes revus il y a un peu plus de deux semaines, poursuivit-elle. J'ai failli ne pas le reconnaître ! Je savais que Simon ne faisait plus de contre-espionnage. Il est cependant revenu à Berlin, pour une nouvelle mission. Il était très inquiet. Il pensait avoir été trahi par les gens pour lesquels il travaillait.

— Trahi ? Par qui ?

— La CIA.

Léa s'arrêta, interloquée.

— Il travaillait pour la CIA ?

— On lui a un peu forcé la main. Mais c'est un garçon particulièrement doué, vous savez, il était au courant de beaucoup de choses, ce qui le rendait indispensable à leurs opérations. Mais ils avaient des fuites, à l'intérieur même de leurs services. Simon voulait les quitter définitivement. Il est venu me voir parce qu'il avait besoin d'un nouveau passeport et d'une carte d'identité pour pouvoir quitter Berlin. Nous nous sommes vus quelques heures.

Elle hocha la tête tristement.

— Nos vies ont été complètement bouleversées... J'ai aperçu votre photographie dans son portefeuille. C'est ce qui m'a permis de vous reconnaître hier. Il m'a dit que vous étiez... très fragile, qu'il regrettait d'avoir eu à vous faire du mal. En partant, il a promis que

nous nous reverrions un jour. Mais la même nuit, j'ai appris qu'il avait été tué dans l'incendie. Qu'on avait trouvé un corps presque entièrement calciné dans sa chambre d'hôtel.

— Vous croyez vraiment qu'il est mort ?

— Non.

— Pourquoi ?

— S'il était mort, on n'aurait aucune raison de vous faire suivre.

— Vous avez parlé d'opérations de la CIA. Y a-t-il un lien avec un dénommé Magus ?

La femme sembla surprise.

— Il n'aurait pas dû vous parler de lui.

— Ce n'est pas lui qui m'en a parlé. C'est Eve.

— Vous avez donc connu la petite Eva, dit-elle, le regard songeur. J'espère que vous n'êtes pas jalouse d'elle. On ne peut pas se permettre d'être jaloux dans ce métier. La petite Eva ! Elle doit avoir près de quarante ans maintenant. Et encore jolie, j'imagine ?

— Vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé ?

— Non.

— Elle est morte.

— Quelle horreur ! Comment cela est-il arrivé ?

— A Londres, dans une ruelle déserte, il y a quelques jours...

— On l'a torturée ?

Léa, submergée par la nausée, se contenta de hocher la tête.

— Pauvre Simon !

La fleuriste jeta un coup d'œil autour d'elle dans le parc. Elle n'aperçut que le chauffeur au loin dans la DS.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-elle en se tournant vers Léa. Ils seront à nos trousses sous peu. Ecoutez bien ce que je vais vous dire. Nous allons nous séparer et nous ne nous reverrons plus jamais. Lorsque votre mari est venu me voir, il y a deux semaines de cela, il avait une mission extrêmement dangereuse.

Elles allèrent dans la direction de la voiture.

— Magus ?

— Exactement. Tout du moins, ce qui reste du pauvre homme. Il y a cinq ans, on nous avait confié à Simon, Eve et moi, une mission

qui consistait à, comment dirais-je... achever une œuvre déjà entreprise auparavant mais sans succès. Notre cible était Magus. Simon a placé des explosifs dans sa voiture. Le vieil homme se rendait à son travail en voiture tous les matins, mais ce matin-là, il est resté chez lui. C'est sa femme qui a pris la voiture : elle est morte sur le coup. Lorsqu'il a entendu l'explosion, le vieux Magus s'est précipité pour essayer de la sortir de la voiture. Les flammes l'ont gravement défiguré, mais il s'en est sorti. A présent, c'est à nous qu'il en veut.

— Vengeance ? balbutia Léa, terrorisée.

— En effet. Et nous sommes tous visés. Eva, moi et surtout Simon. Magus a déjà réglé son compte à la pauvre Eva.

— Que dois-je faire d'après vous ? demanda Léa en frissonnant.

— Vous êtes sa femme, et ils comptent sur vous pour les mener à lui.

— Que me conseillez-vous de faire ? Pensez-vous qu'il serait plus raisonnable que je rentre à Washington ?

— Non, c'est absurde ! Vous ne pouvez pas rentrer maintenant. Même chez vous, on ne vous laissera pas tranquille.

— Mais je ne peux pas être en cavale indéfiniment ! Je ne suis pas comme vous, je ne pourrai pas mener ce genre de vie longtemps. Si seulement vous pouviez me dire où je suis susceptible de le trouver...

— Si Simon est en vie, il doit se trouver à Amsterdam.

— Pourquoi à Amsterdam ?

— Parce que Magus y est.

— Consulat américain, bonjour.

— M. Wes Corrigan, s'il vous plaît.

— Un moment...

Une autre voix reprit la communication.

— Vous demandez M. Corrigan ? Je crois qu'il est en train de déjeuner. Je vais essayer de le retrouver. Ne quittez pas, s'il vous plaît.

Avant que Ronald ait pu protester, on le mit en attente. Il patienta cinq bonnes minutes au bout du fil, et s'apprêtait à raccrocher lorsque l'opératrice reprit la communication.

— Je suis désolée, je ne le trouve pas. Mais il a un rendez-vous dans quelques minutes, il doit revenir incessamment. Voulez-vous lui

laisser un message ?

— Oui, dites-lui que Steve Barnes l'a appelé. C'est pour mon problème de passeport.

— Voulez-vous me donner votre numéro pour qu'il vous rappelle ?

— Il le connaît.

Selon ce qu'ils étaient convenus, Wes devait sortir de l'ambassade pour le rappeler. S'il ne l'avait pas fait dans un quart d'heure, Ronald essaierait de nouveau. Mais il savait qu'il prenait des risques en attendant que le téléphone sonne. Déjà, le fait d'être passé par une autre standardiste lui avait semblé étrange. Il n'était pas rassuré « l'idée d'attendre dans cette cabine publique. Il était 13 h 14, il attendrait jusqu'à la demie.

Une jeune femme vint frapper à la porte de la cabine avec une pièce de monnaie. Ronald pesta intérieurement et sortit pour lui laisser la place.

A 13 h 25, elle était toujours en communication.

Ronald commença à remonter la rue. Mais il avait déjà trop attendu. Emergeant de la foule des piétons, un homme en costume gris foncé qui venait dans sa direction attira son attention. Arrivé à quelques mètres de lui, Ronald le vit mettre la main à l'intérieur de sa veste.

L'homme sortit un revolver qu'il pointa sur Ronald.

— Ne bouge pas, O'Hara.

Ronald essaya de filer sur la droite mais déjà deux autres individus le cernaient. L'un d'eux lui mit son revolver sur la tempe et actionna le déclic de la détente. L'espace de quelques secondes, personne ne bougea. Ronald retint son souffle jusqu'à ce qu'il voie arriver et s'arrêter devant eux une limousine noire.

— Grimpe ! lui intima Potter.

— Où m'emmenez-vous ?

— Jonathan Van Dam voudrait avoir un petit entretien avec toi.

— Et après ?

— Ça dépendra de toi.

— Nous voulons savoir où se trouve Léa Fontaine.

Affalé dans un fauteuil de cuir, Ronald lança à Van Dam un regard ironique. Mais il était moins rassuré qu'il n'en avait l'air.

— Monsieur O'Hara, je commence à m'impatisser. Je vous ai posé une question.

Ronald haussa les épaules sans répondre.

— Si vous tenez à elle, vous avez tout intérêt à nous dire où elle se trouve et tout de suite.

— Bien sûr que je tiens à elle. C'est même la raison pour laquelle je ne vous dirai rien.

— Est-ce que vous réalisez que sa vie est menacée si elle reste sans protection ? Nous devons la retrouver au plus tôt, sinon...

— Sinon quoi ?

— Tu es le roi des casse-pieds, O'Hara, marmonna Potter, fulminant de rage. Tu l'as toujours été et le resteras pour la vie !

— Oh, tu sais... moi non plus je ne te porte pas en haute estime dans mon cœur !

Van Dam les interrompit brutalement.

— O'Hara, cette femme a besoin de notre secours. Elle sera plus en sécurité sous notre surveillance. Dites-nous où elle se trouve, vous lui sauverez peut-être la vie.

— Vous la suiviez bien à Margate. Quelle protection lui avez-vous alors fournie ? Enfin, que se passe-t-il, bon sang ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— C'est Geoffrey Fontaine que vous recherchez, n'est-ce pas ?

— Non.

— Ne me racontez pas d'histoires !

Potter perdit son sang-froid et frappa son poing sur le bureau.

— Tu ne comprendras jamais rien, O'Hara ! Fontaine était des nôtres, enfin !

Ronald fut frappé de stupeur. Il regarda Potter, l'air hébété.

— Vous voulez dire qu'il travaille pour la Compagnie ?

— Exactement.

— Où est-il alors ?

— Il est mort, lui répondit Potter avec une évidente lassitude dans le ton.

Ronald se redressa dans son fauteuil.

— Euh... je crois que je ne comprends plus. Qui en veut à Léa ?

Van Dam intervint.

— Je ne crois pas que nous puissions...

— Nous n'avons pas le choix, répliqua Potter. Nous devons le mettre au courant.

Van Dam prit quelques secondes de réflexion.

— Très bien. Allez-y, Potter.

— Il y a cinq ans de cela, l'un des meilleurs agents de Mossad s'appelait Simon Dance. Les deux autres étaient des femmes, Eva Saint-Clair et Helga Steinberg. On leur avait confié une mission qui a échoué. C'est l'épouse de l'homme qu'ils devaient liquider, Magus, pour tout te dire, qui a été tuée à sa place.

— Dance était donc un assassin à la solde de Mossad ?

— O'Hara, on doit quelquefois combattre le feu avec le feu, ne t'en déplaie. Figure-toi qu'il peut arriver qu'on n'ait pas le choix. La cible de Dance était le chef d'un réseau terroriste international. Des gars comme lui n'opèrent pas pour des motifs idéologiques. Ils sont payés pour le faire. Cette mission devait être accomplie et, à l'époque, c'est l'équipe de Dance qui devait s'en charger.

— Mais ils ont raté leur cible ?

— C'est ça, malheureusement. Les trois agents de Mossad ont été obligés de disparaître de la circulation parce que Magus et ses hommes étaient déterminés à les abattre. Helga Steinberg est, d'après nous, toujours quelque part en Allemagne. On avait perdu la trace de Dance et d'Eva Saint-Clair, depuis environ cinq ans. Puis, il y a trois semaines de cela, l'un de nos agents à Londres, par le plus grand des hasards, a entendu et reconnu la voix de Dance, alors qu'il était assis dans un pub. Ce qui nous a permis de le recontacter et d'apprendre qu'il avait changé de visage et d'identité et était devenu Geoffrey Fontaine.

— Comment en est-il venu à travailler pour la Compagnie ?

— Je l'en ai persuadé.

— Par quel moyen ?

— Toujours la même chose. De l'argent. Une nouvelle vie. Mais ça ne l'intéressait pas. Il n'y avait qu'une seule chose qui pouvait le convaincre : cesser de vivre en homme traqué. Il n'avait donc pas le choix : il fallait qu'il termine sa mission et liquide Magus. Nous avons retrouvé sa trace à Amsterdam. Dance a accepté.

— Et puis ? Les choses ont encore mal tourné, semble-t-il...

— C'est vraisemblable. Il n'a sans doute pas pu accomplir sa mission à Amsterdam et, pour une raison que j'ignore, Dance s'est retrouvé à Berlin, dans cet hôtel. Tu connais la suite.

— Etait-ce bien son corps que l'on a retrouvé ?

— Comme nous n'avions pas d'empreintes de sa conformation dentaire, nous ne pouvons l'affirmer avec une absolue certitude, mais je suis enclin à penser que c'était bien lui. Meurtre, suicide ? Personne ne peut le dire. Lorsque je l'ai rencontré, avant tous ces événements, il était assez déprimé de mener ce genre de vie.

Ronald fronça les sourcils.

— S'il a trouvé la mort dans cet incendie, qui a appelé Léa à son domicile ?

— C'est moi qui l'ai appelée, répondit Potter.

— Toi ?

— Oui. Nous avons fait un montage avec des bouts d'enregistrements de sa voix. Nous avons installé des micros dans sa chambre du Savoy à Londres.

— Si je comprends bien, vous vouliez pousser Léa à venir ici, en Europe. En fait, vous vouliez vous servir d'elle comme d'un appât !

— J'ai appris que Magus voulait liquider Dance coûte que coûte, et qu'il ne croyait pas à sa mort. En lui faisant croire que Léa était susceptible de le mener à son mari, cela nous permettait de mettre la main sur les gens aux trousseaux de Léa Fontaine. Elle a fait l'objet d'une surveillance sans relâche, jusqu'à ce que tu arrives et que tu bouleverses tous nos plans...

— Je suis écœuré par vos procédés ! Vous me dégoûtez tous autant que vous êtes. Vous vouliez la donner en proie à des loups !

Van Dam, mal à l'aise, se redressa dans son fauteuil.

— Les enjeux de cette affaire sont considérables. Les répercussions peuvent être beaucoup plus graves que ce que vous imaginez, O'Hara.

— Mais je me moque des enjeux ! Vos procédés sont odieux ! dit Ronald en se levant pour arpenter la pièce.

— Monsieur O'Hara, je vous prie de vous rasseoir. Essayez de considérer la situation...

— C'est vous, Van Dam, qui êtes à l'origine de toutes ces initiatives ?

— Non, rétorqua Potter, c'est moi. M. Van Dam n'y est pour rien. Il n'a pris connaissance de tous les détails de l'affaire qu'en venant à Londres.

Ronald regarda Potter.

— Toi ? J'aurais dû m'en douter... Qu'allez-vous faire maintenant ?

Potter secoua la tête.

— M. Van Dam voudrait qu'elle reparte dès que possible. Tout le monde pensera que Fontaine est bien morte, et on la laissera tranquille. Nous nous occuperons de Magus plus tard.

— Et Wes Corrigan ? Je voudrais qu'on le laisse tranquille également.

— C'est déjà fait. Nous ne tiendrons pas compte des démarches qu'il a entreprises pour vous.

Ronald se rassit lentement en lançant à Potter un regard haineux. La décision qu'il devait prendre à présent et les conséquences qu'elle pouvait entraîner ne dépendaient que du degré de confiance qu'il accordait à Van Dam et à Potter.

Même s'il ne leur faisait pas confiance, il était clair qu'il n'avait guère le choix. Léa était toute seule à la pension, et il n'était pas question de la laisser seule face à d'éventuels assassins.

— Si je comprends bien, je suis coincé, n'est-ce pas ?

— Nous savons ce dont tu es capable, O'Hara.

— Détrompe-toi, Potter. Tu ne sais pas grand-chose, en fait. Et je ne te souhaite pas de le savoir !

— Et où pourrais-je le trouver à Amsterdam ? demanda Léa à la fleuriste tandis qu'elles rejoignaient la DS.

— Etes-vous sûre de vouloir le retrouver ?

— Il le faut. C'est la seule personne qui puisse me sortir de ce traquenard. Il m'attend de toute façon.

— Il faut que vous sachiez que vous risquez votre vie dans cette aventure. Vous en êtes consciente, n'est-ce pas ?

Léa frissonna.

— Je ferai comme maintenant. J'ai peur, à tous les instants. Je me demande toujours quand et où ils me retrouveront. Ils ont poignardé Eve...

La fleuriste écarquilla les yeux.

— Un couteau ? C'est la signature de Kronen !

— Kronen ?

— Oui. Nous l'appelions « le fils du Diable ». C'est l'homme de confiance de Magus.

— Avec des lunettes de soleil et des cheveux blonds presque blancs ?

— Vous l'avez donc vu ! Eh oui, ça ne me surprend pas qu'il soit à vos trousses. Il vous poursuivra où que vous alliez.

— Que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

Elle regarda Léa pensivement, l'air d'évaluer ses chances de survie.

— A Amsterdam, il y a un night-club qui s'appelle la Casa Morro et qui se trouve dans la rue Oude Zijds Voorburgwal. Il est tenu par une femme du nom de Corne. Elle était autrefois une amie de Mossad, de nous tous, en fait. Si Simon est à Amsterdam, c'est elle qui saura où le trouver.

— Et si elle ne le sait pas ?

— Je ne vois personne d'autre, malheureusement.

Elles montèrent dans la voiture et le chauffeur prit la direction du Kurfürstendamm.

— Ne vous laissez pas impressionner par la Casa Morro.

— Pourquoi ?

La femme eut l'ombre d'un sourire.

— Vous verrez bien ! Nous allons vous déposer près de votre pension. D'accord ?

Léa hocha la tête sans répondre. Elle pensait à Amsterdam. Elle allait avoir besoin d'argent liquide et c'était Ronald qui le gardait. Elle décida qu'elle le prendrait pendant son sommeil et quitterait Berlin dans la nuit. Le matin, elle serait déjà loin.

La femme dit quelques mots au chauffeur, puis se tourna vers Léa.

— Encore une chose. Ne faites confiance à personne. Cet homme qui vous accompagnait hier, comment s'appelle-t-il ?

— Ronald O'Hara.

— Depuis combien de temps le connaissez-vous ? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Quelques semaines.

— Partez seule, c'est plus sûr.

Ils arrivaient près de la pension et la voiture avait été obligée de ralentir à cause de la circulation, très dense à cette heure de la journée.

Brusquement, le chauffeur émit un juron et accéléra. La voiture prit de la vitesse en essayant de se faufiler.

— *Nach rechts !* cria la femme dont le visage avait blêmi.

— Que se passe-t-il ? demanda Léa.

— La CIA. Ils sont partout dans la rue. Regardez !

En effet, deux hommes étaient plantés devant la porte de la pension. Léa les reconnut. Le petit, Roy Potter, les ayant aperçues alerta du coude l'homme qui se tenait près de lui. Ce dernier leva la tête dans leur direction : Ronald.

Il semblait incapable de réagir ou de bouger. Tandis que la voiture les dépassait, ses yeux croisèrent ceux de Léa. Il attrapa le bras de Potter et tous deux s'élancèrent vers le véhicule, mais en vain. Ronald appela Léa plusieurs fois, mais la DS avait déjà viré à droite.

Ainsi, tout était clair : Ronald n'avait pas cessé de coopérer avec Potter ! Ils avaient tout manigancé ensemble, très astucieusement. Ronald était donc lui aussi de la CIA. Elle venait d'en avoir la preuve.

Il avait dû retourner dans la chambre et, ne la trouvant pas, immédiatement donné l'alarme.

Elle se laissa retomber en arrière sur son siège, bouleversée et désespérée. La CIA était à ses trousses, Magus également. Où qu'elle aille, on la retrouverait.

— Ecoutez, nous allons vous conduire à l'aéroport. Si vous prenez un avion immédiatement, ils n'auront pas le temps de vous rattraper.

— Et vous ?

— Nous devons filer aussi, mais ailleurs.

— Et si j'ai besoin de vous, comment pourrai-je vous contacter ?

— Ce ne sera pas possible.

— Mais je ne connais même pas votre nom !

— Si vous retrouvez Simon, dites-lui seulement que c'est Helga

qui vous a envoyée.

Les panneaux annonçant l'aéroport de Tegel apparurent trop rapidement. Léa n'avait pas eu le temps de se faire à l'idée qu'elle partait seule pour Amsterdam.

La DS s'arrêta devant le terminal des départs. Elle ouvrit la portière et sortit sans avoir eu le temps de prononcer un mot pour saluer Helga, car la voiture redémarra aussitôt.

En se dirigeant vers le guichet pour acheter son billet, elle ouvrit son sac et sortit son portefeuille. Il lui restait à peine de quoi s'offrir un repas... Elle allait être obligée d'utiliser sa carte de crédit...

Vingt minutes plus tard, elle embarquait sur le premier vol pour Amsterdam.

11.

Après avoir déposé Léa à l'aéroport, Helga voulut passer chez elle pour y prendre certaines de ses affaires. Elle n'ignorait pas que c'était courir des risques supplémentaires mais elle y tenait.

Elle monta dans sa chambre où, rapidement, elle remplit un grand sac. Ensuite, elle regarda par la fenêtre avant de redescendre : son ami et complice l'attendait au volant de la DS.

Tandis qu'elle refermait la porte de la maison, elle entendit un crissement de pneus, aussitôt suivi d'une rafale de fusil-mitraillette. Les balles claquèrent sur la carrosserie de la voiture.

Elle eut le temps de se jeter à terre derrière un grand bac de tulipes avant qu'une nouvelle rafale s'abatte sur toute la façade de la maison dont les carreaux volèrent en éclats au-dessus de sa tête.

En tirant son sac après elle, elle rampa un peu plus loin pour mieux se dissimuler derrière les fleurs. Elle n'avait que quelques secondes pour agir... Le claquement sec d'une portière de voiture précéda un bruit de pas dans sa direction.

Helga sortit son revolver et se figea. L'homme montait les marches du perron depuis lequel, s'il regardait sur sa droite, il ne manquerait pas de la voir. Elle l'aperçut la première et lui tira dans le dos sans hésiter. Il tomba sur le ventre devant la porte.

Elle ne se donna même pas la peine de vérifier s'il était mort. Elle en était certaine. Son acolyte devait certainement le penser aussi car elle entendit une voiture redémarrer en trombe et disparaître avant qu'elle ait eu le temps de se relever.

Un seul coup d'œil à l'intérieur de la DS lui confirma que le chauffeur aussi était mort. C'était un homme en lequel elle avait eu pleine confiance et pour lequel elle avait une très grande amitié. Bouleversée, elle ramassa son sac et remonta la rue. Elle devait absolument quitter Berlin.

Elle venait de faire une erreur qui aurait pu lui coûter très cher. Mais elle était vivante. La prochaine fois, elle aurait peut-être moins de chance.

Ronald se fraya un chemin parmi les badauds attroupés devant

la maison et autour de la DS noire criblée de balles. Les ambulanciers et les policiers étaient accroupis devant un cadavre gisant sur le seuil de la porte de la maison, dans une mare de sang.

— Potter !

Il fut obligé de hurler pour que sa voix domine le brouhaha des sirènes et des voix criant en allemand.

A son tour, de l'autre côté de la rue, Potter l'aperçut et fit un signe de la main.

— O'Hara ! Elle n'est pas ici. On n'a trouvé que deux hommes ; le chauffeur d'Helga et un autre type devant le porche de la maison. Morts tous les deux.

— Où est-elle ?

Potter haussa les épaules puis se tourna vers Tarasoff qui s'avavançait.

Exaspéré par sa propre impuissance. Ronald ne traversa même pas la rue pour rejoindre Potter. Il continua droit devant lui et remonta la rue sans destination précise. La vue du sang l'avait bouleversé. Il imagina le corps de Léa étendu sur le sol, ou dans la voiture...

Que pouvait-il faire ? Tous ses espoirs reposaient sur ces hommes dans lesquels il n'avait qu'une confiance limitée, sur une organisation qui ne lui avait toujours inspiré qu'un profond mépris.

Potter, essoufflé, le rattrapa.

— O'Hara, partons d'ici. Nous avons une nouvelle piste.

— Comment ?

— La KLM. Elle a payé avec sa carte de crédit.

— Tu veux dire qu'elle va quitter Berlin ? Roy, il faut arrêter cet avion.

— Trop tard ! Son avion a atterri il y a dix minutes. A Amsterdam.

On dit que les Hollandais ne ferment jamais leurs rideaux. Sinon, cela signifie qu'ils ont quelque chose à cacher. En marchant dans les rues d'Amsterdam, le soir, lorsque les maisons sont éclairées, les passants peuvent voir tout ce qui se passe à l'intérieur d'un foyer hollandais.

Même le quartier de Wallen, où les femmes exercent le plus vieux métier du monde exposées dans des vitrines, n'échappe pas à

cette règle des rideaux tirés.

Et c'est dans ce quartier que Léa trouva la Casa Morro. Elle se souvint de la moue amusée d'Helga la mettant en garde.

Dans l'ombre du vieux pont de pierre, elle resta là à regarder le va-et-vient des passants. L'eau sombre du canal reflétait la lumière des réverbères anciens et les fanaux rouges des maisons.

Elle se décida enfin à entrer à la Casa Morro. Une grande femme brune, assez élégante, se tenait derrière un comptoir. Elle leva les yeux sur elle.

— *Kan ik u helpen ?*

— Je cherche Corrie.

— Vous êtes américaine, n'est-ce pas ?

Léa ne répondit pas. Lentement, elle effleura du regard la cheminée dans laquelle brûlaient quelques bûches, le rayonnage rempli d'ouvrages illustrés, les fauteuils capitonnés de velours rouge, la moquette à motifs de tapis persans. Puis, enfin, elle se tourna vers la femme.

— C'est Helga qui m'envoie.

Le visage de la femme n'eut aucune expression.

— Je cherche Simon. Savez-vous où il est ?

— Peut-être que Simon ne veut pas qu'on sache où il se trouve, répondit la femme sans agressivité.

— Je vous en prie, c'est important !

— Vous savez, avec lui, tout est toujours important !

— Est-il ici, à Amsterdam ?

— Peut-être.

— Alors il voudra me voir.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis sa femme.

Une lueur de surprise traversa le regard de la belle jeune femme brune. Elle contourna le comptoir et vint s'asseoir sur un tabouret près de Léa. Elle avait l'air perplexe.

— Laissez-moi votre alliance et revenez plus tard dans la soirée.

— Il sera là ?

— Simon est un homme prudent. Il lui faudra des preuves pour

qu'il vienne.

Léa ôta son alliance et la lui tendit.

— Je reviendrai à minuit.

Tandis que Léa s'apprêtait à sortir, elle la rappela.

— Je ne vous promets rien.

Léa hocha la tête.

— Je comprends.

Corrie attendit un long moment après que Léa fut partie pour aller téléphoner dans une cabine publique. On décrocha rapidement à l'autre bout du fil.

— La femme au sujet de laquelle Helga a appelé est ici. Elle a de longs cheveux roux, des yeux marron, la trentaine. Elle m'a laissé son alliance en or. L'inscription gravée à l'intérieur est « Geoffrey – 14-2 ». Elle reviendra à minuit.

— Elle était seule ?

— Oui. Je n'ai vu personne avec elle.

— Et cet homme dont Helga t'a donné le nom, O'Hara. Qu'as-tu appris à son sujet ?

— Il n'est pas de la CIA. Il semble que ses motivations soient strictement... personnelles.

Corrie ne dit plus rien. Elle écouta les instructions qu'on lui donna, raccrocha et retourna à la Casa Morro où elle alla poser l'alliance bien en évidence sur un guéridon dans la vitrine, de sorte qu'on puisse la voir depuis l'extérieur.

Corrie sourit en pensant à ce qu'elle réservait à cette jeune femme lorsqu'elle reviendrait à minuit. Toute sa vie. Corrie avait ressenti comme une blessure le regard de celles que le destin n'avait pas menées à la prostitution et qui considéraient son métier comme humiliant et déshonorant. C'était cette espèce de mépris mêlé de pitié qu'elle venait de déceler dans le regard de Léa.

Même si elle n'était pas tout à fait d'accord sur le sort réservé à Léa, Corrie ne posait jamais de questions, ne discutait pas les ordres qu'elle recevait.

En fait, secrètement, elle s'en réjouissait même.

— Pas de nouvelles de Léa, dit Potter en entrant dans la

chambre d'hôtel de Ronald à Amsterdam.

Il avait dans les mains deux tasses de café et il en tendit une à son ancien collaborateur.

— Au fait, poursuivit-il, tu serais peut-être intéressé de savoir que nous avons eu des informations sur les deux hommes que nous avons trouvés morts à Berlin.

— Alors ?

— Celui qui était au volant de la DS était allemand, il a travaillé pour Mossad autrefois. D'après les voisins, Helga Steinberg et lui étaient liés comme frère et sœur.

— Et l'autre ?

— L'autre est néerlandais. D'après les papiers qu'on a trouvés sur lui, il était représentant de commerce, et voyageait beaucoup. Mais il y a un point intéressant qui peut bien nous mener à quelque chose. Il y a deux jours, un gros virement a été enregistré sur le compte bancaire de ce prétendu VRP. Un très gros virement effectué par une société du nom de F. Berkman, dont le siège est ici à Amsterdam. Ils font de l'import-export de café. La société Berkman existe depuis dix ans et a des succursales dans une dizaine de pays. Mais bizarrement, il se trouve que cette affaire ne fait absolument aucun bénéfice. Intéressant, n'est-ce pas ?

— Et qui est ce Berkman ?

— Personne ne semble le connaître. Les différentes succursales sont dirigées par des gérants dont aucun des membres ne connaît son patron.

Ronald et Potter échangèrent un regard complice : ils avaient pensé à la même chose.

— Magus, lança Ronald.

— C'est ce que je me disais aussi !

— Léa est en train de se jeter dans la gueule du loup lentement mais sûrement. A sa place, je me mettrais à fuir à toutes jambes ! dit Ronald.

— J'ai comme l'impression que cette femme est impulsive et, donc, très imprévisible ! On dirait qu'elle n'a peur de rien.

— C'est assez vrai, bien que... Mais c'est surtout une fille intelligente.

— Tu es amoureux d'elle ?

— Un peu, oui.

— Ça doit te changer de Lauren ?

— Tu te souviens de Lauren ?

Potter le regarda avec des yeux brillants.

— Bien sûr ! Qui peut l'oublier ? Tu étais envié par tous les gars de l'ambassade. Manque de chance que vous ayez dû divorcer !

— Manque de chance qu'on se soit mariés un jour, plutôt !

Potter se mit à rire.

— Je vais te faire une confidence. Après deux divorces, j'en suis arrivé à la conclusion qu'un homme pouvait très bien se passer d'amour. Il nous faut quelqu'un pour préparer nos repas et repasser les chemises, puis peut-être, euh... une femme dans les bras de temps en temps. Mais l'amour, pourquoi ?

Ronald secoua la tête.

— C'est ce que je croyais il n'y a pas si longtemps...

La sonnerie du téléphone l'interrompit.

— Ce doit être pour moi, dit Potter en écrasant sa cigarette.

Ronald se leva et décrocha avant lui.

— Allô, j'écoute...

S'ensuivit un silence de quelques secondes, le temps que son interlocuteur identifîât sa voix.

— Monsieur O'Hara ?

— Oui.

— Elle sera ce soir à la Casa Morro. Venez seul.

— Qui êtes-vous ? demanda Ronald.

— Faites-lui quitter Amsterdam le plus tôt possible. Je compte sur vous.

— Attendez !

On avait déjà raccroché. Ronald claqua le récepteur sur le combiné en jurant et se précipita à la porte de la chambre.

— Mais où vas-tu comme ça ?

— A un endroit qui s'appelle Casa Morro. Elle y sera !

— Attends, laisse-moi appeler Van Dam avant, dit Potter en saisissant le récepteur. Nous avons besoin d'être couverts.

— Je n'en ai rien à faire, j'y vais tout seul !

— O'Hara !

Mais Ronald était parti.

Cinq minutes après que Ronald eut quitté l'hôtel, le vieil homme reçut un coup de fil de son indicateur.

— Elle est à la Casa Morro.

— Comment le savez-vous ? demanda le vieux.

— Il y a un type qui a appelé O'Hara mais on ne sait pas qui c'était. Les gars de la Compagnie y seront incessamment. Il vous reste peu de temps pour envoyer les vôtres.

— Je vais envoyer Kronen.

— Vous ne craignez pas qu'O'Hara vous mette des bâtons dans les roues comme il l'a déjà fait ?

— O'Hara ? Non ! Kronen s'en chargera sans problème.

Jonathan Van Dam raccrocha et sortit précipitamment de la cabine publique. Une brise assez froide avait commencé de souffler, et il boutonna son imperméable. L'idée de retourner dans sa chambre d'hôtel bien chauffée était réconfortante, mais auparavant, il devait s'arrêter dans une pharmacie. Il achèterait n'importe quoi et ce serait le prétexte qu'il donnerait si jamais on lui demandait pourquoi il était sorti.

Il en trouva une rapidement, et l'employé leva les yeux de son magazine en le voyant entrer. Il demanda un remède pour les maux d'estomac qu'il paya huit guilders. Un autre client en pardessus noir était entré après lui et s'était arrêté devant le rayon des remèdes contre la grippe.

Van Dam mit huit minutes pour rentrer à son hôtel. Il versa une dose de son remède dans le lavabo puis se mit en pyjama. Il ne lui restait plus qu'à attendre la sonnerie du téléphone.

A la Casa Morro, la pièce n'allait pas tarder à se jouer ! Van Dam préférait ne pas y penser. Jamais depuis qu'il travaillait pour la Compagnie, il n'avait eu l'occasion d'entendre les balles siffler au-dessus de sa tête. S'il avait été l'instigateur de plusieurs assassinats, il n'avait jamais directement mis la main à la pâte car il avait engagé des gens pour s'en charger.

Pour le meurtre de Claudia, son épouse, il s'était arrangé pour que tout se fasse en son absence. A son retour, les traces de sang avaient été nettoyées et le parquet ciré. Il n'avait enduré aucun des désagréments de ce genre de situation. Au contraire, il était devenu

libre et extrêmement riche.

Mais un mois plus tard, il avait reçu un message inquiétant : « Le Viking m'a tout raconté ». Le Viking était l'homme qu'il avait chargé de cette sale besogne.

Il avait alors pensé fuir au Mexique ou en Amérique du Sud. Mais un jour, en se réveillant, il s'était dit qu'il ne pourrait jamais renoncer à sa maison et à son confort. Il avait donc attendu. Puis le vieil homme s'était manifesté, et Van Dam avait négocié avec lui.

Au début, il lui avait demandé des informations, des chiffres et des renseignements anodins : le budget de fonctionnement d'un certain service consulaire, les horaires de décollage d'un avion de fret aérien.

Il ne ressentait qu'une très légère culpabilité car, après tout, ce n'était pas au KGB qu'il fournissait ces renseignements... Le vieux n'était qu'un homme d'affaires dont les intérêts n'étaient en rien politiques. On ne pouvait pas le considérer comme un ennemi, et lui, par conséquent, ne pouvait pas être considéré comme un traître.

Très rapidement les exigences du vieux avaient pris des proportions plus importantes. Il ne savait jamais quand ni comment, et au moment où il s'y attendait le moins, un message lui parvenait. Il n'avait jamais rencontré le vieux ni su son véritable nom. Il ne disposait que d'un numéro de téléphone à n'utiliser qu'en cas d'urgence.

Les rares fois où il avait appelé ce numéro, les communications avaient été fort brèves et ponctuées de déclics et de silences destinés à brouiller et à empêcher toute tentative de repérage sur le réseau téléphonique.

Il était à la merci d'un maître chanteur qui n'avait pour lui ni nom ni visage et s'en accommodait assez bien car il ne s'était jamais senti réellement menacé. Il avait continué à jouir du confort et de l'opulence. L'existence du vieux n'était pour lui qu'un moindre mal, somme toute relativement bénin.

— Il est minuit, dit Léa. Où est-il ?

Corrie ramena en arrière une longue mèche de ses cheveux noirs et releva la tête.

— Simon voudrait avoir des preuves.

— Mais il a eu mon alliance !

— C'est vous qu'il veut voir. Mais de loin. Montez à l'étage,

deuxième chambre à droite. Vous regarderez dans l'armoire. Je crois que la robe en satin vert vous ira très bien.

— Je ne comprends pas.

Corrie lui sourit malicieusement. Elle était assise près d'un lampadaire sur pied qui éclairait son visage, mettant à nu les rides autour de sa bouche et les profondes pattes d'oie dans le prolongement de ses yeux, et prouvait, s'il en était besoin, que la vie ne l'avait pas particulièrement gâtée.

— Il n'y a rien à comprendre. Mettez cette robe et revenez me voir !

Léa s'avança dans l'escalier faiblement éclairé, et entra dans la chambre qui était petite mais douillette. Elle trouva la robe sans difficulté et la revêtit, puis se regarda dans la glace avant de redescendre. La finesse du tissu et le profond décolleté ne dissimulaient rien des courbes de son corps. Mais c'était sans importance, l'essentiel étant de rester en vie. Elle se sentait capable de s'habiller n'importe comment.

Corrie la vit arriver et l'examina d'un œil critique.

— Vous êtes si maigre ! Ce serait mieux si vous enleviez vos lunettes. Vous pouvez voir quand même ?

— Oui, un peu.

Elle lui fit signe d'aller dans la vitrine.

— Je vais garder votre sac. Prenez un livre si vous voulez, mais asseyez-vous face à la rue pour qu'il puisse vous voir. Ce ne devrait pas être long.

— Assieds-toi, lui dit une des filles qui étaient déjà installées dans la vitrine. Tiens, prends ce livre, il est amusant.

Le livre était en néerlandais, mais il lui permettait d'avoir une certaine contenance. De l'autre côté de la vitre, on entendait des bruits de pas sur le pavé, des rires et de la musique venant d'un bar voisin.

Au bout d'un long moment, elle leva les yeux et le livre lui tomba des mains.

Ronald l'avait reconnue et n'en croyait pas ses yeux.

— Léa ?

Impulsivement, elle écarta les rideaux et s'élança hors de la vitrine pour aller se réfugier à l'étage supérieur.

Il la rattrapa dans l'escalier et lui prit le bras. Elle parvint à se dégager en se débattant comme une furie, courut sur le palier, et

ouvrit la porte de la chambre où elle s'était changée. Elle voulut l'empêcher d'entrer, mais il avait passé son pied pour bloquer la porte.

Elle se réfugia à l'autre extrémité de la pièce, et le regarda comme une bête prise au piège.

Ronald tendit la main.

— Léa, écoute-moi.

— Non, va-t'en ! Je ne veux plus te voir. Laisse-moi tranquille.

Il s'avança vers elle, et lorsqu'il fut suffisamment proche, elle le gifla à toute volée. Ses doigts laissèrent des traces rouges sur ses joues. Elle leva la main une nouvelle fois, mais il la prit par les poignets et la maîtrisa.

— Tu t'es servi de moi ! lui jeta-t-elle au visage.

— Ce n'est pas vrai, Léa. Laisse-moi t'expliquer.

— Tu t'es bien amusé, n'est-ce pas ? Et moi qui croyais que tu m'...

— Mais je t'aime, Léa. Je t'aime !

— Assez ! Tu mens !

— Je ne te mens pas, je ne t'ai jamais menti, Léa, jamais !

— Tu travailles pour la Compagnie, n'est-ce pas, alors que tu as toujours prétendu le contraire.

— Mais pas du tout. Je n'ai jamais été avec eux. Ils m'ont surpris pendant que je téléphonais à Wes et m'ont mis au pied du mur avant de se décider à tout m'expliquer. C'est fini maintenant. Tu n'as plus besoin de fuir.

— Mais il faut que je revoie Geoffrey, il le faut !

— Tu ne le reverras jamais, Léa.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Il est mort.

— Mais ce n'est pas possible ! J'ai reconnu sa voix au téléphone.

— Ce n'était pas lui. C'est la Compagnie qui a manigancé cet appel. C'était un enregistrement. Geoffrey est bien mort dans l'incendie. C'est bien son corps que l'on a retrouvé à l'hôtel.

Léa pressa ses mains sur ses yeux.

— Je ne comprends plus rien, Ronald, plus rien du tout.

— La Compagnie te surveillait, Léa parce que tu pouvais les

conduire à Magus. Ils espéraient qu'il mettrait quelqu'un à tes trousses, qui les aurait menés à lui.

— Et maintenant ?

— C'est fini. Ils ont annulé l'opération. Nous pouvons rentrer à Washington.

— Je n'arrive pas à y croire. Je n'arrive pas à croire que c'est fini... et que tu es là.

Il lui souleva le menton et ses lèvres cherchèrent celles de Léa. Ce fut un baiser tendre, léger et apaisant.

Main dans la main, ils étaient sur le point de descendre l'escalier lorsque Ronald regarda en bas et s'arrêta net. Léa ne comprit pas tout de suite, mais elle suivit son regard.

Au pied de l'escalier, la moquette imprimée était tachée de sang, et un peu plus loin, le corps de Corrie était allongé sur le sol.

12.

L'ombre d'une silhouette se dessina sur le mur. Elle se mouvait lentement et s'approchait de l'escalier. Un cri d'horreur résonna, suivi aussitôt après de deux sifflements étouffés émis par un silencieux.

Pétrifiés, Ronald et Léa se tenaient sur le palier. Il leur fallait trouver une issue. Derrière eux, au fond du couloir du premier étage, ils aperçurent un autre petit escalier en bois. Ils se regardèrent, et sans plus tergiverser, se précipitèrent sur la pointe des pieds pour éviter de faire craquer le plancher. Ils montèrent les quelques marches.

Arrivé devant une porte, Ronald la poussa prudemment : c'était un grenier. Ils entrèrent s'y réfugier. La porte ne fermait pas à clé.

Les lumières de l'extérieur filtraient à travers une petite lucarne mais la pièce demeurait obscure.

Le craquement encore assez lointain de pas qui montaient l'escalier ne tarda pas à leur parvenir. Il leur sembla qu'on ouvrait méthodiquement toutes les portes de l'étage.

Ronald fit signe à Léa de se tapir derrière ce qui semblait être un grand coffre métallique.

— Et toi ? Où vas-tu ? murmura-t-elle.

— Près de la porte.

Les pas se rapprochèrent et Léa n'osa plus respirer. La porte s'ouvrit avec violence et alla taper contre le mur.

D'un seul coup, la lumière du couloir pénétra dans la pièce. Léa crut deviner un gémissement consécutif à un coup de poing suivi d'un autre coup qui fit trembler le plancher.

Elle osa relever la tête et vit Ronald aux prises avec un homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant. La bouche de Ronald saignait abondamment.

A son tour, l'homme envoya son poing dans le ventre de son adversaire. Ronald gémit et tomba, plié en deux. L'assassin en profita pour s'élancer sur le sol et saisir son revolver que le premier coup de poing de Ronald lui avait fait lâcher.

Encore étourdi, Ronald n'eut pas le temps de l'en empêcher. Le tueur tenait son arme dans la main, mais avant qu'il puisse la pointer

sur Ronald, celui-ci, dans un geste désespéré, se redressa et essaya de saisir son poignet. Mais ses doigts ne rencontrèrent que la manche de l'homme.

Sans réfléchir, Léa bondit alors, lança un coup de pied vers la main de l'assassin... et atteignit son but. Le revolver valsa et retomba plus loin, sur une pile de livres.

Ronald en profita pour se relever et assener à son adversaire un direct dans la mâchoire qui le prit par surprise. Il tomba en arrière et son crâne heurta le coffre. Il s'affaissa et sembla ne plus bouger.

— Filons maintenant !

Léa appréhendait de voir le corps ensanglanté de Corrie dans le hall mais elle se précipita néanmoins dans l'escalier la première. Elle ne vit pas tout de suite l'homme qui attendait en bas.

A la vitesse d'un éclair, il s'empara de son bras et la tira brutalement contre lui, comme un bouclier. Sa main gantée tenant un revolver s'éleva devant les yeux de Léa. Mais l'arme ne la visait pas. Elle était pointée sur l'escalier.

Il tira sur Ronald qui eut le réflexe de se rejeter en arrière. Mais une tache de sang apparut aussitôt sur sa chemise. Léa se mit à crier tandis que son agresseur la traînait jusqu'à la porte.

Un air glacial lui fouetta le visage, et elle fut aveuglée par la lumière des phares de voitures qui passaient dans la rue. Sans ménagement, elle fut projetée à l'intérieur d'un véhicule, et une portière claqua.

Lorsqu'elle releva la tête, un revolver était pointé sur elle.

Elle devina dans la demi-pénombre le sourire sardonique de Kronen, ses cheveux blonds presque blancs. Un visage de cauchemar.

Van Dam était encore assis près de son téléphone lorsque Tarasoff l'appela pour l'informer de la tuerie qui avait eu lieu à la Casa Morro et de l'échec complet de leur intervention.

— O'Hara a été transporté aux urgences mais la veuve Fontaine a disparu.

Profondément inquiet par ce qu'il apprenait, Van Dam fit de son mieux pour avoir l'air indifférent.

Mais après avoir raccroché, il se leva et se mit à arpenter nerveusement la pièce. Ce qui le troublait, c'était que l'on ait réussi à faire le lien entre le tueur qui avait opéré chez Helga et la société Berkman. Le tueur avait commis une imprudence qui pouvait lui

coûter cher à lui... Avec tout ce sang versé, Potter allait sans nul doute s'acharner comme un chien qui tient sa proie entre les dents !

Il fallait écarter Potter. Son avenir en dépendait. Si Magus venait à être capturé, il allait essayer de s'en sortir par tous les moyens et il était tout à fait capable de négocier sa liberté contre des noms. Le sien serait sans doute le premier de la liste !

Les choses allaient trop vite subitement. Si le pire venait à se produire, aurait-il le temps de s'échapper ?

Pour parer à cette éventualité, Van Dam décida de faire sa valise. Il imagina le scénario des prochains événements : fermer la porte, descendre l'escalier, chercher un taxi et aller se réfugier à l'ambassade soviétique. Il aurait préféré éviter cette dernière démarche car il n'avait jamais porté les Russes dans son cœur. Mais dans une telle situation, c'était tout ce qui lui restait à faire.

Absorbé dans ses pensées, il ne prêta pas attention au bruit de pas dans le couloir. Les coups frappés à la porte le firent sursauter.

— Oui ?

— Inspecteur Donaldson, monsieur. M. Potter m'a demandé de venir vous informer en détail des derniers événements. Puis-je entrer ?

— C'est inutile. Tarasoff vient de me téléphoner. A moins qu'il y ait du nouveau depuis ?

— En effet, monsieur, il y a du nouveau.

Van Dam s'apprêtait à ouvrir, quand son instinct l'avertit d'être prudent. Il fit glisser la chaîne de sécurité et entrebâilla la porte.

Elle vola aussitôt en éclats avec un bruit de tonnerre et Van Dam la reçut dans le visage. Le sang qui l'aveuglait et la douleur qui l'étourdit un moment formaient comme un léger brouillard dans sa tête. Il aperçut un homme entièrement vêtu de noir qui tenait quelque chose dans sa main.

« Pourquoi ? » eut le temps de penser Van Dam tandis que ses yeux écarquillés fixaient un petit trou noir.

— Voilà pour Eva, dit l'homme.

Trois balles éclatèrent dans la poitrine de Van Dam.

Recroquevillée par terre, les genoux contre la poitrine, Léa claquait des dents, frigorifiée dans sa robe en satin vert. La pièce dans laquelle elle se trouvait était glaciale et plongée dans l'obscurité. Au-dessus de sa tête, une lucarne lui permettait de voir la lueur de la lune sporadiquement découverte par les nuages. Quelle heure pouvait-il

être ? 3 ou 4 heures du matin ? Cette effroyable nuit était interminable.

Toutes les fois qu'elle avait fermé les yeux, l'image atroce de Ronald recevant la balle de Kronen lui revenait avec une acuité obsédante et douloureuse.

Elle était détenue dans une grande pièce servant d'entrepôt, dans un vieil immeuble. Outre la porte métallique blindée, la lucarne était trop haute pour qu'elle puisse l'atteindre.

Une forte odeur de café flottait dans la pièce et dans tout le bâtiment. Elle avait vu au rez-de-chaussée de grosses machines à torréfier et de gros sacs de jute sur lesquels elle avait pu lire : « F. Berkman, Kofie, Hele Bonen. » Si des gens travaillaient ici, elle avait peut-être une chance pour qu'on l'entende à un moment ou à un autre de la journée.

Mais elle se souvint que la veille était un samedi. Personne n'était susceptible de venir travailler un dimanche matin... à l'exception de Kronen !

Elle se raidit lorsqu'elle entendit une vague rumeur qui lui parvenait de derrière la porte. Quelqu'un était en train de monter l'escalier. Une porte s'ouvrit et se referma avec fracas. Deux voix masculines parlaient en néerlandais et elle reconnut la voix de Kronen. L'autre était plus grave, comme éraillée et presque inaudible. Les pas quittèrent la pièce voisine pour se rapprocher de celle où elle était enfermée. On éclaira subitement de l'extérieur.

Son sang se figea dans ses veines lorsque la porte s'ouvrit.

L'homme qui s'avança vers elle n'avait pas de visage. Il portait un masque, et elle ne pouvait distinguer que sa bouche et ses yeux assez clairs. Quelques cheveux blancs épars laissaient apparaître la peau rose de son crâne. Une écharpe rouge Autour de son cou apportait une surprenante note de couleur à l'ensemble assez sordide.

Les yeux se posèrent sur elle. Avant que l'homme ne lui adressât la parole, elle devina son identité. Magus, l'homme que Geoffrey était chargé de liquider.

— Madame Simon Dance, levez-vous que je puisse mieux vous voir.

Il lui prit le poignet pour la forcer à se lever.

— Ne me faites pas de mal, je vous en prie. Je ne sais rien du tout, je vous jure que je ne sais rien !

— Vous devez quand même savoir quelque chose puisque vous avez quitté Washington.

— C'est la CIA. Ils se sont moqués de moi !

— Pour qui travaillez-vous ?

— Pour personne !

— Si ce que vous dites est vrai, pourquoi êtes-vous venue à Amsterdam ?

— Pour retrouver Geoffrey... je veux dire Simon.

Magus se retourna vers Kronen qui souriait d'un air amusé.

— Alors c'est cette femme que tu as mis deux semaines à retrouver ?

Le sourire de Kronen se dissipa pour laisser la place à une expression furieuse.

— Elle n'était pas seule, fit-il remarquer.

— Elle a quand même réussi à retrouver Eva toute seule !

— Oui, elle est plus maligne qu'elle n'en a l'air.

— A n'en pas douter ! Où est votre mari ? dit-il en se retournant vers Léa.

— Je ne sais pas.

— Vous avez trouvé Eva et Helga. Vous devez bien savoir où se trouve votre mari !

— Il est mort, dit-elle en baissant la tête.

— Vous mentez.

— Non. Il a trouvé la mort à Berlin, dans l'incendie.

— Qui vous a raconté cela ? La CIA ?

— Oui.

— Et vous les croyez ?

Léa acquiesça de la tête tandis que Magus ne pouvait contenir sa rage.

— Ah ! Kronen ! Cette femme ne peut pas nous aider !

Elle ne sait rien ! Nous avons perdu notre temps ! Je doute fort que Dance se montre pour venir la chercher !

La bouche sèche, malgré sa peur, Léa lui lança un regard de défi.

— Et s'il se montre, j'espère qu'il vous enverra au diable !

— Au diable, ou en enfer, rétorqua Magus, nous nous y retrouverons de toute façon ! J'ai déjà eu un avant-goût de ce qu'est le

feu de l'enfer et d'être brûlé vif.

— Je n'y suis pour rien.

— Mais votre mari y est pour beaucoup !

— Il est mort et ce n'est pas en me tuant que vous le ferez souffrir ! Je suis innocente !

— Dans ce métier, il n'y a pas d'innocent.

— Et votre femme, elle n'était pas innocente ?

— Ma femme ?

Les yeux de Magus se fixèrent sur le mur au-dessus de Léa.

— Ma femme... oui, elle était innocente. Je n'aurais jamais pensé qu'elle payerait de sa vie... Vous savez comment elle est morte ?

— Oui, et j'en suis désolée. Mais je vous répète que je n'y suis pour rien.

— J'ai tout vu. Je l'ai vue mourir. Je l'ai vue de la fenêtre de notre chambre. Elle a traversé le jardin et s'est arrêtée devant les rosiers pour me dire au revoir avant de monter dans la voiture. C'est la dernière image que j'ai gardée d'elle.

Il se redressa, comme s'il se sentait coupable d'avoir tant parlé, et il s'adressa sèchement à Kronen.

— Toi, arrange-toi pour la mettre dans un endroit plus sûr. Si Dance ne fait pas surface d'ici à deux jours, tue-la, à petit feu, comme tu sais si bien le faire.

Soudain, une sonnerie d'alarme se mit à retentir dans tout l'immeuble, tandis qu'une lumière rouge au-dessus de la porte clignotait.

— C'est Dance, ce ne peut être que lui, s'exclama Magus. Allons-nous-en !

La porte se referma sur eux, et Léa se retrouva seule, les yeux rivés sur l'ampoule rouge dont le rythme de clignotement semblait s'accélérer avec celui de son cœur. Elle se ressaisit et examina les lieux à présent éclairés.

La pièce contenait un bureau placé à gauche de la porte d'entrée sur lequel traînaient une série de factures. Dans un coin de la pièce, plusieurs chaises en bois et des caisses en carton portant l'inscription *F. Berkman* étaient entassées les unes sur les autres. Par terre, un rouleau de ruban adhésif d'emballage avait été abandonné. Elle en déroula une longueur pour en tester la résistance. Elle pourrait facilement étrangler un homme avec ce ruban. Elle ne savait si elle en

aurait la force ou le courage, mais ce pouvait être une arme...

Puis il lui vint une autre idée qu'elle mit aussitôt à exécution. Comme la porte était la seule issue par laquelle elle pouvait s'échapper, elle fixa le ruban autour de l'un des pieds du bureau à droite de la porte. De l'autre côté, elle empila les chaises. Entre les deux, à vingt centimètres du sol, elle déroula entièrement le ruban juste devant la porte. Quiconque entrerait se prendrait les pieds dans le ruban et trébucherait, lui donnant le temps de l'assommer avec une chaise. Elle calcula que le ruban devait être assez tendu devant la porte, mais suffisamment écarté pour que l'on puisse l'ouvrir.

Des coups de feu lui parvinrent brusquement du rez-de-chaussée. Puis des cris et des coups. On ne tarderait pas à venir la chercher, et son évasion serait plus facile au milieu de toute cette agitation.

Elle prit une chaise et monta dessus pour atteindre le tube de néon qu'elle déboîta à l'une de ses extrémités pour plonger la pièce dans l'obscurité. Puis elle alla s'asseoir et attendit.

Lorsque des pas s'approchèrent de la porte, elle était prête : elle brandissait une chaise au-dessus de sa tête.

La porte s'ouvrit et la personne qui était entrée trébucha comme prévu et tomba. Léa se précipita sur elle et lui assena un violent coup sur la tête. L'homme essaya de se relever, mais elle réitéra son geste en lâchant cette fois la chaise sur lui. Elle enjamba sa victime, fila par la porte qu'elle claqua. Elle entendit remuer à l'intérieur et accéléra sa course. Elle traversa une pièce mansardée qui devait servir de bureau, et s'arrêta lorsqu'elle entendit du remue-ménage en provenance de l'étage inférieur.

La lucarne qui éclairait le bureau était assez basse. Elle monta sur la table et essaya de l'ouvrir. N'y parvenant pas, elle se résolut à casser le carreau avec sa chaussure. Elle élargit le passage en ôtant les quelques débris de vitre sur les extrémités de la lucarne et se hissa à l'extérieur.

Il lui sembla entendre une porte s'ouvrir, et elle reconnut la voix de Kronen qui proférait un juron.

La nuit était glaciale. Avancant avec précaution sur les tuiles glissantes, elle longea la bordure de la toiture au-dessus de la gouttière jusqu'à l'angle du bâtiment. Il y avait un autre toit adjacent, mais il était beaucoup trop bas pour qu'elle puisse sauter. Elle n'aurait rien pour se retenir, glisserait et se retrouverait deux mètres plus bas, les os rompus. Désespérée, elle s'accroupit et ce geste lui fut fatal. L'un de ses pieds se déroba, et elle commença à dérapier. Ses doigts

cherchèrent une prise mais les tuiles moussues semblaient se dérober. Lorsqu'elle pensa que tout était fini, qu'elle allait s'écraser sur le sol, ses mains saisirent la gouttière qui craqua avec un bruit sinistre sous son poids. Elle resta là, les bras douloureux et les jambes battant l'air.

13.

— La balle t’a simplement effleuré la poitrine, O’Hara. Tu l’as échappé belle ! Allez, remets-toi au lit.

Ronald ne sembla pas avoir entendu et alla ouvrir le placard de sa chambre d’hôpital.

— Mais où est ma chemise ?

— Ecoute, sois raisonnable, tu as quand même perdu beaucoup de sang.

— Potter, où est ma chemise ?

— On l’a jetée. Elle était trempée de sang. Va t’allonger, tu es encore faible. Laisse-moi me charger du reste. Dans ton état, tu ne pourras rien pour elle !

Ronald le foudroya du regard.

— Et dire que je la tenais par la main !

— Nous la retrouverons, Ronald, ne t’en fais pas.

— C’est ça, oui... dans l’état où vous avez retrouvé Eva Saint-Clair, n’est-ce pas ?

Potter souleva les sourcils.

— Non, quand même pas !

— Et que fais-tu pour éviter que cela se reproduise ? hurla Ronald.

— Calme-toi. Nous cherchons qui est l’homme que tu as abattu dans le grenier du bordel. Nous essayons aussi de savoir si cette société F. Berkman peut nous mener à une autre piste.

— Pourquoi ne faites-vous pas fouiller le bâtiment ?

— Nous ne pouvons pas sans le feu vert de Van Dam et malheureusement nous n’arrivons pas à le joindre. Nous avons par ailleurs besoin de davantage de preuves pour avoir l’autorisation de perquisitionner dans le bâtiment.

Ronald ouvrit la porte de la chambre.

— Où vas-tu ?

— Je vais aller voir par moi-même !

— Il te faut un appui, Ronald, tu ne peux pas y aller sans autorisation. C'est de la folie !

Il le suivit dans le corridor.

— Je n'ai pas besoin d'autorisation. Tout compte fait, je préfère avoir un revolver !

— Et tu sais t'en servir ?

— J'apprends très vite.

— Ecoute, laisse-moi avoir l'aval de Van Dam, après nous pourrons faire tout ce que nous voudrons.

— Van Dam ? Pas pour moi ! Donne-moi plutôt ta chemise !

— Quoi ?

— Comme je vais entrer par effraction et que c'est déjà répréhensible, je voudrais éviter d'ajouter l'attentat à la pudeur !

— Mais tu es complètement fou ! Je ne te prête pas ma chemise car je n'ai pas envie de la récupérer sur ton cadavre, mon vieux, et criblée de balles par-dessus le marché !

Ronald avait appuyé sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Les portes s'écartèrent pour laisser apparaître Tarasoff.

— Monsieur, nous avons du nouveau !

Potter regarda son assistant avec un air ennuyé.

— Quoi encore ?

— On vient de nous signaler une fusillade dans le bâtiment de la société Berkman.

— Une fusillade ? Bonté divine ! Et Léa ? s'exclama Ronald, fou d'inquiétude.

— Où est Van Dam ? demanda Potter.

— Je l'ignore, monsieur. Ça ne répond toujours pas à sa chambre d'hôtel.

— On ne peut plus attendre davantage, allons-y, O'Hara !

Dans l'ascenseur, Potter regarda la chemise de Tarasoff.

— Quelle taille fais-tu, Tarasoff ?

— Pardon, monsieur ?

— Je veux dire en chemise, quelle taille ?

— Euh... du quarante et un, monsieur.

— Ça ira, il me semble. Veux-tu prêter ta chemise à O'Hara ?

J'ai assez vu son torse velu. Et ne t'inquiète pas, je veillerai personnellement à ce qu'il ne te la tache pas.

Tarasoff s'exécuta sur-le-champ mais sans prendre la peine de cacher sa contrariété.

Dans le parking, en ouvrant la portière de la voiture, Potter demanda à son assistant de contacter leur équipe par radio et de les envoyer devant l'immeuble Berkman.

— Voulez-vous également que je continue d'essayer d'appeler M. Van Dam ?

— Non, lui répondit-il après avoir pris un temps de réflexion. J'en prends la responsabilité.

— Tu sais, Potter, lança Ronald, tu commences à remonter dans mon estime.

La gouttière avait fini par céder. Il lui avait semblé que sa chute ne finirait jamais. Avec un bruit sourd qui avait résonné longuement dans sa tête, elle avait heurté le sol. Elle était restée étendue, n'osant pas bouger de peur de souffrir. Puis peu à peu, l'étourdissement était passé et la conscience du sol glacé sous son dos l'avait forcée à remuer un bras, puis une jambe, pour tenter enfin de se redresser.

Le jour commençait à se lever.

Elle regarda autour d'elle. Elle était tombée sur un toit en terrasse recouvert de gravier... et il y avait une porte en fer qui permettait sans doute d'avoir accès à l'intérieur. Elle resta assise, tremblant de tout son corps. La robe de satin vert était comme une seconde peau glacée. Elle avait mal partout, ses pieds nus étaient écorchés.

En entendant du bruit, la terreur la fit se lever. Comme un automate, elle se dirigea vers la porte et saisit la poignée glacée dont elle actionna le levier. Il lui fut impossible de l'ouvrir car elle était verrouillée de l'intérieur. Le ciel était en train de s'éclaircir très rapidement. Une voix assez lointaine qui criait lui apprit qu'elle avait été repérée.

Elle regarda autour d'elle, affolée. La voix s'était rapprochée, et bientôt elle aperçut Kronen qui se hissait par la lucarne qu'elle avait empruntée, sur l'autre toit.

Elle fit le tour de la terrasse et se pencha pour regarder en dessous. Il n'y avait rien d'autre que le vide, et tout en bas, le pavé mouillé de la rue.

Elle entendit quelque chose résonner sur les tuiles, et Kronen, tout proche d'elle maintenant, poussa une série de jurons : son revolver lui avait échappé.

Les yeux de Léa se remplirent de larmes. Elle était perdue, elle ne pouvait plus s'échapper. Même sans son arme, Kronen allait la tuer de ses mains... ou avec son couteau. Si seulement elle pouvait voler !... A travers ses larmes, elle aperçut un câble noir qui courait sur la terrasse où elle se trouvait, rejoignait une antenne de télévision installée sur le toit juste au-dessus de la porte fermée. En regardant plus attentivement, elle remarqua que le câble courait tout le long de l'arête du toit. Mais à l'autre extrémité, qu'y avait-il ?

Le bruit des pas de Kronen balaya ses dernières hésitations. Elle saisit le filin et monta en s'aidant de ses pieds contre le mur. Elle était tellement glacée qu'elle ne ressentait plus aucune souffrance. Son corps était devenu comme une machine qu'elle commandait et qui devait obéir. Enfin, l'antenne se dressa devant elle, toute proche. Pendant une seconde, elle ne bougea pas, reprenant son souffle. L'effort qu'elle devait encore fournir pour saisir l'antenne et se hisser sur le toit lui semblait impossible. Mais l'énergie du désespoir la galvanisa et elle s'accrocha à sa bouée de sauvetage, en fermant les yeux.

Mais ce n'était pas fini. Le salut était à l'autre bout du toit. Elle se releva et, lentement, en prenant garde à ne pas déraper, elle avança en s'aidant du câble qui parcourait le faîte du bâtiment.

La lueur d'espoir qui la portait disparut soudain, la laissant désemparée : il n'y avait plus aucune possibilité de fuite. Le mur du bâtiment était droit, lisse, jusqu'au sol. Elle se mit à sangloter comme un enfant terrifié.

Une sirène se fit entendre dans le lointain, et elle releva la tête, n'osant croire que les secours arrivaient. Elle vit que Kronen hésitait à monter en se guidant du câble comme elle venait de le faire. Lui aussi avait entendu la sirène et ce fut peut-être la raison pour laquelle il entreprit l'escalade.

Les voitures de police étaient stationnées à côté du bâtiment. Quelques minutes de plus et elle serait tirée d'affaire !

Kronen avait déjà parcouru la moitié de la distance qui le séparait de Léa. Il s'arrêta et lâcha le câble d'une main pour fouiller dans sa poche, pour prendre son couteau sans doute.

Sans réfléchir, elle saisit le filin et tira. Kronen, qui avait relâché son attention, fut brusquement déséquilibré. Il essaya de se retenir mais ses pieds dérapèrent. Elle le vit glisser à plat ventre sur la

toiture, entraînant dans sa chute le câble qui s'était détaché. Il réussit à s'accrocher à la gouttière l'espace de quelques brèves secondes, puis lâcha prise, et avec un hurlement strident alla s'écraser sur le bitume.

Terrorisée, Léa n'osa plus remuer jusqu'à ce qu'elle entendît la voix de Ronald. Il lui faisait de grands signes de la main.

Elle eut envie de lui crier qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimerait toujours mais en fut incapable.

— Ne bouge pas, Léa. Les pompiers vont arriver d'une seconde à l'autre avec l'échelle.

« C'est fini, c'est fini, je suis sauvée », se dit-elle.

La porte de la terrasse se referma avec un bruit sec qui la fit sursauter. Elle tourna la tête et vit Magus en contrebas, un fusil dans les mains. Il leva lentement son arme. Léa se mit à hurler mais elle était seule à pouvoir le voir. Il accomplissait son dernier geste de vengeance...

Elle ferma les yeux, croyant sa dernière heure arrivée. Le bruit d'une détonation fracassante fut suivi par un long silence. Surprise de ne rien ressentir, elle osa regarder et vit Magus qui titubait, une large tache rouge maculant sa poitrine. Il laissa tomber le fusil et s'affaissa sur le sol.

Un reflet du soleil sur une surface métallique attira le regard de Léa de l'autre côté. Elle vit la silhouette d'un homme qui tenait une arme. Le vent soulevait sa chemise et il la regardait. D'où elle était, elle ne distinguait pas son visage, mais elle le reconnut.

— Geoffrey ! Reviens, cria-t-elle désespérément, reviens !

— Qu'est-ce qui se passe là-haut ? Qui est-ce qui a tiré ? demanda Potter à Tarasoff.

— Ce ne sont pas nos hommes, monsieur. Ce sont peut-être les policiers néerlandais.

— Non, ce ne sont pas mes hommes non plus, lança l'officier de police qui se tenait devant la porte de l'immeuble Berkman.

Ronald avait levé la tête et vu que Léa était saine et sauve.

— Au nom du Ciel, Potter, fais quelque chose !

— Tarasoff ! hurla Potter, demande à tes hommes de monter et de rechercher celui qui vient de tirer.

Il se retourna vers l'officier de police.

— Combien de temps faut-il à vos hommes pour installer

l'échelle ?

— Cinq à dix minutes, monsieur.

— C'est trop long ! rétorqua Ronald en se précipitant dans l'immeuble.

— O'Hara, n'y va pas ! Attends ! cria Potter en le suivant néanmoins.

Ronald grimpa l'escalier avec une horrible appréhension.

Puis il prit un petit escalier en colimaçon qui le mena jusqu'à une porte en fer. Il l'ouvrit d'un coup d'épaule et déboucha sur la terrasse. Emportée par le vent, une écharpe rouge voletait sur le gravier. Un homme masqué gisait sur le dos, la poitrine ensanglantée, un fusil à son côté.

Potter poussa la porte à son tour et sortit.

— Mon Dieu, mais c'est Magus ! Il s'est suicidé ?

Mais Ronald ne lui prêta aucune attention et se dirigea vers Léa.

Ronald avait à peine conscience de ce qu'il avait fait ou dit jusqu'à ce qu'il déposât Léa sur la civière que deux infirmiers portèrent à l'intérieur de l'une des deux ambulances qui attendaient à la porte du bâtiment.

Il s'apprêtait à s'installer à côté d'elle, lorsque Potter fit un signe de la main pour l'arrêter.

— Je vais avec elle. Elle a besoin de moi !

Les ambulanciers voulurent s'interposer.

— Non, s'il vous plaît, dit Léa d'une voix tremblante. Laissez-le, je voudrais qu'il reste avec moi.

Potter haussa les épaules, convaincu qu'un homme amoureux était un peu fou. Et qu'il avait bien de la chance de ne pas l'être...

14.

Roy Potter regarda l'ambulance qui emportait Ronald et Léa s'éloigner en poussant un profond soupir de soulagement. Pour la première fois en vingt-quatre heures, il pouvait se permettre de se sentir fatigué. Toutefois, « épuisé » correspondait mieux à ce qu'il éprouvait. Épuisé, mais triomphant.

Il fit le bilan de cette opération. Magus et ses complices étaient morts. Quatre autres hommes étaient sous les verrous et Léa Fontaine était saine et sauve.

Près de lui, on transportait les cadavres de Kronen et de Magus dans l'autre ambulance.

Il trouvait tout de même bizarre qu'un homme tel que Magus décide de mettre un terme à son existence après une vie tumultueuse durant laquelle il avait toujours tenu tête à ses adversaires. Mais le suicide était la seule explication. Il n'y avait pas eu d'autre tireur. Personne, sauf dans la tête de Léa Fontaine. La pauvre était un peu traumatisée, et elle avait sans doute cru voir un fantôme.

— Monsieur Potter ?

Il se retourna et vit un policier néerlandais qui venait vers lui.

— Oui ?

— Il y a un homme à l'intérieur qui souhaite vous parler. Un Américain, je crois.

— Dites-lui de s'adresser à M. Tarasoff.

— Il insiste pour vous voir, vous.

Potter poussa un profond soupir et le suivit. Tout ce qu'il désirait maintenant, c'était un bon lit. Il entra dans le bâtiment où l'odeur de café qui flottait partout lui rappela qu'il n'avait pas mangé depuis la veille. Un petit déjeuner avec du bacon et des œufs et une bonne douche tiède auraient été les bienvenus. Et il le méritait bien.

D'ailleurs, tous ses hommes le méritaient. Tarasoff et les autres s'en étaient finalement assez bien sortis. Il le signalerait dans son rapport.

L'officier l'accompagna jusqu'à la porte de l'un des bureaux du rez-de-chaussée et lui fit un signe de la tête.

— Voilà, c'est ce monsieur.

Un homme se tenait au fond de la pièce devant la fenêtre. Il était entièrement vêtu de noir. Potter avait l'impression d'avoir déjà vu quelque part ces cheveux blonds...

Potter referma la porte après lui.

— Je suis Roy Potter, vous vouliez me voir ?

L'homme se retourna et lui sourit.

— Bonjour, monsieur Potter !

Potter resta interdit et se demanda s'il avait des hallucinations... Simon Dance !

Une heure plus tard, Simon Dance, alias Geoffrey Fontaine, quitta sa chaise et, les mains dans les poches, retourna vers la fenêtre.

— Voilà ce qui s'est passé, monsieur Potter, dit-il calmement. Plus compliqué que ce que vous pensiez, n'est-ce pas ? Je savais que tout cela vous intéresserait. En échange, je voudrais vous demander une faveur.

— Si j'avais su ! Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela avant ?

— Parce qu'au début, ce n'étaient que des soupçons qui se sont transformés en certitudes lorsque j'ai vu les explosifs dans ma chambre d'hôtel. Mais je savais que je ne pouvais pas compter sur vous. Sur personne, d'ailleurs. Les fuites émanaient de haut, malheureusement.

Potter ne dit rien. Il avait deviné qui était à l'origine des fuites.

— Van Dam, dit Dance.

— Comment en être sûr ?

— Pour quelle raison un homme quitte-t-il sa chambre d'hôtel à minuit pour aller téléphoner dans une cabine publique ? répondit Dance en haussant les épaules.

— Quand était-ce ?

— La nuit dernière, juste après avoir téléphoné à O'Hara pour l'envoyer à la Casa Morro.

— C'était vous ? dit Potter en secouant la tête. Et dire que c'est moi qui ai informé Van Dam peu après. Je ne pouvais pas faire autrement !

— Je n'ai pas compris tout de suite. Mais lorsque j'ai vu

Kronen et ses hommes débouler à la Casa Morro peu de temps après, j'ai compris que ce ne pouvait être que Van Dam qui avait informé Magus.

— Ecoutez, ce n'est pas suffisant pour l'accuser. Il me faut des preuves tangibles.

— Ce ne sera plus nécessaire. Le problème est réglé à présent.

— Réglé ? Qu'entendez-vous par là ?

— Vous n'allez pas tarder à l'apprendre.

— Mais enfin, pourquoi faisait-il cela ? Quels étaient ses motifs ?

Dance alluma une cigarette.

— Nous avons tous nos motifs. Nous avons tous nos jardins secrets. Il paraît que Van Dam était un homme très riche.

— Oui, en effet. Sa femme lui a laissé des millions.

— Etait-elle âgée ?

— La quarantaine. Il y a eu un cambriolage, je crois, et elle a été tuée. Van Dam était à l'étranger lorsque cela s'est produit.

— Naturellement !

Potter soupira. Il comprenait tout à présent.

— Je vais demander que l'on fasse une enquête immédiatement.

— Il n'y a pas le feu, vous savez. Il va sans doute disparaître de la circulation sous peu.

— Et vous ? Maintenant que tout est terminé, est-ce que vous comptez refaire surface ?

— Je ne sais pas encore..., répondit-il avec une expression un peu triste. Eva était tout ce qui comptait pour moi. A présent... je ne sais plus.

— Il y a Léa...

Simon Dance regarda par la fenêtre.

— Non, je lui ai déjà fait assez de mal. Le rapport balistique vous révélera que Magus n'a pas été tué par une balle de son fusil... Promettez-moi que Léa ne l'apprendra jamais.

— Si vous y tenez !

— Oui, j'y tiens.

— Vous ne voulez pas la revoir ?

— Ce serait plus sage.

— Mais dites-moi, Dance, l'avez-vous jamais aimée ?

— A la vérité, non. Mais je ne voulais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. La prochaine fois, évitez d'impliquer des gens innocents dans ce genre d'affaire. Nous faisons assez d'erreurs durant notre vie pour que de surcroît nous tourmentions des gens qui n'ont fait de mal à personne.

Sous le regard autoritaire de Dance, Potter se sentit mal à l'aise.

— Il est temps que je m'en aille, maintenant, monsieur Potter.

— Vous comptez revenir aux Etats-Unis ? Si c'est le cas, je pourrai me charger de vous trouver une nouvelle identité.

— Merci, ce ne sera pas nécessaire. Je me suis toujours mieux débrouillé tout seul.

Potter n'insista pas car la brève association de Dance avec la Compagnie avait failli lui coûter la vie.

— Un changement de climat me fera du bien, de toute façon, dit Dance en se dirigeant vers la porte. Je n'ai jamais aimé l'humidité ni le froid.

— Mais si j'ai besoin de vous ?

— Je crains de ne pas être disponible.

— Mais... Où puis-je vous joindre ?

— Vous ne le pourrez pas. Au revoir, monsieur Potter.

Léa se réveilla vers le milieu de l'après-midi. Ronald était assoupi dans un fauteuil près de son lit. Sa chemise était dans un piteux état. Il dormait profondément mais sa bouche esquissait un sourire attendrissant. Elle lui trouva plus de cheveux blancs qu'elle n'en avait gardé le souvenir. Elle se pencha pour lui caresser la main. Il se réveilla en sursaut et la regarda avec des yeux encore rouges de sommeil.

— Mon pauvre Ronald, tu as plus besoin de ce lit que moi !

— Et toi, comment te sens-tu ?

— Bizarrement, je me sens en sécurité !

— Mais tu es en sécurité, ma chérie.

— Je veux bien te croire mais il y a encore quelque chose qui me tracasse. Je l'ai vu, Ronald, j'en suis sûre !

— Ça n'a plus d'importance, Léa.

— Si. Pour moi, c'est très important. Je me demanderai toujours si cette vision était réelle ou si ce n'était que le fruit de mon imagination.

— Quand on a peur, notre esprit peut nous jouer de sales tours, tu sais, dit-il en prenant sa main pour l'embrasser.

A ce moment, on frappa à la porte. Après quelques secondes de silence, la poignée tourna et la porte s'entrouvrit.

— Je ne vous dérange pas ? dit Potter avec un sourire. Je voulais vous saluer, car vous partez, je crois ?

— Oui, nous rentrons chez nous, répondit Ronald en regardant tendrement Léa. Nous prenons un vol pour Washington, demain après-midi.

— Et ensuite ?

— Mon cher Potter, je te laisse deviner.

Après les salutations d'usage, Potter les laissa seuls et sortit de l'hôpital. Le soleil éclatant de l'après-midi avait dissipé tous les nuages et emporté tous les fantômes, même celui de Geoffrey Fontaine.